


SALESIANA
Telefono



ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

—

TOME III

Edition des Souscripteurs.

MM. Jules Renouard & Cie, Libraires-Editeurs, rue de Tournon, 6, sont chargés exclusivement de la vente pour tous les Souscripteurs ou Acheteurs qui ne s'adresseraient pas directement à l'Auteur.

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

HARMONIES

POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

AVEC COMMENTAIRES

TOME PREMIER

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 82

ET CHEZ MM. JULES RENOUARD ET Cie

RUE DE TOURNON, 6

M DCCC L



HARMONIES

POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.



AVERTISSEMENT.

Voici quatre livres de poésies écrites comme elles ont été senties, sans liaison, sans suite, sans transition apparente : la nature en a, mais n'en montre pas; poésies réelles et non feintes, qui sentent moins le poëte que l'homme même; révélation intime et involontaire de ses impressions de chaque jour; pages de sa

vie intérieure, inspirées tantôt par la tristesse, tantôt par la joie, par la solitude ou par le monde, par le désespoir ou l'espérance, dans ses heures de sécheresse ou d'enthousiasme, de prière ou d'aridité.

Ces Harmonies, prises séparément, semblent n'avoir aucun rapport l'une avec l'autre; considérées en masse, on pourrait y retrouver un principe d'unité dans leur diversité même; car elles étaient destinées, dans la pensée de l'auteur, à reproduire un grand nombre des impressions de la nature et de la vie sur l'âme humaine; impressions variées dans leur essence, uniformes dans leur objet, puisqu'elles auraient été toutes se perdre et se reposer dans la contemplation de Dieu : sujet infini comme la nature, grand et saint comme la Divinité, les forces humaines n'y atteignent pas. Je n'en publie aujourd'hui que quatre livres : cela me semble bien peu, peut-être trouvera-t-on que c'est trop encore. S'il en est autrement, j'en publierai, par la suite, plusieurs autres livres, à mesure que les années, les lieux, les sentiments, les vicissitudes de la vie et de la pensée, me les inspireront à moi-même. Je demande grâce pour les imperfections de style dont les esprits délicats seront souvent blessés. Ce que l'on sent fortement s'écrit vite. Il n'appartient qu'au génie d'unir deux qualités qui s'excluent : la correction et l'inspiration.

Ces vers ne s'adressent qu'à un petit nombre.

Il y a des âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire vers la religion; toutes leurs pensées se convertissent en enthousiasme et en prière, toute leur existence est un hymne muet à la Divinité et à l'espérance. Elles cherchent en elles-mêmes, et dans la création qui les environne, des degrés pour monter à Dieu, des expressions et des images pour se révéler à elles-mêmes, pour se révéler à lui : puissé-je leur en prêter quelques-unes!

Il y a des cœurs brisés par la douleur, refoulés par le monde, qui se réfugient dans le monde de leurs pensées, dans la solitude de leur âme, pour pleurer, pour attendre ou pour adorer : puissent-ils se laisser visiter par une muse solitaire comme eux, trouver une sympathie dans ses accords, et dire quelquefois en l'écoutant : « Nous prions avec tes paroles, nous pleurons avec tes larmes, nous invoquons avec tes chants! »

C'est à eux seuls que ces vers s'adressent. Le monde n'en a pas besoin : il a ses soins et ses pensées. Mais si quelques-uns de ces esprits qui ne sont plus au monde répondent en secret à mes trop faibles accents; si quelques-uns de ces cœurs arides s'ouvrent, et retrouvent une larme; si quelques âmes sensibles et pieuses me comprennent, me devinent, et achèvent en elles-mêmes



les hymnes que je n'ai fait qu'ébaucher, c'est assez; c'est tout ce que j'aurais voulu obtenir; c'est plus que je n'ose espérer!

Paris, mai 1830.

LETTRE A M. D'ESGRIGNY.

Saint-Point, 4 octobre 1849.

Mon cher d'Esgrigny,

Ce matin, mon éditeur m'a écrit de Paris pour me demander un prologue aux *Harmonies poétiques et religieuses*. Ce prologue, je l'ai promis dans le prospectus de mes œuvres, revues, épurées, commentées et publiées par moi-même. Le laboureur retourne ainsi son champ aux premières brumes d'automne, et enterre, sur le revers du sillon, les herbes parasites qui ont

poussé inutilement entre la dernière moisson et la prochaine semaille. Il faut tenir ma promesse; il faut que le prochain courrier emporte aux protes d'élite de M. Didot un certain nombre de pages dans lesquelles je dise à mes lecteurs comment, pourquoi, dans quelle disposition de l'âme, dans quel site de France, d'Italie, de Savoie ou d'Orient, j'ai chanté ces harmonies, et ce que c'est qu'une harmonie.

Hélas! mon ami, quel temps pour me demander une préface? Quel temps pour reporter ma pensée sur ces années de ma jeunesse qui sont aussi mortes et aussi balayées, dans les vallées et dans les torrents de mon passé, que les feuilles de l'été de 1829 dans les ravines de ces montagnes, et dans l'*humus* végétal des nouvelles floraisons que je foule sous mes pieds! Une préface? à moi? aujourd'hui? Lisez plutôt le récit de ma journée, et jugez vous-même si je suis en veine d'écrire, soit en vers, soit en prose, à propos de prose ou de vers; et si je pourrais distraire, par une diversion littéraire quelconque, mon âme, mon cœur, mon esprit, mes yeux, des impressions et des souvenirs qui me possèdent en ce moment pour des heures, mais qui me possèdent tout entier?

Vous savez que je suis venu dans le pays de ma naissance il y a quelques semaines pour rétablir ma santé atteinte jusqu'à la sève, et pour respirer le vieil air toujours jeune des coteaux où nous avons respiré

notre première haleine, comme on renvoie à sa nourrice, bien qu'elle n'ait plus le même lait, l'enfant maladif que le régime des villes a énervé; vous savez que j'y suis venu aussi, et surtout, pour de pénibles déracinements domestiques de propriétés, de maisons paternelles, de séjours, d'affections, d'habitudes, comme on va une dernière fois dans la demeure vénérée de ses pères pour la démeubler avant de secouer la poussière de ses pieds sur le seuil chéri, et de lui dire un pieux adieu. Je suis sous ma tente, en un mot, pour enlever ma tente, pour la replier, et pour aller la replanter, déchirée et rétrécie, je ne sais où. C'est à cela que je suis occupé pendant le court loisir que m'ont donné par force la nature et les affaires politiques, d'accord pour me congédier de Paris. Je passe ce congé au centre de mes occupations de vendeur de terre, et à proximité des hommes de loi, des hommes de banque et des hommes de trafic rural, auprès de la petite ville de Mâcon. Je commence à reprendre des forces dans les membres, pas encore assez dans le cœur : cependant vous connaissez ce cœur; il est élastique, il fléchit, il ne rompt pas. « Le cœur est un muscle, disent les physiologistes. » Quel muscle! leur dirai-je à mon tour; c'est lui qui porte la destinée!

Ce matin, je me sentais mieux; j'avais à faire un voyage obligé à quelques lieues de ma demeure temporaire, une course dans cette vallée reculée de *Saint-Point*, dont vous connaissez la route. Quelques-uns

de mes vers ont emporté ce nom sur leurs ailes, comme les colombes qui portent sur leur collier, au delà des bois, le nom ou le chiffre des amants qui les ont apprivoisées.

Je dis au vieux jardinier de rappeler ma jument noire qui paissait en liberté dans un verger voisin, et de la seller pour moi. La jument privée, depuis longtemps oisive, voyant la selle que le jardinier portait sur sa tête, secoua sa crinière, enfla ses naseaux, tendit le nerf de sa queue en panache, galopa un moment autour du verger, en faisant partir les alouettes et jaillir la rosée de l'herbe sous ses sabots; puis, s'approchant joyeusement de la barrière, elle tendit d'elle-même ses beaux flancs luisants à la selle, et ouvrit sa petite bouche au mors, comme si elle eût été aussi impatiente de me porter que j'étais impatient de la remonter moi-même. Nul ne sait, à moins d'avoir été bouvier, pasteur, soldat, chasseur ou solitaire comme moi, combien il y a d'amitié entre les animaux et leur maître. Ce monde est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber des torrents. Depuis le cheval et le chien jusqu'à l'oiseau, et depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte, nous négligeons des milliers d'amis. Vous savez que moi je ne néglige pas ces amitiés, et que de la loge du dogue de basse-cour à l'étable du chevrier, et de l'étable au mur du jardin où je m'assieds au soleil, connu des souris d'espalier, des belettes au museau flaireur, des

rainettes à la voix d'argent, ces clochettes du troupeau souterrain, et des lézards, ces curieux aux fenêtres qui sortent la tête de toutes les fentes, j'ai des relations et des sentiments partout. Honni soit qui mal y pense! je suis comme le vicaire de Goldsmith, j'aime à aimer!

Je partis seul, suivi de mes trois chiens. Je franchis rapidement la plaine déjà ondulée qui sépare les bords de la Saône de la chaîne des hautes montagnes noires derrière lesquelles se creuse la vallée de *Saint-Point.*

Quand j'arrivai au pied de ces montagnes, je mis la jument au petit pas. La journée était une journée d'automne, indécise, comme la saison entre la mélancolie et la splendeur, entre la brume et le soleil. Quelques brouillards sortaient, comme des fumées d'un feu de bûcherons, des gorges entre les troncs des sapins; ils flottaient un moment sur les prés en pente au bord des bois; puis, aussitôt roulés par le vent en ballots légers de vapeurs, ils s'enlevaient, m'enveloppaient un moment d'une draperie transparente, et s'évaporaient en montant toujours, et en laissant quelques gouttes d'eau sur les crins de mon cheval. Mais au-dessus des premières rampes, toute lutte entre la brume du matin et l'éclat du midi cessa. Le soleil avait bu toute l'humidité de la terre; les cimes nageaient dans l'été. Un vent du midi tiède, sonore, méditerranéen, prélude voluptueux d'équinoxe, soufflait de la vallée du Rhône,

avec les murmures et les soubresauts alternatifs des lames bleues de la mer de Syrie, qui viennent de minute en minute heurter et laver d'écume les pieds du Liban. Je savais que ce vent venait en effet de là; il n'y avait que quelques heures qu'il avait soufflé dans les cèdres et gémi dans les palmiers; il me semblait entendre encore, et presque sans illusion d'oreille, dans ses raffales chaudes, les palpitations de la voile des grands mâts, le tangage des navires sur les hautes vagues, le bouillonnement de l'écume retombant de la proue, comme de l'eau qui frémit sur un fer chaud, quand la proue se relève du flot, les sifflements aigus quand on double un cap, les clapotements du bord, et les coups sourds et creux de la quille des chaloupes, quand le pêcheur les amarre contre les écueils de Sidon.

Un petit hameau, tout semblable à un village aride et pyramidal d'Espagne ou de Calabre, s'échelonnait au-dessus de moi avec ses toits étagés en gradins de tuiles rouges, et avec son clocher de pierre grise, bronzée du soleil. Sa cloche, dont on voyait le branle et la gueule à travers les ogives de la tour, et dont on entendait rugir et grincer le mécanisme de poutres et de solives, sonnait l'*Angelus* du milieu du jour, et l'heure du repas aux paysans dans le champ et aux bergers dans la montagne. Des fumées de sarments sortaient de deux ou trois cheminées, et fuyaient chassées sous le vent comme des volées de pigeons bleus. Ce village

était le mien, le foyer de mon père après les orages de la première révolution, le berceau de nous tous, les enfants de ce nid maintenant désert. Je passai devant la porte de ma cour sans y entrer; je suivis, sans lever la tête, le pied du mur noir et bossué de pierres sèches qui borde le chemin et qui enclot le jardin; je n'osai pas m'arrêter même à l'ombre de sept à huit platanes et de la tonnelle de charmille qui penchent leurs feuilles jaunes sur le chemin. J'entendais des voix dans l'enclos : je savais que c'étaient les voix d'étrangers venus de loin pour acheter le domaine, qui arpentaient les allées encore empreintes de nos pas, qui sondaient les murs encore chauds de nos tendresses de famille, et qui appréciaient les arbres nos contemporains et nos amis, dont l'ombre et les fruits allaient désormais verdir et mûrir pour d'autres que pour nous!...

Je baissai le front pour ne pas être aperçu par-dessus le mur, et je gravis sans me retourner la montagne de bruyères et de buis qui domine ce village. Je tournai un cap de roche grise où se plaisent les aigles, où se brise toujours le vent même en temps calme; il me cacha Milly, et je m'enfonçai dans d'autres gorges où le son même de sa cloche ne venait plus me frapper au cœur.

Après avoir marché ou plutôt gravi environ une heure dans des ravins de sable rouge, à travers des bruyères et sous les racines d'immenses châtaigniers

qui s'entrelacent comme des serpents endormis au soleil, j'arrivai au faîte de la chaîne de ces montagnes. Il y a là, au point étroit et culminant de ce col ou de ce pertuis, comme on dit dans le Valais et dans les Pyrénées, une arête de quelques pas d'étendue. On ne monte plus et l'on ne descend pas encore; on plonge à son gré ses regards, selon qu'on se retourne au levant ou au couchant, sur l'immense plaine du Mâconnais, de la Bresse et de la Saône, ou sur les noires et profondes vallées de *Saint-Point*, sur les cimes entre-croisées, les pentes ardues et les défilés rocheux, arides ou boisés, qui s'amoncellent ou glissent vers le creux du pays.

Toutes les fois qu'il est arrivé à ce sommet, le passant essoufflé fait une courte halte, et ne peut retenir un cri d'admiration. L'âne, le mulet et le cheval eux-mêmes connaissent ce panorama de Dieu. Ils y ralentissent le pas sans qu'on retire la bride, et baissent la tête pour flairer la vallée, et pour brouter quelques touffes d'herbe brûlée par le vent sur le bord du ravin.

Ma jument se souvint de la place et de la halte; elle me laissa un moment regarder en arrière. Il y aurait de quoi regarder tout le jour. Les cônes aigus des montagnes pelées du Mâconnais et du Beaujolais, groupés à droite et à gauche comme des vagues de pierre sous un coup de vent du chaos; sur leurs flancs, de nombreux villages; à leurs pieds, une immense plaine de

prairies semées d'innombrables troupeaux de vaches blanches, et traversées par une large ligne aussi bleue que le ciel, lit serpentant de la Saône sur lequel flotte, de distance en distance, la fumée des navires à vapeur; au delà, une terre fertile, la Bresse, semblable à une large forêt; plus loin, un premier cadre régulier de montagnes grises, muraille du Jura qui cache le lac Léman; enfin, derrière ce contrefort des montagnes du Jura, qui ressemblent d'ici au premier degré d'un escalier dressé contre le ciel, toute la chaîne des Alpes depuis Nice jusqu'à Bâle, et au milieu le dôme blanc et rose du mont Blanc, cathédrale sublime au toit de neige qui semble rougir et se fondre dans l'éther, et devenir transparente comme du sable vitrifié sous le foyer du soleil, pour laisser entrevoir à traver ses flancs diaphanes les plaines, les villes, les fleuves, les mers et les îles d'Italie.

Après avoir effleuré et touché cela d'un long coup d'œil, envoyé du cœur une pensée, un souvenir, une adoration à chaque lieu et à chaque pan de ce firmament, je descendis par un sentier rapide et sombre, bordé d'un côté de forêts, de l'autre de prés ruisselants de sources, le revers de la chaîne que je venais de franchir. On n'a pendant longtemps devant les yeux d'autre horizon que des croupes de montagnes confuses, noires de sapins, ici ébréchées, là amoindries et comme usées par le frôlement des vents et des pluies. Ce sont les montagnes du Charollais, qui séparent l'Au-

vergne des Alpes. Ces collines, par leur engencement, leur étagement, la mobilité des ombres qu'elles se renvoient les unes les autres sur leurs flancs, du jour qu'elles se reflètent, par leur transparence au sommet, et les couches d'or que les rayons glissants du soleil y mêlent à la fleur déjà dorée des genêts, m'ont toujours rappelé les montagnes de la *Sabine* près de Rome, qu'aimait tant *Horace*; depuis que j'ai vu la Grèce, elles me représentent davantage les cimes rondes et à grandes échancrures des montagnes de la *Laconie* et de l'*Arcadie*. Quelquefois je m'arrête pour écouter si les vagues de la mer d'Argos ne bruissent pas à leurs pieds.

A mesure que je descendais, la petite vallée dont je suivais le lit se creusait plus profondément devant moi, se cachait sous plus de hêtres et de châtaigniers, murmurait de plus de ruisseaux dans ses ravines, et, s'ouvrant davantage sur ses deux flancs, me laissait déjà apercevoir une plus large étendue et une plus creuse profondeur de la vallée de *Saint-Point*, dans laquelle elle vient aboutir. A l'endroit où ce ravin s'ouvre enfin tout à fait, et où on le quitte pour descendre en serpentant les flancs de la vallée principale, il y a un tournant du chemin qui serre le cœur ,et qui fait toujours jeter un cri de joie ou d'admiration. A la droite, on compte neuf ou dix châtaigniers aussi vieux et aussi vénérés que ceux de Sicile; ils rampent plutôt qu'ils ne se dressent sur une pente de mousse et de gazon tellement

rapide, que leurs feuilles et leurs fruits, en tombant, roulent loin de leurs racines au moindre vent jusqu'au fond d'un torrent. On ne voit pas ce torrent; on l'entend seulement à cinq ou six cents pas sous leur nuit de verdure. A la gauche, on descend du regard, de châlets en châlets et de bocage en chaume, jusqu'au fond d'une vallée un peu sinueuse, au milieu de laquelle on aperçoit sur un mamelon entouré de prés, voilées d'ombres, adossées à des bois, isolées des villages, baignées d'un ruisseau, deux tours jaunâtres, dorées du soleil : c'est mon toit.

Il y a entre l'homme et les murs qu'il a longtemps habités mille secrètes intimités à se dire, qui ne permettent jamais de se revoir, après de longues absences, sans qu'une conversation qui semble véritablement animée et réciproque ne s'établisse aussitôt entre eux. Les murs semblent reconnaître et appeler l'homme, comme l'homme reconnaît et embrasse les murs. Les anciens avaient senti et exprimé ce mystère. Ils disaient : *genius loci*, *l'âme du lieu;* ils avaient les *dieux lares*, la divinité du foyer. Cette divinité s'est réfugiée aujourd'hui dans le cœur; mais elle y est, elle y parle, elle y pleure, elle y chante, elle s'y réjouit, elle s'y plaint, elle s'y console. Je ne l'ai jamais mieux entendue et sentie que ce matin.

Cette divinité du foyer, les animaux eux-mêmes l'entendent et la sentent; car au moment où ma vieille

jument aperçut, quoique de si haut et de si loin, les tours du château et les grands prés à droite où elle avait galopé et pâturé tant de fois dans sa jeunesse, un frisson courut en petits plis de soie sur son encolure; elle tourna ses naseaux à droite et à gauche en flairant le vent, elle rongea du pied le rocher de granit sur lequel je l'avais arrêtée, elle hennit à ses souvenirs d'enfance, et, lançant deux ou trois ruades de gaieté à mes chiens sans les atteindre, elle bondit sous moi, en essayant de me forcer la main pour s'élancer vers ses chères images.

Je descendis; je l'attachai par la bride lâche à une branche pliante de houx couverte de ses graines de pourpre, pour qu'elle pût brouter à l'aise au pied du buisson, et je m'assis un moment sur la racine du châtaignier, le visage tourné vers ma demeure vide.

Le vent du midi avait redoublé d'haleine à mesure que le soleil était monté sous le ciel; il avait pris les bouffées et les raffales d'une tempête sèche; depuis que le soleil avait commencé à redescendre vers le couchant, il avait balayé comme un cristal le firmament; il faisait rendre aux bois, aux rochers, et même aux herbes, des harmonies qui semblaient mêlées de notes joyeuses et de notes tristes, d'embrassements et d'adieux, de terreur et de volupté; il amoncelait en tourbillons les feuilles mortes, et puis il les laissait retomber et dormir en monceaux miroitants au soleil :

ce vent avait dans les haleines des caresses, des tiédeurs, des amours, des mélancolies et des parfums qui dilataient la poitrine, qui enivraient les oreilles, qui faisaient boire par tous les pores la force, la vie, la jeunesse d'un incorruptible élément. On eût dit qu'il sortait du ciel, de la terre, des bois, des plantes, des fenêtres de la maison visible là-bas, du foyer d'enfance, des lèvres de mes sœurs, de la mâle poitrine de mon père, du cœur encore chaud de ma mère, pour m'accueillir à ce retour, et pour me toucher des lèvres sur la joue et au front. Il faisait battre les mèches humides de mes cheveux sur mes tempes, sous le rebord de mon chapeau, avec des frissons aussi délicieux qu'il avait jamais fouetté mes boucles blondes dans ces mêmes prés sur mes joues de seize ans! Je l'aspirais comme des lèvres qui se collent à l'embouchure d'une fontaine d'eau pure; je lui tendais mes deux mains ouvertes, mes doigts élargis comme un mendiant qu'on a fait entrer au foyer d'hiver, et qui prend, comme on dit ici, un *air de feu*. J'ouvrais ma veste et ma chemise sur ma poitrine, pour qu'il pénétrât jusqu'à mon sang.

Mais cette première impression toute sensuelle épuisée, je glissai bien vite dans les impressions plus intimes et plus pénétrantes de la mémoire et du cœur; elles me poignirent, et je ne pus les supporter à visage découvert, bien qu'il n'y eût là, et bien loin tout alentour, que mes chiens, ma jument, les arbres, les herbes, le ciel, le soleil et le vent : c'était trop encore pour que

je leur dévoilasse sans ombre l'abîme de pensées, de mémoires, d'images, de délices et de mélancolie, de vie et de mort dans lequel la vue de cette vallée et de cette demeure submergeait mon front. Je cachais mon visage dans mes deux mains; je regardais furtivement entre mes doigts les tours, le balcon, le jardin, le verger, la fumée sur le toit, les bois derrière bordés de chaumières connues, la prairie, la rivière, les saules sur le bord de l'étang; et, recevant de chacun de ces objets un souvenir, une image, un son de voix, une personne, une voix à l'oreille, une vision dans les yeux, un coup au cœur, je fondis en eau, et je m'abîmai dans l'impossible passion de ce qui n'est plus!... Vouloir ressusciter le passé, ce n'est pas d'un homme, c'est d'un Dieu; l'homme ne peut que le revoir et le pleurer. Les imaginations puissantes sont les plus malheureuses, parce qu'elles ont la faculté de revoir, sans avoir le don de ranimer. Le génie n'est qu'une grande douleur!

Je jetai enfin, comme l'âme fait toujours quand elle est trop chargée, mon fardeau dans le sein de Dieu; il reçoit tout, il porte tout, et il rend tout. Je me mis à genoux dans l'herbe, le visage tourné vers cette vallée principale de ma vie, non ma vallée de larmes, mais ma vallée de paix. Je priai longtemps, je crois, si j'en juge par l'innombrable revue de choses, de jours, d'heures douces ou amères, de visions apparues, embrassées et perdues qui passèrent devant mon esprit. Le soleil avait baissé sans que je m'en aperçusse pendant cette halte

dans mes souvenirs : il touchait presque aux petites têtes du bois de sapin que vous connaissez, et qui dentellent le ciel au sommet de la montagne, en face de moi, en se découpant sur le bleu du ciel comme les mâts d'une flotte à l'ancre dans un golfe d'eau limpide de la mer d'Ionie.

Je fus réveillé comme en sursaut de ma contemplation par le galop d'un cheval, par le braiment d'un âne, et par les cris d'un homme effrayé. Tout ce bruit et tout ce mouvement s'entendaient à quelques pas de moi, derrière le buisson qui séparait le sentier battu de la montagne, du petit tertre de mousse enclos de pierres sèches où j'étais venu chercher le dossier du vieux châtaignier. Je m'élançai, je franchis le mur, et je me retrouvai dans le sentier; mais je n'y retrouvai plus ma jument : elle avait été effrayée par les pierres qu'un âne paissant au-dessus du sentier, sur une pente de bruyère granitique, avait fait rouler sous ses pieds. Elle avait rompu d'une saccade de tête les tiges de houx auxquelles j'avais enroulé la bride; elle galopait, allant et revenant sur elle-même dans le chemin creux, arrêtée par les cris et par les gestes épouvantés d'un vieillard qui levait et agitait comme à tâtons, d'une main tremblante, un grand bâton dont il semblait se couvrir contre le danger.

J'appelai *Saphir*, c'est le nom de la jument; elle se calma à ma voix, et revint me lécher les mains et me

remettre les rênes. Je criai au vieillard de se rassurer, et je me rapprochai de lui, la bride sous le bras.

Dans ce pauvre homme je venais de reconnaître un des plus vieux *coquetiers* de ces montagnes, qui louait à notre mère des ânesses au printemps pour donner leur lait à ses pauvres femmes malades, qui lui servait de guide, d'écuyer pour promener ses enfants avec elle sur ces solitudes élevées, où elle voyait la nature de plus haut, et où elle adorait Dieu de plus près.

On appelle ici *coquetier* un homme qui va de chaumière en chaumière et de verger en verger acheter des œufs, des prunes, des pommes, des petites poires sauvages, des châtaignes; qui en remplit les paniers de ses ânes, et qui va les revendre avec un petit bénéfice aux portes des églises, après vêpres, dans les villages voisins.

Ce coquetier des montagnes était déjà vieux et cassé dans mon enfance. Je le croyais couché depuis longues années sous une de ces pierres de granit couvertes de mousse, qui parsemaient comme des tombes son petit champ d'orge et de folle avoine autour de son haut châlet. Il avait dès ce temps-là les yeux chassieux; ma mère lui donnait, pour fortifier sa vue, de petites fioles où elle recueillait les pleurs de la vigne, séve du cep qui sue au printemps une sueur balsamique ayant, dit-on, la vertu sans avoir les vices du vin. Mainte-

nant plus qu'octogénaire, il paraissait tout à fait aveugle, car il tenait une de ses mains en entonnoir sur ses yeux fixés vers le soleil, comme pour y concentrer quelque sentiment de ses rayons; de l'autre main il palpait une à une les pierres amoncelées du petit mur à hauteur d'appui qui bordait le sentier, comme pour reconnaître la place où il se trouvait sur le chemin.

« Rassurez-vous, père *Dutemps!* lui criai-je en « me rapprochant de lui; j'ai repris le cheval, il ne « fera ni peur à votre âne, ni mal à vous. » Et je m'arrêtai à l'ombre d'un poirier sauvage, devant le pauvre homme.

« Vous me connaissez donc, puisque vous avez « dit mon nom? murmura l'aveugle. Mais moi, je ne « vous connais pas. C'est qu'il y a bien longtemps, con« tinua-t-il comme pour s'excuser, que je ne puis plus « connaître les hommes qu'à leur voix. Les arbres et les « murs, oui, cela ne change pas de place; mais les « hommes, non, cela va, cela vient, aujourd'hui ici, « demain là; cela court comme de l'eau, cela change « comme le vent; à moins de les voir, on ne sait pas à qui « on parle, et je ne les vois plus. Par exemple, quand « ils m'ont une fois parlé, je les reconnais toujours au « son de leur voix : la voix, c'est comme une personne « dans mon oreille. Mais je ne me souviens pas d'avoir « jamais entendu la vôtre. Qui êtes-vous donc, si cela « ne vous offense pas?

« Hélas! père Dutemps, lui dis-je, cela prouve « que ma voix a bien changé, comme mon visage; « car vous l'avez entendue bien souvent sous le vieux « *sorbier* de votre cour, quand nous ramassions au « pied de l'arbre les *sorbes* que la Madeleine votre « femme faisait mûrir sur la paille, ou quand je rap- « pelais les chiens courants de mon père au bord du « grand bois, au-dessus de votre champ de blé noir. »

Il renversa sa tête en arrière, ôta son bonnet, d'où roulèrent sur ses joues des écheveaux de cheveux blancs et fins comme une toison, et il recula machinalement en arrière, à deux pas.

« Vous êtes donc monsieur Alphonse? s'écria-t-il « (les paysans de ces contrées ne connaissent de mes « noms que celui-là). Il n'y a que lui qui ait connu « Madeleine, qui ait secoué le sorbier de la cour, qui « ait rappelé les chiens des chasseurs pour leur rom- « pre le pain de seigle devant la maison. Hélas! que « Madeleine aurait donc de plaisir à le revoir, si elle « vivait! ajouta-t-il avec un accent de regret atten- « dri. — Oui, c'est moi, père Dutemps, lui dis-je; « donnez-moi votre main, que je la serre encore en re- « connaissance des bons services que vous nous avez « rendus, des bons fagots que vous nous avez brû- « lés, des bonnes galettes de sarrasin que vous nous « avez cuites à votre feu, et de l'amitié que Madeleine, « ses filles et vous, vous aviez pour notre mère et pour

« ses enfants! Il y a bien longtemps de cela; mais,
« voyez-vous, la mémoire dans les cœurs d'enfants,
« c'est comme la braise du foyer éteint pendant le jour
« dans la maison : cela tient la cendre chaude, et
« quand la nuit vient, cela se rallume dès qu'on la
« remue!

« Est-ce possible? Quoi! c'est bien vous! reprit-
« il avec un étonnement qui commençait à s'apaiser.
« Ah! oui, il y a bien longtemps que vous n'étiez venu
« au pays, qu'on ne regardait plus fumer le château,
« qu'on n'entendait plus aboyer les chiens là-bas dans
« le grand jardin sous les tours, qu'on ne voyait plus
« passer les chevaux blancs qui portaient des dames et
« des messieurs dans les chemins à travers les prés!
« Ma fille me disait : « Le pays est mort; il semble que
« la cloche pleure au lieu de carillonner. » On disait aussi
« que vous ne reviendriez jamais; qu'il y avait eu du
« bruit là-bas; qu'on vous avait nommé un des rois de
« la république; et puis, qu'on avait voulu vous mettre
« en prison ou en exil, comme sous la Terreur. Il est
« venu au printemps un colporteur qui vendait des
« images de vous dans le pays, comme celles d'un
« grand de la république; et puis il en est venu en
« automne qui vendaient des chansons contre vous,
« comme celles de Mandrin. J'ai bien pleuré quand ma
« fille m'a raconté cela un dimanche, en revenant de
« la messe. Est-ce bien possible, ai-je dit, que ce mon-
« sieur ait fait tous ces crimes? et que lui, qui n'aurait

« pas fait de mal à une bête quand il était petit, il ait « fait couler le sang des hommes dans Paris, par malice ? « Et puis, quelques mois plus tard, on dit que ce n'é- « tait pas vrai ; et puis, on n'a plus rien dit du tout.

« Hélas! père *Dutemps*, lui ai-je répondu, il y a du « vrai et du faux dans tous ces bruits de nos agitations « lointaines qui sont montés jusqu'à ces déserts, comme « le bruit du canon de Lyon y monte quand c'est le « vent du midi, sans que l'on puisse savoir d'ici si c'est « le canon d'alarme ou le canon de fête. On ne sait « de même que longtemps après les révolutions si les « hommes qui y ont été jetés sont dignes d'excuse ou « de blâme. N'en parlons pas à présent. Je viens ici « pour les oublier pendant quelques jours à ce beau so- « leil, que le sang et les larmes des peuples ne ternis- « sent pas. Je ne serai que trop tôt obligé, par mon « devoir, de retourner où s'agite le sort des empires, « et de me faire encore des misères et des inimitiés « ici-bas, pour me faire un juge indulgent et compatis- « sant là-haut ; car, voyez-vous, chacun a son travail « dans ce monde, et il faut l'accomplir à tout prix. Je « suis bien las, mais je n'ai pas encore le droit de m'as- « seoir, comme vous, tout le jour au soleil contre un « mur. Et qui sait s'il y aura un mur?... Mais vous, père « *Dutemps*, parlons de vous. Demeurez-vous toujours « seul là-haut dans cette petite chaumière, à une lieue « de tout voisin, dans la bruyère, au bord du bois des « hêtres? Quel âge avez-vous? Qui est-ce qui pioche

« pour vous la colline de sable? Qui est-ce qui bat « les châtaignes? Qui est-ce qui soigne vos ânesses et « vos chèvres? Depuis quand avez-vous perdu tout « à fait la vue? Et comment passez-vous le temps que « Dieu vous a mesuré plus large qu'aux autres hom- « mes? car je crois que vous êtes le plus vieux de la « vallée.

« J'ai quatre-vingts ans, me répondit le vieillard; « ma femme, la Madeleine, est morte il y a sept ans; « elle était bien plus jeune que moi. Tous mes enfants « sont morts, excepté la *Marguerite*, qui était la der- « nière de mes filles, et que vous appeliez la *Pervenche* « *des bois*, parce qu'elle avait des yeux bleus comme « ces fleurs qui croissent à l'ombre, vers la source; elle « a été veuve à vingt-huit ans, et elle a refusé de se re- « marier pour venir me soigner et me nourrir dans la « petite cabane là-haut, où elle est née et où elle res- « tera jusqu'à ma mort; elle a une petite fille et un petit « garçon qui mènent les bêtes au champ, et qui conti- « nuent à servir mes pratiques d'œufs et de pommes. « Ce petit commerce, dont nous leur laissons les *sous* « pour eux, servira pour leur acheter des habits, du « linge et une armoire, quand ils seront en âge et en « idée de se marier. Marguerite pioche le champ de « pommes de terre et de sarrasin, ramasse le bois mort « pour l'hiver, elle fait le pain de seigle; et moi je ne « fais rien que ce que vous voyez, ajouta-t-il en lais- « sant tomber ses deux mains sur ses genoux comme

« un homme oisif. Je garde l'âne ou plutôt l'âne me garde « quand les enfants n'y sont pas; car il est vieux pour « un animal presque autant que je suis vieux pour un « homme; il sait que je n'y vois pas, il ne s'écarte ja- « mais trop des chemins; et quand il veut s'en aller, il « se met à braire, ou bien il vient frotter sa tête contre « moi tout comme un chien, jusqu'à ce que nous re- « venions ensemble à la cabane.

« Mais le jour ne vous paraît-il pas bien long ainsi, « tout seul dans les sentiers de la montagne? lui de- « mandai-je.

« Oh! non, jamais, dit-il; jamais le temps ne me « dure. Quand il fait beau, hors de la maison, je m'as- « sois à une bonne place au soleil, contre un mur, « contre une roche, contre un châtaignier; et je vois « en idée la vallée, le château, le clocher, les maisons « qui fument, les bœufs qui pâturent, les voyageurs « qui passent et qui devisent en passant sur la route, « comme je les voyais autrefois des yeux. Je connais « les saisons tout comme dans le temps où je voyais « verdir les avoines, faucher les prés, mûrir les fro- « ments, jaunir les feuilles du châtaignier, et rougir les « prunes des oiseaux sur les buissons. J'ai des yeux « dans les oreilles, continua-t-il en souriant; j'en ai « sur les mains, j'en ai sous les pieds. Je passe des « heures entières à écouter près des ruches les mou- « ches à miel qui commencent à bourdonner sous la

« paille, et qui sortent une à une, en s'éveillant, par « leur porte, pour savoir si le vent est doux et si le trèfle « commence à fleurir. J'entends les lézards glisser dans « les pierres sèches, je connais le vol de toutes les « mouches et de tous les papillons dans l'air autour de « moi, la marche de toutes les petites *bêtes du bon « Dieu* sur les herbes ou sur les feuilles sèches au so- « leil. C'est mon horloge et mon almanach à moi, voyez- « vous. Je me dis : Voilà le coucou qui chante? c'est le « mois de mars, et nous allons avoir du chaud; voilà « le merle qui siffle? c'est le mois d'avril; voilà le ros- « signol? c'est le mois de mai; voilà le hanneton? c'est « la Saint-Jean; voilà la cigale? c'est le mois d'août; « voilà la grive? c'est la vendange, le raisin est mûr; « voilà la bergeronnette, voilà les corneilles? c'est l'hi- « ver. Il en est de même pour les heures du jour. Je « me dis parfaitement l'heure qu'il est à l'observation « des chants d'oiseaux, du bourdonnement des in- « sectes et des bruits de feuilles qui s'élèvent ou qui « s'éteignent dans la campagne, selon que le soleil « monte, s'arrête ou descend dans le ciel. Le matin, « tout est vif et gai; à midi, tout baisse; au soir, tout « recommence un moment, mais plus triste et plus « court; puis tout tombe et tout finit. Oh! jamais je « ne m'ennuie; et puis, quand je commence à m'en- « nuyer, n'ai-je pas cela? me dit-il en fouillant dans sa « poche, et en tirant à moitié son chapelet. Je prie le « bon Dieu jusqu'à ce que mes lèvres se fatiguent sur « son saint nom et mes doigts sur les grains. Qui est-ce

« qui s'ennuierait en parlant tout le jour à son Roi, qui « ne se lasse pas de l'écouter? dit-il avec une physio-« nomie de saint enthousiasme. Et puis la cloche de « Saint-Point ne monte-t-elle pas cinq fois par jour « jusqu'ici? Elle me dit que Dieu aussi pense à moi.

« Mais l'hiver? lui dis-je, » afin de m'instruire pour moi-même de tous ces mystères de la solitude, de la cécité et de la vieillesse.

« Oh! l'hiver, me répondit-il, il y a le feu dans le « foyer, le bruit des sabots des enfants dans la maison, « les châtaignes qu'on écorce, les pois qu'on écosse, « le maïs qu'on égrène, le chanvre qu'on tille : tous « ces travaux n'ont pas besoin des yeux. Je travaille « tout l'hiver au coin du feu en jasant avec les en-« fants, ou avec les chèvres et les poules qui vivent « avec nous, et je me repose tout l'été. Oh! non, le « temps ne me dure pas : seulement, quelquefois je « voudrais bien, comme à présent, revoir le visage de « ceux qui me rencontrent sur le chemin, et que j'ai « connus dans les vieux temps. Par exemple, dites-moi « donc, Monsieur, poursuivit-il timidement, si vous « avez toujours ces longs cheveux châtains qui sortaient « de dessous votre chapeau, et qui balayaient vos joues « fraîches comme les joues d'une jeune fille, quand vous « accompagniez votre père à la chasse, et que vous bu-« viez une goutte de lait en passant dans le cellier de « sapin de ma fille?

« Hélas! père *Dutemps*, il a neigé sur ces cheveux-
« là depuis. Le visage de l'enfant, du jeune homme
« et de l'homme mûr se ressemblent comme l'arbre
« que vous avez planté il y a trente ans ressemble à
« l'arbre qui vous donne aujourd'hui ses fruits en au-
« tomne; c'est le même bois, ce ne sont plus les mêmes
« feuilles.

« Et avez-vous toujours ces beaux chevaux blancs
« qui galopaient dans le grand pré, auprès du château,
« et qu'on disait que vous aviez ramenés, après vos
« voyages, du pays de notre père Abraham?

« Ils sont morts de tristesse et de vieillesse, loin
« de leur soleil et loin de moi.

« Mais est-il bien vrai que vous allez vendre ces
« prés, ces vignes, ces bois, cette bonne maison que
« le soleil faisait reluire, comme les murs d'une église,
« au fond du pays?

« Ne parlons pas de cela, père *Dutemps!* Dieu
« est Dieu; les prés, les terres et les maisons sont à
« lui, et il les change de maître quand il veut! Je ne
« sais pas ce qu'il ordonnera de nous; mais souvenez-
« vous toujours de mon père, de ma mère, de mes
« sœurs, de ma femme et de moi; et quand vous di-
« rez vos prières sur votre chapelet, réservez toujours
« sept ou huit grains en mémoire d'eux. »

Je serrai de nouveau la main du coquetier, et je continuai mon chemin.

J'étais heureux d'avoir retrouvé ce vieillard comme un homme se réjouit, après un demi-siècle, de retrouver dans une bruyère les traces d'un sentier où il a passé dans ses beaux jours, et qu'il croyait effacées pour jamais. Chaque pas de mon cheval, en descendant des montagnes, me découvrait un pan de plus de la vallée, du village, des hameaux enfouis sous les noyers, de mes jardins, de mes vergers, de ma maison; mon œil s'éblouissait et s'humectait de reconnaissance en reconnaissance. De chaque site, de chaque toit, de chaque arbre, de chaque repli du sol, de chaque golfe de verdure, de chaque clairière illuminée par les rayons rasants du soleil couchant, un éclair, une mémoire, un bonheur, un regret, une figure, jaillissaient de mes yeux et de mon cœur comme s'ils eussent jailli du pays lui-même. Je me rappelais père, mère, sœurs, enfance, jeunesse, amis de la maison, contemporains de mes jours de joie et de fête, arbres d'affection, sources abritées, animaux chéris, tout ce qui avait jadis peuplé, animé, vivifié, enchanté pour moi ce vallon, ces prairies, ces bois, ces demeures. Je secouais comme un fardeau importun derrière moi les années intermédiaires entre le départ et le retour; je rejetais plus loin encore l'idée de m'en séparer pour jamais. J'avais douze ans, j'en avais vingt, j'en avais trente; regards de ma mère, voix de mon père, jeux de mes sœurs,

entretiens de mes amis, premières ivresses de ma vie, aboiements de mes chiens, hennissements de mes chevaux, expansions ou recueillements de mon âme tour à tour répandue ou enfermée dans ses extases, matinées de printemps, journées à l'ombre, soirées d'automne au foyer de famille, premières lectures, bégayements poétiques, vagues mélodies, précoces amours; tout se levait de nouveau, tout rayonnait, tout murmurait, tout chantait en moi comme ce chant de résurrection, comme l'*Alleluia* trompeur qu'entend *Marguerite* à l'église, le jour de Pâques, dans le drame de Goëthe. Mon âme n'était qu'un cantique d'illusions!

Je croyais retrouver, en entrant dans la cour et en passant le seuil, tout ce que le temps était venu en arracher. Si ce chant eût été noté dans des vers, il serait resté l'hymne de la félicité humaine, l'holocauste du bonheur terrestre rallumé dans le cœur de l'homme par la vue des lieux où il fut heureux!

Ce chant intérieur tombait peu à peu en approchant davantage. Ma vieille jument pressait le pas; elle gravissait le chemin creux qui monte du ruisseau vers le tertre du château; les jeunes étalons, les mères et les poulains qui paissaient dans les prés voisins accouraient au bruit de ses pas sur les pierres; ils passaient leurs têtes au-dessus des haies qui bordent le sentier, ils la saluaient de leurs hennissements et la suivaient

derrière les buissons en galopant, comme pour faire fête à leur ancienne compagne de prairies.

Hélas! personne n'apparaissait au-devant de moi! les feuilles mortes du jardin que le vent et les torrents balayaient seuls jonchaient les pelouses autrefois si vertes, et couvraient le seuil de la barrière entr'ouverte par laquelle on entre dans l'enclos. Un seul vieux chien invalide se traîna péniblement à ma rencontre, et poussa quelques tendres gémissements en léchant les mains de son maître. Une petite fille de douze ans, qui garde les vaches dans l'enclos, entr'ouvrit la porte au bruit des pas de mon cheval. Elle courut dire à la vieille servante, qui filait sa quenouille dans une chambre haute, que j'étais arrivé. La bonne fille descendit, en boitant, l'escalier en spirale, et m'accueillit avec une triste et tendre familiarité dans la cuisine basse, où la cendre froide recouvrait le foyer. J'ôtai la selle et la bride à la jument; la petite bergère lui ouvrit la barrière et la lança dans le verger.

Après avoir commandé quelques herbages et quelques fruits pour mon repas, je montai dans les appartements, et j'ouvris les volets, fermés depuis trois ans. Mais il n'y entra que plus de tristesse avec plus de jour, car la lumière, en les remplissant, ne faisait que m'en montrer davantage le vide. Il n'y eut que quelques oiseaux familiers, ces beaux paons nourris par nos mains, qui parurent se réjouir en voyant se rouvrir

les fenêtres : ils regardèrent, ils volèrent lourdement un à un, comme en hésitant, du gazon sur le rebord de la galerie gothique, où nous avions l'habitude de leur égrener des miettes de pain ; ils me suivirent comme autrefois jusque dans les chambres, en cherchant de l'œil les femmes et en frappant du bec les parquets retentissants. La fidélité de ces pauvres oiseaux m'attendrit. Je me hâtai de descendre dans l'enclos, pour échapper à la solitude inanimée des murs. Mes chiens seuls me suivaient, et je pensais au jour où il faudrait aussi les congédier.

Pour un homme qui a longtemps habité en famille un site de prédilection, le jardin est une prolongation de l'habitation, c'est une maison sans toit ; il a les mêmes intimités, les mêmes empreintes, les mêmes souvenirs ; les arbres, les pelouses, les allées désertes, se souviennent, racontent, retracent, causent ou pleurent comme les murs. C'est un abrégé de notre passé. J'y retrouvais toutes les heures au soleil ou à l'ombre que j'y avais passées, toutes les poésies de mes livres et de mon cœur que j'y avais senties, écrites ou seulement rêvées, pendant les plus fécondes et les plus splendides années de mon été d'homme. Chaque source balbutiait comme autrefois sa note que j'avais reproduite, chaque rayon sur l'herbe son image que j'avais repeinte, chaque arbre son ombre, ses nids, ses brises dans ses feuilles vertes ou ses frissons dans ses feuilles mortes que j'avais goûtés, recueillis et répercutés dans mes propres harmonies ; tout y

était encore, excepté l'écho mort et le miroir terni en moi.

J'arrivai ainsi, traînant mes pas sous les branches jaunies et sur les sables humides, jusqu'à une petite porte percée dans un vieux mur tapissé de lierre et de buis. Vous savez que le mur de l'église projette son ombre sur cette partie du jardin, et que l'on communique, par cette porte dérobée, de l'enclos dans le cimetière du village. Vous savez que j'ai ajouté à ce cimetière ombragé de vieux noyers un petit coin de terre retranché au jardin, afin que ce petit coin de terre, dont j'ai fait don à la commune, fût à la fois la propriété de la mort et la propriété de la famille, et que si la nécessité nous dépouillait un jour de l'habitation et du domaine de *Saint-Point*, cette nécessité ne fît pas du moins passer ce domaine des morts dans les mains d'une famille étrangère ou d'un propriétaire indifférent.

C'est sur cette frontière neutre entre le cimetière et le jardin que j'ai bâti (le seul édifice que j'aie bâti ici-bas) un petit monument funèbre, une chapelle d'architecture gothique, entourée d'un cloître surbaissé en pierres sculptées qui protégent quelques fleurs tristes, et qui s'élèvent sur un caveau. C'est là que j'ai recueilli et rapporté de loin, près de mon cœur, les cercueils de ma mère et de tout ce que j'ai perdu sur la route de plus aimé et de plus regretté ici-bas.

Toutes les fois que j'arrive à *Saint-Point* ou toutes les fois que j'en pars pour une longue absence, je vais seul, à la chute du jour, dire à genoux un salut ou un adieu à ces chers hôtes de l'éternelle paix, sur ce seuil intermédiaire entre leur exil et leur félicité. Je colle mon front contre la pierre qui me sépare seule de leurs cendres, je m'entretiens à voix basse avec elles, je leur demande de nous envelopper dans nos aridités d'un rayon de leur amour, dans nos troubles d'un rayon de leur paix, dans nos obscurités d'un rayon de leur vérité. J'y suis resté plus longtemps aujourd'hui et plus absorbé dans le passé et dans l'avenir, qu'à aucun autre de mes retours ici. J'ai relu pour ainsi dire ma vie tout entière sur ce livre de pierre de trois sépulcres : enfance, jeunesse, aubes de la pensée, années en fleurs, années en fruits, années en chaume ou en cendres, joies innocentes, piétés saintes, attachements naturels, études ardentes, égarements pardonnés d'adolescence, passions naissantes, attachements sérieux, voyages, fautes, repentirs, bonheurs ensevelis, chaînes brisées, chaînes renouées de la vie, peines, efforts, labeurs, agitations, périls, combats, victoires, élévations et écroulements de l'âge mûr sur les grandes vagues de l'océan des révolutions, pour faire avancer d'un degré de plus l'esprit humain dans sa navigation vers l'infini! Puis les refroidissements de foi, les déchirements de destinée, les martyres d'esprit, les pertes de cœur, les dépouillements obligés des choses ou des lieux dans lesquels on s'était enraciné, les transplantations plus pé-

nibles pour l'homme que pour l'arbre, les injustices, les ingratitudes, les persécutions, les exils, les lassitudes de corps avant celles de l'âme, la mort enfin, toujours à moitié chemin de quelque chose.

Tout cela a roulé en bruissant pendant je ne sais combien de temps dans ma tête, comme le torrent de ma vie qui serait redescendu tout à coup après une pluie d'orage de toutes les montagnes, et qui serait revenu prendre possession de son lit desséché. Le tombeau était pour moi la pierre de Moïse d'où coulaient toutes les eaux; j'ouvris mon cœur comme une écluse, et la prière en sortit à grands flots avec la douleur, la résignation et l'espérance; et mes larmes aussi coulaient; et quand je retirai mes mains de mes yeux et que je les posai contre le seuil pour le bénir, elles firent une marque humide sur la pierre blanche...

Un bruit m'avait fait lever en sursaut.

C'était une sourde et monotone psalmodie qui sortait d'une petite fenêtre grillée au flanc de l'église, tout près de moi. Je m'essuyai le front et les genoux pour faire le tour de l'édifice, et pour y entrer par la petite porte qui ouvre au midi sur le côté opposé. Je fus arrêté sur la première marche par un petit cercueil recouvert d'un drap blanc et de deux bouquets de roses blanches aussi, que portaient quatre jeunes filles d'un hameau des montagnes. Le vieux curé les suivait en

récitant quelques versets de liturgie latine sur la brièveté de la vie; un père et une mère pleuraient, en chancelant, derrière lui. Je marchai vers la fosse avec eux, je jetai à mon tour les gouttes d'eau, image des gouttes de larmes, sur le cercueil de la jeune fille, et je rentrai, sans avoir osé regarder le pauvre père!

J'ai passé la soirée à vous écrire : ce cœur a besoin de crier quand il est frappé. Je remercie Dieu de m'avoir laissé dans le vôtre un écho qui me renvoie jusqu'au bruit de mes larmes sur mon papier. Adieu!

P. S. Toute réflexion faite, j'avais à écrire demain un entretien pour expliquer à mes lecteurs ce que c'étaient que les *harmonies*. Je vais copier cette lettre, en retranchant ce qui est trop intime. Rien ne peut mieux expliquer ce que c'est qu'une *harmonie :* la jeunesse qui s'éveille, l'amour qui rêve, l'œil qui contemple, l'âme qui s'élève, la prière qui invoque, le deuil qui pleure, le Dieu qui console, l'extase qui chante, la raison qui pense, la passion qui se brise, la tombe qui se ferme, tous les bruits de la vie dans un cœur sonore, ce sont ces harmonies. Il y en a autant qu'il y a de palpitations sur la fibre infinie de l'émotion humaine. J'en ai écrit quelques-unes en vers, d'autres en prose; des milliers d'autres n'ont jamais retenti que dans mon sein. Que le lecteur s'écoute lui-même sentir et vivre,

il en notera de plus mélodieuses et de plus vraies que celles-ci : la vie est un cantique dont toute âme est une voix.

LAMARTINE.

HARMONIES

POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

LIVRE PREMIER.

I.

INVOCATION.

INVOCATION.

Toi qui donnas sa voix à l'oiseau de l'aurore,
Pour chanter dans le ciel l'hymne naissant du jour;
Toi qui donnas son âme et son gosier sonore
A l'oiseau que le soir entend gémir d'amour;

Toi qui dis aux forêts : Répondez au zéphire !
Aux ruisseaux : Murmurez d'harmonieux accords !
Aux torrents : Mugissez ! A la brise : Soupire !
A l'Océan : Gémis en mourant sur tes bords !

Et moi, Seigneur, aussi, pour chanter tes merveilles,
Tu m'as donné dans l'âme une seconde voix
Plus pure que la voix qui parle à nos oreilles,
Plus forte que les vents, les ondes et les bois !

Les cieux l'appellent Grâce, et les hommes Génie ;
C'est un souffle affaibli des bardes d'Israël,
Un écho dans mon sein, qui change en harmonie
Le retentissement de ce monde mortel.

Mais c'est surtout ton nom, ô roi de la nature,
Qui fait vibrer en moi cet instrument divin !
Quand j'invoque ce nom, mon cœur plein de murmure
Résonne comme un temple où l'on chante sans fin,

Comme un temple rempli de voix et de prières,
Où d'échos en échos le son roule aux autels !
Hé quoi ! Seigneur, ce bronze, et ce marbre, et ces pierres,
Retentiraient-ils mieux que le cœur des mortels ?

Non, mon Dieu, non, mon Dieu, grâce à mon saint partage,
Je n'ai point entendu monter jamais vers toi
D'accords plus pénétrants, de plus divin langage,
Que ces concerts muets qui s'élèvent en moi !

Mais la parole manque à ce brûlant délire;
Pour contenir ce feu tous les mots sont glacés.
Eh ! qu'importe, Seigneur, la parole à ma lyre?
Je l'entends, il suffit; tu réponds, c'est assez.

Don sacré du Dieu qui m'enflamme,
Harpe qui fais trembler mes doigts,
Sois toujours le cri de mon âme;
A Dieu seul rapporte ma voix.
Je frémis d'amour et de crainte
Quand, pour toucher ta corde sainte,
Son esprit daigna me choisir;
Moi, devant lui moins que poussière,
Moi, dont jusqu'alors l'âme entière
N'était que silence et désir!

Hélas! et j'en rougis encore,
Ingrat au plus beau de ses dons,
Harpe que l'ange même adore,

Je profanai tes premiers sons;
Je fis ce que ferait l'impie,
Si ses mains, sur l'autel de vie,
Abusaient des vases divins,
Et s'il couronnait le calice,
Le calice du sacrifice,
Avec les roses des festins.

Mais j'en jure par cette honte
Dont rougit mon front confondu,
Et par cet hymne qui remonte
Au ciel dont il est descendu;
J'en jure par ce nom sublime
Qui ferme et qui rouvre l'abîme,
Par l'œil qui lit au fond des cœurs,
Par ce feu sacré qui m'embrase,
Et par ces transports de l'extase
Qui trempent tes cordes de pleurs:

De tes accents mortels j'ai perdu la mémoire.
Nous ne chanterons plus qu'une éternelle gloire
Au seul digne, au seul saint, au seul grand, au seul bon;
Mes jours ne seront plus qu'un éternel délire,
Mon âme qu'un cantique et mon cœur qu'une lyre,

Et chaque souffle enfin que j'exhale ou j'aspire,
Un accord à ton nom!

Élevez-vous, voix de mon âme,
Avec l'aurore, avec la nuit!
Élancez-vous comme la flamme,
Répandez-vous comme le bruit!
Flottez sur l'aile des nuages,
Mêlez-vous aux vents, aux orages,
Au tonnerre, au fracas des flots:
L'homme en vain ferme sa paupière;
L'hymne éternel de la prière
Trouvera partout des échos!

Ne craignez pas que le murmure
De tous ces astres à la fois,
Ces mille voix de la nature
Étouffent votre faible voix!
Tandis que les sphères mugissent,
Et que les sept cieux retentissent
Des bruits roulant en son honneur,
L'humble écho que l'âme réveille
Porte en mourant à son oreille
La moindre voix qui dit : Seigneur!

Élevez-vous dans le silence
A l'heure où dans l'ombre du soir
La lampe des nuits se balance,
Quand le prêtre éteint l'encensoir!
Élevez-vous aux bords des ondes,
Dans ces solitudes profondes
Où Dieu se révèle à la foi!
Chantez dans mes heures funèbres :
Amour, il n'est point de ténèbres,
Point de solitude avec toi!

Je ne suis plus qu'une pensée,
L'univers est mort dans mon cœur,
Et sous cette cendre glacée
Je n'ai trouvé que le Seigneur.
Qu'il éclaire ou trouble ma voie,
Mon cœur, dans les pleurs ou la joie,
Porte celui dont il est plein:
Ainsi le flot roule une image,
Et des nuits le dernier nuage
Porte l'aurore dans son sein.

Qu'il est doux de voir sa pensée,
Avant de chercher ses accents,

En mètres divins cadencée,
Monter soudain comme l'encens;
De voir ses timides louanges,
Comme sur la harpe des anges,
Éclore en sons dignes des cieux,
Et jusqu'aux portes éternelles
S'élever sur leurs propres ailes
Avec un vol harmonieux!

Un jour cependant, ô ma lyre,
Un jour assoupira ta voix!
Tu regretteras ce délire
Dont tu t'enivrais sous mes doigts :
Les ans terniront cette glace
Où la nature te retrace
Les merveilles du Saint des saints;
Le temps, qui flétrit ce qu'il touche,
Ravira les sons sur ma bouche,
Et les images sous mes mains.

Tu ne répandras plus mon âme
En flots d'harmonie et d'amour;
Mais le sentiment qui m'enflamme
Survivra jusqu'au dernier jour,

Semblable à ces sommets arides
Dont l'âge a dépouillé les rides
De leur ombre et de leurs échos,
Mais qui dans leurs flancs sans verdure
Gardent une onde qui murmure,
Et dont le ciel nourrit les flots.

Ah! quand ma fragile mémoire,
Comme une urne dont l'onde a fui,
Aura perdu ces chants de gloire
Que ton Dieu t'inspire aujourd'hui,
De ta défaillante harmonie
Ne rougis pas, ô mon génie!
Quand ta corde n'aurait qu'un son,
Harpe fidèle, chante encore
Le Dieu que ma jeunesse adore;
Car c'est un hymne que son nom!

COMMENTAIRE

DE LA PREMIÈRE HARMONIE.

C'était en 1822.

J'avais passé le cap des tempêtes que tout homme doit passer dans sa jeunesse, avant d'arriver à ces espaces calmes et lumineux de la vie où l'on goûte quelques années de sérénité. J'étais marié, je venais d'être père; deux enfants balbutiaient en me souriant dans leur berceau aux pieds de leur jeune mère. J'avais dans la diplomatie un emploi régulier et actif de mes facultés, conforme à mes goûts. J'habitais l'Italie, cette seconde patrie de mes yeux et de mon cœur. Tout était repos d'esprit, silence des passions, hymne intérieur en moi et autour de moi. Mon père, ma mère, mes sœurs, mes amis d'enfance ou de jeunesse, vivaient encore tous, et multipliaient mon bonheur en s'y intéressant. J'avais retrouvé dans ce bonheur la première piété inspirée à ses enfants par notre mère. Je ne discutais plus avec moi-même la foi du berceau. J'éprouvais une grande douceur à croire, à adorer, à prier, à jouir, dans

la langue à laquelle les vertus et les grâces de cette mère donnaient tant de charme, tant d'élévation. Je conçus la pensée d'écrire au hasard, dans mes heures de loisir et d'inspiration, quelques cantiques modernes, comme ceux que David avait écrits avec ses larmes. Les poésies pieuses manquent à l'humanité moderne : j'espérais en jeter quelques notes au vent. Mais mon heure n'était pas venue; je le sentis bientôt. Je me contentai de balbutier ces harmonies, espèce de retentissements poétiques, quelquefois pieux, des impressions que l'heure, le jour, le site, l'anniversaire, la mémoire me donnaient, et que le souffle perpétuellement religieux de mon âme renvoyait à Dieu. J'en écrivis une, puis deux, puis trois, puis deux volumes, avant de songer à les publier. C'étaient comme les annotations en vers de ma vie intérieure. La pensée que cela n'était pas destiné aux regards du public, ou du moins que cela ne serait lu qu'après moi, donnait plus de liberté, plus de sécurité, et, pour ainsi dire, plus d'onction à ces vers. C'était entre Dieu et moi.

Cette première harmonie, dans laquelle j'essayais le ton et je tâtais la corde, fut écrite à Florence, dans l'église de Santa-Croce, où j'allais souvent me recueillir entre les tombeaux des grands poëtes toscans.

II.

L'HYMNE DE LA NUIT.

L'HYMNE DE LA NUIT.

Le jour s'éteint sur tes collines,
O terre où languissent mes pas!
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!
Saluer les splendeurs divines
Du jour qui ne s'éteindra pas?

Sont-ils ouverts pour les ténèbres
Ces regards altérés du jour?
De son éclat, ô Nuit, à tes ombres funèbres
Pourquoi passent-ils tour à tour?

Mon âme n'est point lasse encore
D'admirer l'œuvre du Seigneur;
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore
N'avaient pas épuisé mon cœur.

Dieu du jour! Dieu des nuits! Dieu de toutes les heures!
Laisse-moi m'envoler sur les feux du soleil!
Où va vers l'occident ce nuage vermeil?
Il va voiler le seuil de tes saintes demeures,
Où l'œil ne connaît plus la nuit ni le sommeil!
Cependant ils sont beaux à l'œil de l'espérance
Ces champs du firmament ombragés par la nuit.
Mon Dieu! dans ces déserts mon œil retrouve et suit
Les miracles de ta présence!

Ces chœurs étincelants que ton doigt seul conduit,
Ces océans d'azur où leur foule s'élance,
Ces fanaux allumés de distance en distance,
Cet astre qui paraît, cet astre qui s'enfuit,

Je les comprends, Seigneur! Tout chante, tout m'instruit
Que l'abîme est comblé par ta magnificence,
Que les cieux sont vivants, et que ta providence
Remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit!
Ces flots d'or, d'azur, de lumière,
Ces mondes nébuleux que l'œil ne compte pas,
O mon Dieu, c'est la poussière
Qui s'élève sous tes pas!

O nuits, déroulez en silence
Les pages du livre des cieux;
Astres, gravitez en cadence
Dans vos sentiers harmonieux;
Durant ces heures solennelles,
Aquilons, repliez vos ailes;
Terre, assoupissez vos échos;
Étends tes vagues sur les plages,
O mer! et berce les images
Du Dieu qui t'a donné tes flots.

Savez-vous son nom? La nature
Réunit en vain ses cent voix;
L'étoile à l'étoile murmure :
« Quel Dieu nous imposa nos lois? »

La vague à la vague demande :
« Quel est celui qui nous gourmande? »
La foudre dit à l'aquilon :
« Sais-tu comment ton Dieu se nomme? »
Mais les astres, la terre et l'homme
Ne peuvent achever son nom.

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!
Tombez, murs impuissants, tombez!
Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez!
Architecte divin, tes dômes sont de flamme!
Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!
Tombez, murs impuissants, tombez!

Voilà le temple où tu résides!
Sous la voûte du firmament
Tu ranimes ces feux rapides
Par leur éternel mouvement;
Tous ces enfants de ta parole,
Balancés sur leur double pôle,
Nagent au sein de tes clartés,
Et, des cieux où leurs feux pâlissent,
Sur notre globe ils réfléchissent
Des feux à toi-même empruntés.

L'Océan se joue
Aux pieds de son roi;
L'aquilon secoue
Ses ailes d'effroi;
La foudre te loue,
Et combat pour toi;
L'éclair, la tempête,
Couronnent ta tête
D'un triple rayon;
L'aurore t'admire,
Le jour te respire,
La nuit te soupire,
Et la terre expire
D'amour à ton nom!

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je?
Atome dans l'immensité,
Minute dans l'éternité,
Ombre qui passe et qui n'a plus été,
Peux-tu m'entendre sans prodige?
Ah! le prodige est ta bonté!
Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore;
L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,
Il s'élève par son amour;

Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore;
Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,
Et qui vers ton divin séjour,
Quand l'ombre s'évapore,
S'élève avec l'aurore,
Le soir gémit encore,
Renaît avec le jour.

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde,
Où ton tonnerre gronde,
Où tu veilles sur moi,
Ces accents, ces soupirs animés par la foi,
Vont chercher, d'astre en astre, un Dieu qui me réponde,
Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,
Roulant de monde en monde,
Retentir jusqu'à toi !

COMMENTAIRE

DE LA DEUXIÈME HARMONIE.

Cette harmonie fut inspirée et écrite pendant une nuit d'été de 1824. J'avais loué auprès de Livourne une villa magnifique, la *villa Palmieri*, sur la route de *Montenero*. J'avais à gauche les cimes boisées des montagnes de *Limone*, j'avais à droite la mer; le cap de *Montenero* s'élevait en face. Au sommet de ce cap, adossée au rocher et aux chênes verts, s'élève une église placée comme un temple grec en vue des flots; c'est un pèlerinage pour les naufragés sauvés des vagues par les vœux à l'Étoile des mers. J'aimais ce site, j'y montais souvent. Je trouvais sur la route une autre *villa*, splendide autrefois, maintenant déserte, que lord Byron avait habitée un ou deux étés, quelque temps avant mon séjour à Livourne. J'arrêtais toujours mon cheval devant la porte de son jardin, pour y chercher la figure absente du grand poëte qui avait consacré cette solitude. Un peu plus haut, je quittais la route, je renvoyais mes chevaux à la *locanda* de *Montenero*, et je m'enfonçais seul dans les bois d'où l'on voit la mer. J'y passais des journées entières avec

un livre ou avec mes pensées. J'écrivais sur les marges du livre les poésies que m'envoyaient le ciel ou les flots. C'est ainsi que fut écrite un jour cette seconde harmonie. Les broussailles au pied des chênes-verts de *Montenero*, sont pleines encore de pages déchirées des livres ou des *albums*, sur lesquelles j'essayais ainsi de noter quelques chants que le sommeil, ou la rêverie, ou la chute du jour, interrompaient, que je laissais en lambeaux sur l'herbe ou sur le sable, et que le vent de mer emportait aux vagues.

III.

HYMNE DU MATIN.

HYMNE DU MATIN.

Pourquoi bondissez-vous sur la plage écumante,
Vagues dont aucun vent n'a creusé les sillons?
Pourquoi secouez-vous votre écume fumante
En légers tourbillons?

Pourquoi balancez-vous vos fronts que l'aube essuie,
Forêts, qui tressaillez avant l'heure du bruit?
Pourquoi de vos rameaux répandez-vous en pluie
Ces pleurs silencieux dont vous baigna la nuit?

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices,
Comme un front incliné que relève l'amour?
Pourquoi dans l'ombre humide exhaler ces prémices
Des parfums qu'aspire le jour?

Ah! renfermez-les encore,
Gardez-les, fleurs que j'adore,
Pour l'haleine de l'aurore,
Pour l'ornement du saint lieu!
Le ciel de pleurs vous inonde,
L'œil du matin vous féconde;
Vous êtes l'encens du monde,
Qu'il fait remonter à Dieu.

Vous qui des ouragans laissiez flotter l'empire,
Et dont l'ombre des nuits endormait le courroux
Sur l'onde qui gémit, sous l'herbe qui soupire,
Aquilons, autans, zéphire,

Pourquoi vous éveillez-vous?

Et vous qui reposez sous la feuillée obscure,
Qui vous a réveillés dans vos nids de verdure?
Oiseaux des ondes ou des bois,
Hôtes des sillons ou des toits,
Pourquoi confondez-vous vos voix
Dans ce vague et confus murmure
Qui meurt et renaît à la fois,
Comme un soupir de la nature?

Voix qui nagez dans le bleu firmament,
Voix qui roulez sur le flot écumant,
Voix qui volez sur les ailes du vent,
Chantres des airs que l'instinct seul éveille,
Joyeux concerts, léger gazouillement,
Plaintes, accords, tendre roucoulement,
Qui chantez-vous pendant que tout sommeille?
La nuit a-t-elle une oreille
Digne de ce chœur charmant?
Attendez que l'ombre meure,
Oiseaux; ne chantez qu'à l'heure
Où l'aube naissante effleure
Les neiges du mont lointain.

Dans l'hymne de la nature,
Seigneur, chaque créature
Forme à son heure, en mesure,
Un son du concert divin;
Oiseaux, voix céleste et pure,
Soyez le premier murmure
Que Dieu reçoit du matin!

Et moi, sur qui la nuit verse un divin dictame,
Qui sous le poids des jours courbe un front abattu,
Quel instinct de bonheur me réveille? O mon âme,
Pourquoi me réjouis-tu?

C'est que le ciel s'entr'ouvre ainsi qu'une paupière,
Quand des vapeurs des nuits les regards sont couverts;
Dans les sentiers de pourpre aux pas du jour ouverts,
Les monts, les flots, les déserts
Ont pressenti la lumière,
Et son axe de flamme, aux bords de sa carrière,
Tourne, et creuse déjà son éclatante ornière
Sur l'horizon roulant des mers.

Chaque être s'écrie :
« C'est lui, c'est le jour!

C'est lui, c'est la vie!
C'est lui, c'est l'amour! »
Dans l'ombre assouplie
Le ciel se replie
Comme un pavillon;
Roulant son image,
Le léger nuage
Monte, flotte et nage
Dans son tourbillon;
La nue orageuse
Se fend, et lui creuse
Sa pourpre écumeuse
En brillant sillon;
Il avance, il foule
Ce chaos qui roule
Ses flots égarés;
L'espace étincelle,
La flamme ruisselle
Sous ses pieds sacrés;
La terre encor sombre
Lui tourne dans l'ombre
Ses flancs altérés;
L'ombre est adoucie,
Les flots éclairés;

Des monts colorés
La cime est jaunie;
Des rayons dorés
Tout reçoit la pluie,
Tout vit, tout s'écrie :
« C'est lui, c'est le jour!
C'est lui, c'est la vie!
C'est lui, c'est l'amour! »

O Dieu, vois dans les airs! l'aigle éperdu s'élance
Dans l'abîme éclatant des cieux;
Sous les vagues de feu que bat son aile immense,
Il lutte avec les vents, il plane, il se balance;
L'écume du soleil l'enveloppe à nos yeux :
Est-il allé porter jusques en ta présence
Des airs dont il est roi le sublime silence,
Ou l'hommage mystérieux?

O Dieu, vois sur les mers! le regard de l'aurore
Enfle le sein dormant de l'Océan sonore,
Qui, comme un cœur d'amour ou de joie oppressé,
Presse le mouvement de son flot cadencé,
Et dans ses lames garde encore
Le sombre azur du ciel que la nuit a laissé.

Comme un léger sillon qui se creuse et frissonne
Dans un champ où la brise a balancé l'épi,
Un flot naît d'une ride; il murmure, il sillonne
L'azur muet encor de l'abîme assoupi;
Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme;
Le regard le perd un moment :
Où va-t-il? Il revient, revomi par l'abîme;
Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime;
Le jour semble rouler sur son dos écumant;
Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,
S'enfle de leur débris et bondit sur sa base;
Puis enfin, chancelant comme une vaste tour,
Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,
Il croule; et sa poussière
En flocons de lumière
Roule, et disperse au loin tous ces fragments du jour.

La barque du pêcheur tend son aile sonore,
Où le vent du matin vient déjà palpiter,
Et bondit sur les flots que l'ancre va quitter,
Pareille au coursier qui dévore
Le frein qui semble l'irriter.

Le navire, enfant des étoiles,

Luit comme une colline aux bords de l'horizon,
Et réfléchit déjà dans ses plus hautes voiles
La blancheur de l'aurore et son premier rayon.

Léviathan bondit sur ses traces profondes;
Et, des flots par ses jeux saluant le réveil,
De ses naseaux fumants il lance au ciel les ondes,
Pour les voir retomber en rayons du soleil.

L'eau berce, le mât secoue
La tente des matelots;
L'air siffle, le ciel se joue
Dans la crinière des flots;
Partout l'écume brillante
D'une frange étincelante
Ceint le bord des flots amers :
Tout est bruit, lumière et joie;
C'est l'astre que Dieu renvoie,
C'est l'aurore sur les mers.

O Dieu, vois sur la terre! un pâle crépuscule
Teint son voile flottant par la brise essuyé;
Sur les pas de la nuit l'aube pose son pié;
L'ombre des monts lointains se déroule et recule,

Comme un vêtement replié.
Ses lambeaux, déchirés par l'aile de l'aurore,
Flottent livrés aux vents dans l'orient vermeil;
La pourpre les enflamme, et l'iris les colore;
Ils pendent en désordre aux tentes du soleil,
Comme des pavillons quand une flotte arbore
Les couleurs de son roi dans les jours d'appareil.

Sous des nuages de fumée,
Le rayon va pâlir sur les tours des cités,
Et sous l'ombre des bois les hameaux abrités,
Ces toits par l'innocence et la paix habités,
Sur la colline embaumée,
De jour et d'ombre semée,
Font rejaillir au loin leurs flottantes clartés.

Le laboureur répond au taureau qui l'appelle,
L'aurore les ramène au sillon commencé;
Il conduit en chantant le couple qu'il attelle,
Le vallon retentit sous le soc renversé;
Au gémissement de la roue
Il mesure ses pas et son chant cadencé;
Sur sa trace en glanant le passereau se joue,
Et le chêne à sa voix secoue

Le baume des sillons que la nuit a versé.

L'oiseau chante, l'agneau bêle;
L'enfant gazouille au berceau;
La voix de l'homme se mêle
Au bruit des vents et de l'eau;
L'air frémit, l'épi frissonne,
L'insecte au soleil bourdonne;
L'airain pieux qui résonne
Rappelle au Dieu qui le donne
Ce premier soupir du jour :
Tout vit, tout luit, tout remue;
C'est l'aurore dans la nue,
C'est la terre qui salue
L'astre de vie et d'amour!

Mais tandis, ô mon Dieu, qu'aux yeux de ton aurore
Un nouvel univers chaque jour semble éclore,
Et qu'un soleil flottant dans l'abîme lointain
Fait remonter vers toi les parfums du matin,
D'autres soleils cachés par la nuit des distances,
Qu'à chaque instant là-haut tu produis et tu lances,
Vont porter dans l'espace, à leurs planètes d'or,
Des matins plus brillants et plus sereins encor.

Oui, l'heure où l'on t'adore est ton heure éternelle;
Oui, chaque point des cieux pour toi la renouvelle;
Et ces astres sans nombre épars au sein des nuits
N'ont été par ton souffle allumés et conduits
Qu'afin d'aller, Seigneur, autour de tes demeures,
L'un l'autre se porter la plus belle des heures,
Et te faire bénir par l'aurore des jours,
Ici, là-haut, sans cesse, à jamais et toujours.

Oui, sans cesse un monde se noie
Dans les feux d'un nouveau soleil;
Les cieux sont toujours dans la joie,
Toujours un astre a son réveil;
Partout où s'abaisse ta vue,
Un soleil levant te salue;
Les cieux sont un hymne sans fin!
Et des temps que tu fais éclore,
Chaque heure, ô Dieu, n'est qu'une aurore,
Et l'éternité qu'un matin!

Montez donc, flottez donc, roulez, volez, vents, flamme,
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix!
Terre, exhale ton souffle! homme, élève ton âme!
Montez, flottez, roulez, accomplissez vos lois!

Montez, volez à Dieu! plus haut, plus haut encore!
Dans les feux du soleil sa splendeur vous a lui;
Reportez dans les cieux l'hommage de l'aurore,
Montez, il est là-haut; descendez, tout est lui!

Et toi, jour, dont son nom a commencé la course,
Jour qui dois rendre compte au Dieu qui t'a compté,
La nuit qui t'enfanta te rappelle à ta source;
Tu finis dans l'éternité.

Tu n'es qu'un pas du temps, mais ton Dieu te mesure;
Tu dois de son auteur rapprocher la nature;
Il ne t'a point créé comme un vain ornement,
Pour semer de tes feux la nuit du firmament,
Mais pour lui rapporter aux célestes demeures
La gloire et la vertu sur les ailes des heures,
Et la louange à tout moment!

COMMENTAIRE

DE LA TROISIÈME HARMONIE.

Cette harmonie fut écrite à *Montenero*, comme la précédente, pendant une halte de toute une journée sous les chênes verts de ce beau cap. Elle fut notée sur les feuilles blanches d'une belle édition in-quarto de *Pétrarque* que je portais souvent avec moi. Au moment où je détachais ces feuilles, elles me furent enlevées par le vent violent du soir qui s'élève de Limone, et qui souffle par rafale à la mer. Elles tourbillonnèrent un moment au-dessus de moi, et retombèrent à mille pieds sous la concavité du cap. Je les crus englouties par les lames. Je les regrettai un moment, puis je retournai prendre mon cheval à la *locanda*, et je n'y pensai plus.

Le surlendemain, une jolie enfant à demi nue, fille d'un pauvre ramasseur de coquillages des faubourgs de Livourne, me les rapporta, toutes trempées de l'eau salée. Elle me dit que son père les avait trouvées surnageant sur l'écume au bas du cap de *Montenero*; qu'il les avait fait lire aux capucins du cou-

vent; que les capucins, ne comprenant pas cette langue, avaient dit qu'il fallait reporter ces papiers au Français à la villa Palmieri. Je remerciai la petite fille; je lui donnai pour son père autant d'écus italiens qu'il y avait de pages, et pour elle une robe de cotonnade rayée de rouge, une chemise et des souliers. Elle s'en alla joyeuse et les mains pleines de figues, croyant sans doute qu'elle m'avait rapporté un trésor. Hélas! ce n'était que des feuilles arrachées au vent de mer, et rejetées au vent du temps!

IV.

LA LAMPE DU TEMPLE.

LA LAMPE DU TEMPLE,

OU

L'AME PRÉSENTE A DIEU.

Pâle lampe du sanctuaire,
Pourquoi dans l'ombre du saint lieu,
Inaperçue et solitaire,
Te consumes-tu devant Dieu?

Ce n'est pas pour diriger l'aile
De la prière ou de l'amour,
Pour éclairer, faible étincelle,
L'œil de Celui qui fit le jour.

Ce n'est pas pour écarter l'ombre
Des pas de ses adorateurs :
La vaste nef n'est que plus sombre
Devant tes lointaines lueurs.

Ce n'est pas pour lui faire hommage
Des feux qui sous ses pas ont lui ;
Les cieux lui rendent témoignage,
Les soleils brûlent devant lui.

Et pourtant, lampes symboliques,
Vous gardez vos feux immortels,
Et la brise des basiliques
Vous berce sur tous les autels ;

Et mon œil aime à se suspendre
A ce foyer aérien,
Et je leur dis, sans les comprendre :
Flambeaux pieux, vous faites bien.

Peut-être, brillantes parcelles
De l'immense création,
Devant son trône imitent-elles
L'éternelle adoration.

Et c'est ainsi, dis-je à mon âme,
Que, de l'ombre de ce bas lieu,
Tu brûles, invisible flamme,
En la présence de ton Dieu.

Et jamais, jamais tu n'oublies
De diriger vers lui mon cœur,
Pas plus que ces lampes remplies
De flotter devant le Seigneur.

Quel que soit le vent, tu regardes
Ce pôle, objet de tous tes vœux;
Et, comme un nuage, tu gardes
Toujours ton côté lumineux.

Dans la nuit du monde sensible,
Je sens avec sérénité
Qu'il est un point inaccessible
A la terrestre obscurité;

Une lueur sur la colline,
Qui veillera toute la nuit;
Une étoile qui s'illumine
Au seul astre qui toujours luit;

Un feu qui dans l'urne demeure
Sans s'éteindre et se consumer,
Où l'on peut jeter à toute heure
Un grain d'encens pour l'allumer.

Et quand sous l'œil qui te contemple,
O mon âme, tu t'éteindras,
Sur le pavé fumant du temple
Son pied ne te foulera pas.

Mais, vivante au foyer suprême,
Au disque du jour sans sommeil,
Il te réunira lui-même
Comme un rayon à son soleil;

Et tu luiras de sa lumière,
De la lumière de Celui
Dont les astres sont la poussière
Qui monte et tombe devant lui.

COMMENTAIRE

DE LA QUATRIÈME HARMONIE.

J'ai toujours aimé, non pas les ténèbres de l'homme, mais les ténèbres de Dieu : elles redoublent en nous le sentiment de la solitude. Or, la solitude avec Dieu, c'est la jouissance sans distraction de l'infini, c'est la conversation sans témoin avec ce qu'on adore. Aussi toutes les fois qu'un édifice marqué du signe de la Divinité, un temple en ruines au Parthénon, une colonne en tronçons au cap *Sunium*, un fronton de marbre jaune doré du soleil sur la croupe des montagnes d'*Égine*, une avenue de piliers dans le désert de *Balbek*, un ermitage de caloyer grec sur un rocher du Péloponèse, une abbaye démantelée dans les forêts de sapins du Jura ou du Bugey, une croix sur un chemin, frappent mes yeux, mon âme salue la seule grande pensée, la pensée de Dieu.

C'est sous l'impression de ce sentiment habituel chez moi, que j'écrivis un soir ces vers. Il y avait dans les bois de *Limone*, près de Livourne, deux ou trois petits sanctuaires abandonnés

par les ermites, mais où la piété des villageois voisins entretenait toujours une de ces lampes votives que les Italiennes allument jusque dans les maisons. Surpris un soir par la nuit en cherchant ma route, j'aperçus une de ces lueurs : je crus que c'était un foyer où je trouverais un asile ou un guide ; ce n'était qu'une de ces chapelles désertes. J'y entrai pour attendre la lune, qui ne devait pas tarder à se lever. Le feu a la vie et la parole comme l'eau, comme tous les éléments doués de mouvement ; voilà pourquoi les paysans disent que le feu tient compagnie. Il tient compagnie non-seulement à l'homme, mais à Dieu qui l'a créé : c'est pour cela sans doute qu'il fait partie de tous les cultes. Pendant que cette petite clarté vacillait au vent sur son huile d'or, dans son vase suspendu de cristal, je composai deux ou trois de ces strophes, et je bénis du cœur la main qui l'avait allumée.

La lune se leva, je repris mon sentier, où j'achevai ces strophes à la clarté de la mer, en traversant la plaine qui s'étend entre les montagnes de *Limone* et la villa Palmieri.

V.

BÉNÉDICTION DE DIEU

DANS LA SOLITUDE.

BÉNÉDICTION DE DIEU

DANS LA SOLITUDE.

D'où me vient, ô mon Dieu, cette paix qui m'inonde ?
D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde,
A moi qui tout à l'heure, incertain, agité,
Et sur les flots du doute à tout vent ballotté,

Cherchais le bien, le vrai, dans les rêves des sages,
Et la paix dans des cœurs retentissant d'orages?
A peine sur mon front quelques jours ont glissé,
Il me semble qu'un siècle et qu'un monde ont passé,
Et que, séparé d'eux par un abîme immense,
Un nouvel homme en moi renaît et recommence.

Ah! c'est que j'ai quitté, pour la paix du désert,
La foule où toute paix se corrompt ou se perd;
C'est que j'ai retrouvé, dans mon vallon champêtre,
Les soupirs de ma source et l'ombre de mon hêtre,
Et ces monts, bleus piliers d'un cintre éblouissant,
Et mon ciel étoilé d'où l'extase descend;
C'est que l'âme de l'homme est une onde limpide
Dont l'azur se ternit à tout vent qui la ride,
Mais qui, dès qu'un moment le vent s'est endormi,
Repolit la surface où le ciel a frémi;
C'est que d'un toit de chaume une faible fumée,
Un peu d'herbe le soir par le pâtre allumée,
Suffit pour obscurcir tout le ciel d'un vallon,
Et dérober le jour au plus pur horizon!
Qu'un vent vienne à souffler du soir ou de l'aurore,
Le nuage flottant s'entr'ouvre et s'évapore;
L'ombre sur les gazons, se séparant du jour,

Rend à tous les objets leur teinte et leur contour :
Le rayon du soleil, comme une onde éthérée,
Rejaillit de la terre à sa source azurée ;
L'horizon resplendit de joie et de clarté,
Et ne se souvient plus d'un peu d'obscurité.
Ah! loin de ces cités où les bruits de la terre
Étouffent les échos de l'âme solitaire,
Que faut-il, ô mon Dieu, pour nous rendre ta foi?
Un jour dans le silence écoulé devant toi,
Regarder et sentir, et respirer, et vivre;
Vivre, non de ce bruit dont l'orgueil nous enivre,
Mais de ce pain du jour qui nourrit sobrement,
De travail, de prière et de contentement;
Se laisser emporter par le flux des journées
Vers cette grande mer où roulent nos années,
Comme sur l'Océan la vague au doux roulis,
Berçant du jour au soir une algue dans ses plis,
Porte et couche à la fin au sable de la rive
Ce qui n'a point de rame, et qui pourtant arrive.
Notre âme ainsi vers Dieu gravite dans son cours.
Pour le cœur plein de lui, que manque-t-il aux jours?
Voici le gai matin qui sort humide et pâle
Des flottantes vapeurs de l'aube orientale,
Le jour s'éveille avec les zéphyrs assoupis,

La brise qui s'élève et couche les épis,
Avec les pleurs sereins de la tiède rosée
Remontant perle à perle où la nuit l'a puisée,
Avec le cri du coq et le chant des oiseaux,
Avec les bêlements prolongés des troupeaux,
Avec le bruit des eaux dans le moulin rustique,
Les accords de l'airain dans la chapelle antique,
La voix du laboureur ou de l'enfant joyeux
Sollicitant le pas du bœuf laborieux.

Mon cœur, à ce réveil du jour que Dieu renvoie,
Vers un ciel qui sourit s'élève sur sa joie,
Et, de ces dons nouveaux rendant grâce au Seigneur,
Murmure, en s'éveillant, son hymne intérieur;
Demande un jour de paix, de bonheur, d'innocence,
Un jour qui pèse entier dans la sainte balance,
Quand la main qui les pèse à ses poids infinis
Retranchera du temps ceux qu'il n'a pas bénis!
Puis viennent à leur tour les soins de la journée,
L'herbe à tondre du pré, la gerbe moissonnée
A coucher sur les chars, avant que, descendu,
Le nuage encor loin que l'éclair a fendu
Ne vienne enfler l'épi des gouttes de sa pluie,
Ou de ses blonds tuyaux ternir l'or qui s'essuie;

Les fruits tombés de l'arbre à relever; l'essaim
Débordant de la ruche à rappeler soudain,
La branche à soulager du fardeau qui l'accable,
Ou la source égarée à chercher sous le sable;
Puis le pauvre qui vient tendre à vide sa main,
Où tombe au nom de Dieu son obole ou son pain :
La veuve qui demande, aux cœurs exempts d'alarmes,
Cette aumône du cœur, une larme à ses larmes;
L'ignorant, un conseil que l'espoir embellit;
L'orphelin, du travail, et le malade, un lit;
Puis sous l'arbre, à midi, dont l'ombre les rassemble,
Maîtres et serviteurs qui consultent ensemble
Sur le ciel qui se couvre ou le vent qui fraîchit,
Sur le nuage épais que la grêle blanchit,
Les rameaux tout noircis par la dent des chenilles,
Ou la ronce aux cent bras qui trompe les faucilles;
Puis montent des enfants à qui, seule au milieu,
La mère de famille apprend le nom de Dieu,
Enseigne à murmurer les mots dans son symbole,
A fixer sous leurs doigts le nombre et la parole,
A filer les toisons du lin ou des brebis,
Et du fil de leur veille à tisser leurs habits.

De labeur en labeur l'heure à l'heure enchaînée



Vous porte sans secousse au bout de la journée;
Le jour plein et léger tombe, et voilà le soir :
Sur le tronc d'un vieux orme au seuil on vient s'asseoir;
On voit passer des chars d'herbe verte et traînante,
Dont la main des glaneurs suit la route odorante;
On voit le chevrier qui ramène des bois
Ses chèvres dont les pis s'allongent sous leur poids,
Le mendiant, chargé des dons de la vallée,
Rentrer le col pliant sous sa besace enflée;
On regarde descendre avec un œil d'amour,
Sous les monts, dans les mers, l'astre poudreux du jour;
Et selon que son disque, en se noyant dans l'ombre,
Creuse une ornière d'or ou laisse un sillon sombre,
On sait si dans le ciel l'aurore de demain
Doit ramener un jour nébuleux ou serein,
Comme à l'œil du chrétien le soir pur d'une vie
Présage un jour plus beau dont la mort est suivie;
On entend l'Angélus tinter, et d'un saint bruit
Convoquer les esprits qui bénissent la nuit.
Tout avec l'horizon s'obscurcit : l'âme est noire,
Le souvenir des morts revient dans la mémoire;
On songe à ses amis dont l'œil ne doit plus voir,
Dans le jour éternel, de matin ni de soir;
On sonde avec tristesse au fond de sa pensée

La place, vide encor, que leur mort a laissée;
Et, pour combler un peu l'abîme douloureux,
On y jette un soupir, une larme pour eux!

Enfin quand sur nos fronts l'étoile des nuits tremble,
On remonte au foyer, on cause, on lit ensemble
Un de ces testaments sublimes, immortels,
Que des morts vertueux ont légués aux mortels,
Sur les âges lointains phares qu'on aime à suivre,
Homère, Fénelon, et surtout ce grand livre
Où les secrets du ciel et de l'humanité
Sont écrits en deux mots : Espoir et Charité!
Et quelquefois enfin, pour enchanter nos veilles,
D'une chaste harmonie enivrant nos oreilles,
Nous répétons les vers de ces hommes divins
Qui, dérobant des sons aux luths des séraphins,
Ornent la vérité de nombre et de mesure,
Et parlent par image ainsi que la nature.

Mais le sommeil, doux fruit des jours laborieux,
Avant l'heure tardive appesantit nos yeux;
Comme aux jours de Rachel, la prière rustique
Rassemble devant Dieu la tribu domestique,
Et pour que son encens soit plus pur et plus doux,

C'est la voix d'un enfant qui l'élève pour tous.
Cette voix virginale, et qu'attendrit encore
La présence du Dieu qu'à genoux elle implore,
Invoque sur les nuits sa bénédiction ;
On murmure un des chants des harpes de Sion,
On y répond en chœur ; et la voix de la mère,
Douce et tendre, et l'accent mâle et grave du père,
Et celui des vieillards que les ans ont baissé,
Et celui des pasteurs que les champs ont cassé,
Bourdonnant sourdement la parole divine,
Forment avec les sons de la voix enfantine
Un contraste de trouble et de sérénité,
Comme une heure de paix dans un jour agité ;
Et l'on croirait, au son de cette voix qui change,
Entendre des mortels interroger un ange.

Ainsi coule la vie en paisibles soleils :
Quelle foi peut manquer à des moments pareils ?
Qu'importe ce vain flux d'opinions mortelles
Se brisant l'une l'autre en vagues éternelles,
Et ne répandant rien, sur l'écueil de la nuit,
Que leur brillante écume, et de l'air et du bruit ?
La vie est courte et pleine, et suffit à la vie ;
De ces soins innocents l'âme heureuse et remplie

Ne doute pas du Dieu qu'elle porte avec soi ;
C'est sous d'humbles vertus qu'il a caché sa foi :
Un regard en sait plus que les veilles des sages.
Un beau soir qui s'endort dans son lit de nuages,
Une nuit découvrant dans son immensité
L'infini qui rayonne et l'espace habité,
Un matin qui s'éveille étincelant de joie,
Ce poids léger du temps que le travail emploie,
Ce doux repos du cœur qui suit un saint soupir,
Ces troubles que d'un mot ton nom vient assoupir,
Mon Dieu, donnent à l'âme ignorante et docile
Plus de foi dans un jour qu'il n'est besoin pour mille ;
Plus de miel qu'il n'en tient dans la coupe du sort,
Plus d'espoir qu'il n'en faut pour embellir la mort.

Conserve-nous, mon Dieu, ces jours de ta promesse,
Ces labeurs, ces doux soins, cette innocente ivresse
D'un cœur qui flotte en paix sur les vagues du temps
Comme l'aigle endormi sur l'aile des autans,
Comme un navire en mer qui ne voit qu'une étoile,
Mais où le nautonier chante en paix sous sa voile !
Conserve-nous ces cœurs et ces heures de miel,
Et nous croirons en toi comme l'oiseau du ciel,
Sans emprunter aux mots leur stérile évidence,



En sentant le printemps croit à ta providence;
Comme le soir doré d'un jour pur et serein
S'endort dans l'espérance, et croit au lendemain;
Comme un juste mourant, et fier de son supplice,
Espère dans la mort, et croit à ta justice;
Comme la vertu croit à l'immortalité,
Comme l'œil croit au jour, l'âme à la vérité.

COMMENTAIRE

DE LA CINQUIÈME HARMONIE.

Qui n'a pas senti les voluptés du retour dans le site où l'on a passé son enfance, et dans les habitudes de sa première vie?

Je venais de vivre plusieurs années à l'étranger, dans d'autres lieux, dans d'autres mœurs, dans d'autres pensées. J'eus un congé en 1829, je revins pendant l'été à Saint-Point. Ma mère vivait, et venait souvent habiter avec moi. Son âme, comme une journée d'été, s'embellissait des teintes du soir; sa piété sereine, et toute composée de bénédiction, de reconnaissance et d'espérance, était involontairement communicative; sa présence éclairait, vivifiait, sanctifiait la maison.

Un jour, elle était assise sous un grand cerisier dans le verger en pente, en face du petit balcon de bois que j'avais construit pour descendre de ma tour dans le jardin. C'était u dimanche après vêpres. Mon enfant jouait à ses pieds avec des fleurs et des oiseaux que les petites filles du village lui avaien

apportés; ma femme lisait à côté; sa mère, excellente femme, plus âgée que la mienne, tenait à la main sa Bible reliée en maroquin noir, que les Anglaises pieuses lisent pour toute distraction les jours saints; à quelque distance, un groupe de deux ou trois petites filles du village regardaient avec timidité les dames étrangères; les chiens couraient après les paons, la cloche de l'église carillonnait; le soleil, qui baissait vers la montagne, jetait sur la pelouse les ombres dentelées des noisetiers. Cette scène de famille, de campagne, de quiétude dans le bonheur, à l'ombre des murs du clocher, me pénétra profondément. Moi-même j'étais heureux : ma jeunesse avait passé ses amertumes; mon cœur était plein sans déborder; des perspectives douces s'entr'ouvraient devant moi; ma famille paraissait avoir de longues années à vivre; la renommée m'avait accueilli à mes premiers pas dans la poésie; la diplomatie et la politique me promettaient, pour mon âge mûr, des occupations, des voyages, les exercices d'esprit nécessaires à mon activité; ma fortune, modeste alors, me suffisait et au delà; j'entrevoyais, après les emplois publics et les lettres, des années de paix, de contemplation, de moissons de cœur dans cette vie rurale, commencement et fin de toute heureuse vie. De ce sentiment de bonheur au sentiment de reconnaissance qui en reporte au ciel la bénédiction, il n'y a que le cri de l'âme. Ce cri sortit dans cet instant de la mienne, et je commençai ces vers devant ce groupe de ma mère, de ma femme, et au doux gazouillement de mon enfant.

VI.

AUX CHRÉTIENS

DANS LES TEMPS D'ÉPREUVE.

AUX CHRÉTIENS

DANS LES TEMPS D'ÉPREUVE.

Août 1826.

« Pourquoi vous troublez-vous, enfants de l'Evangile ?
A quoi sert dans les cieux ton tonnerre inutile,
Disent-ils au Seigneur, quand ton Christ insulté,

Comme au jour où sa mort fit trembler les collines,
Un roseau dans les mains et le front ceint d'épines,
Au siècle est présenté?

« Ainsi qu'un astre éteint sur un horizon vide,
La foi, de nos aïeux la lumière et le guide,
De ce monde attiédi retire ses rayons;
L'obscurité, le doute ont brisé sa boussole,
Et laissent diverger, au vent de la parole,
L'encens des nations.

« Et tu dors? et les mains qui portent ta justice,
Les chefs des nations, les rois du sacrifice,
N'ont pas saisi le glaive et purgé le saint lieu?
Levons-nous, et lançons le dernier anathème;
Prenons les droits du ciel, et chargeons-nous nous-même
Des justices de Dieu. »

Arrêtez, insensés, et rentrez dans votre âme!
Ce zèle dévorant dont mon nom vous enflamme
Vient-il, dit le Seigneur, ou de vous ou de moi?
Répondez. Est-ce moi que la vengeance honore?
Ou n'est-ce pas plutôt l'homme que l'homme abhorre,
Sous cette ombre de foi?

Et qui vous a chargés du soin de sa vengeance?
A-t-il besoin de vous pour prendre sa défense?
La foudre, l'ouragan, la mort, sont-ils à nous?
Ne peut-il dans sa main prendre et juger la terre,
Ou sous son pied jaloux la briser comme un verre
Avec l'impie et vous?

Quoi ! nous a-t-il promis un éternel empire,
Nous, disciples d'un Dieu qui sur la croix expire,
Nous, à qui notre Christ n'a légué que son nom,
Son nom et le mépris, son nom et les injures,
L'indigence et l'exil, la mort et les tortures,
Et surtout le pardon?

Serions-nous donc pareils au peuple déicide,
Qui, dans l'aveuglement de son orgueil stupide,
Du sang de son Sauveur teignit Jérusalem,
Prit l'empire du ciel pour l'empire du monde,
Et dit en blasphémant : « Que ton sang nous inonde,
O roi de Bethléem? »

Ah! nous n'avons que trop affecté cet empire,
Depuis qu'humbles proscrits échappés du martyre,
Nous avons des pouvoirs confondu tous les droits,

Entouré de faisceaux les chefs de la prière,
Mis la main sur l'épée, et jeté la poussière
Sur la tête des rois.

Ah ! nous n'avons que trop aux maîtres de la terre
Emprunté, pour régner, leur puissance adultère,
Et, dans la cause enfin du Dieu saint et jaloux,
Mêlé la voix divine avec la voix humaine,
Jusqu'à ce que Juda confondît dans sa haine
La tyrannie et nous.

Voilà de tous nos maux la fatale origine;
C'est de là qu'ont coulé la honte et la ruine,
La haine, le scandale et les dissensions;
C'est de là que l'enfer a vomi l'hérésie,
Et que du corps divin tant de membres sans vie
Jonchent les nations.

« Mais du Dieu trois fois saint notre injure est l'injure.
Faut-il l'abandonner au mépris du parjure,
Aux langues du sceptique ou du blasphémateur?
Faut-il, lâches enfants d'un père qu'on offense,
Tout souffrir sans réponse et tout voir sans vengeance ? »
Et que fait le Seigneur?

Sa terre les nourrit, son soleil les éclaire,
Sa grâce les attend, sa bonté les tolère;
Ils ont part à ses dons qu'il nous daigne épancher;
Pour eux le ciel répand sa rosée et son ombre,
Et de leurs jours mortels il leur compte le nombre
Sans en rien retrancher.

Il prête sa parole à la voix qui le nie;
Il compatit d'en haut à l'erreur qui le prie;
A défaut des clartés, il nous compte un désir.
La voix qui crie Allah! la voix qui dit Mon Père,
Lui portent l'encens pur et l'encens adultère :
A lui seul de choisir.

Ah! pour la vérité n'affectons pas de craindre:
Le souffle d'un enfant, là-haut, peut-il éteindre
L'astre dont l'Éternel a mesuré les pas?
Elle était avec nous, elle survit aux âges;
Elle n'est point à l'homme, et ses propres nuages
Ne l'obscurciront pas.

Elle est, elle est à Dieu qui la dispense au monde,
Qui prodigue la grâce où la misère abonde.
Rendons grâce à lui seul du rayon qui nous luit,

Sans nous épouvanter de nos heures funèbres,
Sans nous enfler d'orgueil, et sans crier ténèbres
Aux enfants de la nuit.

Esprits dégénérés! ces jours sont une épreuve,
Non pour la vérité toujours vivante et neuve,
Mais pour nous que la peine invite au repentir.
Témoignons pour le Christ, mais surtout par nos vies;
Notre moindre vertu confondra plus d'impies
Que le sang d'un martyr.

Chrétiens, souvenons-nous que le chrétien suprême
N'a légué qu'un seul mot pour prix d'un long blasphème
A cette arche vivante où dorment ses leçons;
Et que l'homme, outrageant ce que notre âme adore,
Dans notre cœur brisé ne doit trouver encore
Que ce seul mot : Aimons!

VII.

HYMNE DE L'ENFANT

A SON REVEIL.

HYMNE DE L'ENFANT

A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux;
Toi dont le uom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait;

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et, pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? Prononcer ton nom!

O Dieu! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté :
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit!

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse;

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi!

COMMENTAIRE

DE LA SEPTIÈME HARMONIE.

Ces strophes sont du même printemps que la Bénédiction (cinquième harmonie).

On pourrait dans ce genre en faire de bien diverses et de bien meilleures. La poésie de l'enfance n'est pas trouvée : la Fontaine lui aigrit un peu l'esprit; ses fables lui inspirent plus de malice que de bonté, aucune piété. Celui qui ferait le livre de cantiques des enfants aurait fait un bon et beau livre. Les éléments de ce chant, naïf sans afféterie et enfantin sans puérilité, se rencontrent dans Fénelon, dans Bernardin de Saint-Pierre, dans Pluche, dans quelques écrivains anglais. Il faut leur épeler les pages de la nature, et leur chanter en notes simples leurs propres impressions. C'est un livre qu'une femme de génie devrait tenter; nous y échouerions.

VIII.

HYMNE DU SOIR

DANS LES TEMPLES.

HYMNE DU SOIR

DANS LES TEMPLES.

A Mme LA PRINCESSE ALDOBRANDINI-BORGHÈSE.

Salut, ô sacrés tabernacles
Où tu descends, Seigneur, à la voix d'un mortel!
Salut, mystérieux autel

Où la foi vient chercher et son pain immortel,
Et tes silencieux oracles!

Quand la dernière heure des jours
A gémi dans tes vastes tours,
Quand son dernier rayon fuit et meurt dans le dôme;
Quand la veuve, tenant son enfant par la main,
A pleuré sur la pierre, et repris son chemin
Comme un silencieux fantôme;
Quand de l'orgue lointain l'insensible soupir
Avec le jour aussi semble enfin s'assoupir,
Pour s'éveiller avec l'aurore;
Que la nef est déserte, et que, d'un pas tardif,
Aux lampes du saint lieu le lévite attentif
A peine la traverse encore,
Voici l'heure où je viens, à la chute des jours,
Me glisser sous ta voûte obscure,
Et chercher, au moment où s'endort la nature,
Celui qui veille toujours!

Vous qui voilez les saints asiles
Où mes yeux n'osent pénétrer,
Au pied de vos troncs immobiles,
Colonnes, je viens soupirer.

Versez sur moi, versez vos ombres;
Rendez les ténèbres plus sombres
Et le silence plus épais!
Forêts de marbre et de porphyre,
L'air qu'à vos pieds l'âme respire
Est plein de mystère et de paix.

Que l'amour et l'inquiétude,
Égarant leurs ennuis secrets,
Cherchent l'ombre et la solitude
Sous les verts abris des forêts!
O ténèbres du sanctuaire,
L'œil religieux vous préfère
Au bois par la brise agité;
Rien ne change votre feuillage :
Votre ombre immobile est l'image
De l'immobile éternité!

Le cœur brisé par la souffrance,
Las des promesses des mortels,
S'obstine, et poursuit l'espérance
Jusqu'au pied des sacrés autels!
Le flot du temps mugit et passe;
L'homme passager vous embrasse

Comme un pilote anéanti,
Battu par la vague écumante,
Embrasse au sein de la tourmente
Le mât du navire englouti !

Où sont, colonnes éternelles,
Les mains qui taillèrent vos flancs?
Caveaux, répondez : où sont-elles?
Poussière abandonnée aux vents,
Nos mains qui façonnent la pierre
Tombent avec elle en poussière,
Et l'homme n'en est point jaloux ;
Il meurt, mais sa sainte pensée
Anime la pierre glacée,
Et s'élève au ciel avec vous.

Les forum, les palais s'écroulent;
Le temps les ronge avec mépris,
Le pied des passants qui les foulent
Écarte au hasard leurs débris;
Mais sitôt que le bloc de pierre
Sorti des flancs de la carrière,
Seigneur, pour ton temple est sculpté,
Il est à toi! Ton ombre imprime

A nos œuvres le sceau sublime
De ta propre immortalité!

Le bruit de la foudre qui gronde
Et s'éloigne en baissant la voix,
Le sifflement des vents sur l'onde,
Les sourds gémissements des bois,
La bouche qui vomit la bombe,
Le bruit du fleuve entier qui tombe
Dans un abîme avec ses eaux,
Sont moins majestueux encore
Qu'un peuple qui chante et t'adore
Sous tes mélodieux arceaux!

Quand l'hymne enflammé, qui s'élance
De mille bouches à la fois,
De ton majestueux silence
Jaillit comme une seule voix;
Plus fort que le char des tempêtes,
Quand le chant divin des prophètes
Roule avec les flots de l'encens,
N'entends-tu pas les vieux portiques,
Les tombeaux, les siècles antiques,
Mêler une âme à nos accents?

Seigneur, j'aimais jadis à répandre mon âme
Sur les cimes des monts, dans la nuit des déserts,
Sur l'écueil où mugit la voix des vastes mers,
En présence du ciel, et des globes de flamme
Dont les feux pâlissants semaient les champs des airs !

Il me semblait, mon Dieu, que mon âme, oppressée
Devant l'immensité, s'agrandissait en moi,
Et sur les vents, les flots ou les feux élancée,
De pensée en pensée,
Allait se perdre en toi !

Je cherchais à monter, mais tu daignais descendre.
Ah ! ton ouvrage a-t-il besoin
De s'élever si haut, de te chercher si loin?
Où n'es-tu pas pour nous entendre?
De ton temple aujourd'hui j'aime l'obscurité;
C'est une île de paix sur l'océan du monde,
Un phare d'immortalité
Par la mort et par toi seulement habité :
On entend de plus loin le flot du temps qui gronde
Sur ce seuil de l'éternité.

Il semble que la voix dans les airs égarée,

Par cet espace étroit dans ces murs concentrée,
A notre âme retentit mieux,
Et que les saints échos de la voûte sonore
Te portent plus brûlant, avant qu'il s'évapore,
Le soupir qui te cherche en montant vers les cieux!

Comme la vague orageuse
S'apaise en touchant le bord;
Comme la nef voyageuse
S'abrite à l'ombre du port;
Comme l'errante hirondelle
Fuit sous l'aile maternelle
L'œil dévorant du vautour,
A tes pieds quand elle arrive,
L'âme errante et fugitive
Se recueille en ton amour.

Tu parles, mon cœur écoute;
Je soupire, tu m'entends;
Ton œil compte goutte à goutte
Les larmes que je répands;
Dans un sublime murmure,
Je suis, comme la nature,
Sans voix sous ta majesté;

Mais je sens, en ta présence,
L'heure pleine d'espérance
Tomber dans l'éternité!

Qu'importe en quels mots s'exhale
L'âme devant son auteur?
Est-il une langue égale
A l'extase de mon cœur?
Quoi que ma bouche articule,
Ce sang pressé qui circule,
Ce sein qui respire en toi,
Ce cœur qui bat et s'élance,
Ces yeux baignés, ce silence,
Tout parle, tout prie en moi.

Ainsi les vagues palpitent
Au lever du roi du jour;
Ainsi les astres gravitent,
Muets de crainte et d'amour;
Ainsi les flammes s'élancent,
Ainsi les airs se balancent,
Ainsi se meuvent les cieux,
Ainsi ton tonnerre vole,
Et tu comprends sans parole

Leur hymne silencieux.

Ah! Seigneur, comprends-moi de même,
Entends ce que je n'ai pas dit!
Le silence est la voix suprême
D'un cœur de ta gloire interdit.
C'est toi! c'est moi! je suis! j'adore!
Le temps, l'espace s'évapore;
J'oublie et l'univers et moi!
Mais cette ivresse de l'extase,
Mais ce feu sacré qui m'embrase,
Mais ce poids divin qui m'écrase,
C'est toi, mon Dieu, c'est encor toi!

Pourquoi vous fermez-vous, maison de la prière?
Est-il une heure, ô Dieu, dans la nature entière,
Où le cœur soit las de prier;
Où l'homme, qu'en ces lieux ta bonté daigne attendre,
N'ait devant tes autels un parfum à répandre,
Une larme à te confier?

Mais c'en est fait : d'un pas que le respect mesure
Je sors du parvis qui murmure;
Je sors, et ton ombre me suit!

Mon pied silencieux se fait entendre à peine,
Mon cœur se tait, et mon haleine
Sur mes lèvres passe sans bruit.

Jusqu'au retour de l'aurore,
Sur mon front je garde encore
La majesté du saint lieu;
Et comme après Sina, de toi l'âme encor pleine,
Ton prophète n'osait descendre dans la plaine,
Je crains de profaner par la parole humaine
Mes sens, encor frappés du souffle de mon Dieu!

COMMENTAIRE

DE LA HUITIÈME HARMONIE.

J'ai dédié celle-ci à la princesse Borghèse, née la Rochefoucauld, parce que cette charmante femme, qui habitait alors Florence, fut la première personne à qui je lus cette harmonie. Elle avait l'imagination grandiose de l'Italienne, et la tendresse religieuse d'une jeune mère qui prie pour ses enfants. Elle comprit ces vers, et elle les adopta. Elle possède maintenant à Rome ces jardins, ces villas, ces palais, ces galeries admirables qui font de cette famille la famille hospitalière de tous les arts et de tous les étrangers.

Les grands temples de l'Italie et les grandes cathédrales de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, les grandes mosquées même de l'Orient, m'ont toujours attiré sous leurs voûtes, sous leurs dômes, sous leurs coupoles. Je ne m'étonne pas qu'un seul de ces édifices bien senti, bien analysé, bien étudié et bien vivifié (Notre-Dame de Paris), ait inspiré à Victor Hugo une véritable épopée monumentale. Élevé sous un autre ciel

que lui, les cathédrales gothiques ont moins d'attrait pour moi; j'aime mieux les églises d'Italie, peuplées de tombes, de statues, de tableaux; véritables musées religieux, où l'on sent à la fois la hauteur, la grandeur et la sérénité lumineuse d'un culte plus moderne. La cathédrale n'est qu'un vaste sépulcre, tout y est sombre, tout y gémit, rien n'y chante; les voûtes sonores des églises d'Italie chantent d'elles-mêmes, ce sont les temples de la résurrection.

J'allais souvent, aux heures brûlantes du milieu du jour, à Florence, errer dans ces belles nefs de *San-Spirito*, de *Santa-Maria Novella* ou du *Duomo;* ce furent ces églises qui m'inspirèrent cet hymne. Après les mers, après les Alpes, après les forêts et leurs murmures, ce qui contient le plus de poésie, c'est un temple; car l'âme de l'homme les moule, pour ainsi dire, sur elle-même: ses mystères, ses ténèbres, ses demi-clartés, ses illuminations soudaines, ses regrets sur des tombes, ses transfigurations des êtres aimés et divinisés par elle, ses larmes, ses soupirs, ses gémissements, ses extases et ses joies, tout est là. Un temple bien compris, c'est l'abrégé de l'humanité.

IX.

UNE LARME.

UNE LARME,

OU

CONSOLATION.

Tombez, larmes silencieuses,
Sur une terre sans pitié;
Non plus entre des mains pieuses,
Ni sur le sein de l'amitié!

Tombez comme une aride pluie
Qui rejaillit sur le rocher,
Que nul rayon du ciel n'essuie,
Que nul souffle ne vient sécher.

Qu'importe à ces hommes mes frères
Le cœur brisé d'un malheureux?
Trop au-dessus de mes misères,
Mon infortune est si loin d'eux!

Jamais sans doute aucunes larmes
N'obscurciront pour eux le ciel;
Leur avenir n'a point d'alarmes,
Leur coupe n'aura point de fiel.

Jamais cette foule frivole,
Qui passe en riant devant moi,
N'aura besoin qu'une parole
Lui dise : « Je pleure avec toi! »

Eh bien! ne cherchons plus sans cesse
La vaine pitié des humains;
Nourrissons-nous de ma tristesse,
Et cachons mon front dans mes mains.

A l'heure où l'âme solitaire
S'enveloppe d'un crêpe noir,
Et n'attend plus rien de la terre,
Veuve de son dernier espoir;

Lorsque l'amitié qui l'oublie
Se détourne de son chemin,
Que son dernier bâton, qui plie,
Se brise, et déchire sa main;

Quand l'homme faible, et qui redoute
La contagion du malheur,
Nous laisse seul sur notre route,
Face à face avec la douleur;

Quand l'avenir n'a plus de charmes
Qui fassent désirer demain,
Et que l'amertume des larmes
Est le seul goût de notre pain;

Stupide !!!

C'est alors que ta voix s'élève
Dans le silence de mon cœur,
Et que ta main, mon Dieu, soulève
Le poids glacé de ma douleur.

On sent que ta tendre parole
A d'autres ne peut se mêler,
Seigneur! et qu'elle ne console
Que ceux qu'on n'a pu consoler.

Ton bras céleste nous attire
Comme un ami contre son cœur;
Le monde, qui nous voit sourire,
Se dit : « D'où leur vient ce bonheur? »

Et l'âme se fond en prière
Et s'entretient avec les cieux,
Et les larmes de la paupière
Sèchent d'elles-même à nos yeux,

Comme un rayon d'hiver essuie,
Sur la branche ou sur le rocher,
La dernière goutte de pluie
Qu'aucune ombre n'a pu sécher.

X.

POÉSIE,

OU

PAYSAGE DANS LE GOLFE DE GÊNES.

POÉSIE,

OU

PAYSAGE DANS LE GOLFE DE GÊNES.

La lune est dans le ciel, et le ciel est sans voiles :
Comme un phare avancé sur un rivage obscur,
Elle éclaire de loin la route des étoiles,
Et leur sillage blanc dans l'océan d'azur.

A sa clarté tremblante et tendre,
L'œil qu'elle attire aime à descendre
Les molles pentes des coteaux,
A longer ces golfes sans nombre
Où la terre embrasse dans l'ombre
Les replis sinueux des eaux.

Il aime à parcourir la voûte
Où son disque trace la route
Des astres noyés dans les airs,
A compter la foule azurée
Des étoiles dans l'empyrée,
Et des vagues au bord des mers.

A travers l'ombre opaque et noire
Des hauts cyprès du promontoire,
Il voit, sur l'humide élément,
Chaque flot où sa lueur nage
Rouler, en mourant sur la plage,
Une écume, un gémissement.

Couverte de sa voile blanche,
La barque, sous son mât qui penche,

Glisse, et creuse un sillon mouvant;
De la rive on entend encore
Palpiter la toile sonore
Sous l'aile orageuse du vent.

Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce
Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse,
Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blancs rameaux,
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux!
Mais pourquoi t'éveiller quand tout dort sur la terre?
Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère;
Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs
Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs;
Il ne mesure rien aux clartés que tu prêtes,
Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes;
Mais, fermant sa demeure aux célestes clartés,
Il s'éclaire de feux à la terre empruntés.
Quand la nuit vient t'ouvrir ta modeste carrière,
Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,
Et le monde, insensible à ton morne retour,
Froid comme ces tombeaux objets de ton amour!
A peine, sous ce ciel où la nuit suit tes traces,
Un œil s'aperçoit-il seulement que tu passes,
Hors un pauvre pêcheur soupirant vers le bord,

Qui, tandis que le vent le berce loin du port,
Demande à tes rayons de blanchir la demeure
Où de son long retard ses enfants comptent l'heure;
Ou quelque malheureux qui, l'œil fixé sur toi,
Pense au monde invisible, et rêve ainsi que moi!

Ah! si j'en crois mon cœur et ta sainte influence,
Astre ami du repos, des songes, du silence,
Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux;
Mais, du monde moral flambeau mystérieux,
A l'heure où le sommeil tient la terre oppressée,
Dieu fit de tes rayons le jour de la pensée!
Ce jour inspirateur, et qui la fait rêver,
Vers les choses d'en haut l'invite à s'élever;
Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,
Cet espace infini que sans cesse elle habite;
Tu luis entre elle et Dieu comme un phare éternel,
Comme ce feu marchant qui suivait Israël;
Et tu guides ses yeux, de miracle en miracle,
Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle
Où Celui dont le nom n'est pas encor trouvé,
Quoiqu'en lettres de feu sur les sphères gravé,
Autour de sa splendeur multipliant les voiles,
Sema derrière lui ses portiques d'étoiles!

Luis donc, astre pieux, devant ton Créateur!
Et si tu vois Celui d'où coule ta splendeur,
Dis-lui que, sur un point de ces globes funèbres
Dont tes rayons lointains consolaient les ténèbres,
Un atome perdu dans son immensité
Murmurait dans la nuit son nom à ta clarté!

Où vont ces rapides nuages,
Que roule à flocons d'or l'haleine des autans?
Ils semblent, d'instants en instants,
De la terre et des flots retracer les images
Dans leurs groupes épars et leurs miroirs flottants.

Tantôt leurs couches allongées
S'étendent en vastes niveaux,
Comme des côtes qu'ont rongées
Le temps, la tempête et les eaux;
Des rochers pendent en ruine
Sur ces océans, que domine
Leur flanc, tant sillonné d'éclairs :
L'œil qui mesure ses rivages
Voit étinceler sur leurs plages
L'écume flottante des mers.

Tantôt en montagnes sublimes
Ils dressent leurs sommets brûlants;
La lumière éblouit leurs cimes,
Les ténèbres couvrent leurs flancs,
Des torrents jaunis les sillonnent,
De brillants glaciers les couronnent;
Et, de leur sommet qui fléchit,
Un flocon que le vent assiége,
Comme une avalanche de neige,
S'écroule à leurs pieds, qu'il blanchit.

Là leurs gigantesques fantômes
Imitent les murs des cités,
Les palais, les tours et les dômes
Qu'ils ont tour à tour visités;
Là s'élèvent des colonnades;
Ici, sous de longues arcades
Où l'aurore enfonce ses traits,
Un rayon qui perce la nue
Semble illuminer l'avenue
De quelque céleste palais.

Mais, sous l'aquilon qui les roule
En mille plis capricieux,

Tours, palais, temples, tout s'écroule,
Tout fond dans le vide des cieux ;
Ce n'est plus qu'un troupeau candide,
Qu'un pasteur invisible guide
Dans les plaines de l'horizon ;
Sous ses pas l'azur se dévoile,
Et le vent, d'étoile en étoile,
Disperse leur blanche toison.

Redescendez, mes yeux, des célestes campagnes !
Voyez, sur ces rochers que l'écume a polis,
Voyez étinceler aux flancs de ces montagnes
Tous ces torrents sans source et ces fleuves sans lits.
La cascade qui pleut dans le gouffre qui tonne
Frappe l'air assourdi de son bruit monotone ;
L'œil fasciné la cherche à travers les rameaux,
L'oreille attend en vain que son urne tarisse :
De précipice en précipice
Débordant, débordant à flots toujours nouveaux,
Elle tombe, et se brise, et bondit, et tournoie,
Et, du fond de l'abîme où l'écume se noie,
Se remonte elle-même en liquides réseaux,
Comme un cygne argenté qui s'élève, et déploie
Ses blanches ailes sur les eaux !

Que j'aime à contempler dans cette anse écartée
La mer qui vient dormir sur la grève argentée,
Sans soupir et sans mouvement!
Le soir retient ici son haleine expirante,
De crainte de ternir la glace transparente
Où se mire le firmament.

De deux bras arrondis, la terre qui l'embrasse
A la vague orageuse interdit cet espace,
Que borde un cercle de roseaux;
Et d'un sable brillant une frange plus vive
Y serpente partout entre l'onde et la rive,
Pour amollir le lit des eaux.

Là tremblent dans l'azur les muettes étoiles;
Là dort le mât penché dépouillé de ses voiles;
Là quelques pauvres matelots,
Sur le pont d'un esquif qu'a fatigué la lame,
De leurs foyers flottants ont rallumé la flamme,
Et vont se reposer des flots.

De colline en colline et d'étage en étage,
Les monts, dont ce miroir fait onduler l'image,
Descendent jusqu'au lit des mers;

Et leurs flancs, hérissés d'une sombre verdure,
Par le contraste heureux de leur noire ceinture,
Y font briller des flots plus clairs.

Le chêne aux bras tendus penche son tronc sur l'onde;
Le tortueux figuier dans la mer qui l'inonde
Baigne, en pliant, ses lourds rameaux;
Et la vigne, y jetant ses guirlandes trempées,
Laisse pendre et flotter ses feuilles découpées,
Où tremblent les reflets des eaux.

La lune, qui se penche au bord de la vallée,
Distille un jour égal, une aurore voilée,
Sur ce golfe silencieux;
La mer n'a plus de flots, les bois plus de murmure;
Et la brise incertaine y flotte à l'aventure,
Ivre des parfums de ces lieux!

Sur ce site enchanté, mon âme qu'il attire
S'abat comme le cygne, et s'apaise et soupire
A cette image du repos.
Que ne peut-elle, ô mer, sur tes bords qu'elle envie,
Trouver comme ta vague un golfe dans la vie,
Pour s'endormir avec tes flots!

Mais quel bruit m'arrache à ce songe?
C'est l'airain frémissant dans les tours des cités,
Le roulement des chars qu'un sourd écho prolonge,
Le marteau qui retombe à coups précipités,
L'enclume qui gémit, les coursiers qui hennissent,
Les instruments guerriers qui tonnent ou frémissent,
Des pas, des cris, des chants, des murmures confus,
Et des vaisseaux partants les roulantes volées,
Et des clameurs entremêlées
De silences interrompus!

L'air, chargé de ces sons qu'il emporte sur l'onde,
Et que chaque minute étouffe et reproduit,
Semble, comme une mer où la tempête gronde,
Rouler des flots de voix et des vagues de bruit!

Voilà donc le séjour d'un peuple, et le murmure
De ces innombrables essaims
Que la terre produit et dévore à mesure,
De leur vaine existence, hélas! encor si vains!
Tandis que la nature et les astres sommeillent
Dans un repos silencieux,
Aux lueurs des flambeaux ces insectes qui veillent
Troublent seuls de leur bruit les mystères des cieux.

Ils veillent; et pourquoi? Pour que je les entende,
Pour que le bruit qu'ils font revienne les frapper,
Pour que leur pas résonne et leur nom se répande,
Pour se tromper eux-même, ô mort! et te tromper!
Oui, du haut de ce tertre où mon pied les domine,
Je les entends encor! Mais si je fais un pas,
Si je double le cap ou franchis la colline,
Ce grand bruit, expirant sur la plage voisine,
Sera comme s'il n'était pas!...

Avant que du zéphyr la printanière haleine
Ait cessé de verdir les feuilles de ce chêne,
Qui compte déjà cent hivers;
Avant que cette pierre aux bords des flots roulée,
Et qui tremble déjà sur sa base ébranlée,
Ait croulé sous le choc des mers;

Ces pas, ces voix, ces cris, cette rumeur immense,
Seront déjà rentrés dans l'éternel silence;
Les générations rouleront d'autres flots;
Et ce bruit insensé, que l'homme croit sublime,
Se sera pour jamais étouffé dans l'abîme,
L'abîme qui n'a plus d'échos!

« Mais où donc est ton Dieu? » me demandent les sages.
Mais où donc est mon Dieu? Dans toutes ces images,
Dans ces ondes, dans ces nuages,
Dans ces sons, ces parfums, ces silences des cieux,
Dans ces ombres du soir qui des hauts lieux descendent,
Dans ce vide sans astre, et dans ces champs de feux,
Et dans ces horizons sans bornes, qui s'étendent
Plus haut que la pensée et plus loin que les yeux!

Il est une langue inconnue
Que parlent les vents dans les airs,
La foudre et l'éclair dans la nue,
La vague aux bords grondants des mers,
L'étoile de ses feux voilée,
L'astre endormi sur la vallée,
Le chant lointain des matelots,
L'horizon fuyant dans l'espace,
Et ce firmament que retrace
Le cristal ondulant des flots;

Les mers d'où s'élance l'aurore,
Les montagnes où meurt le jour,
La neige que le matin dore,
Le soir qui s'éteint sur la tour,

Le bruit qui tombe et recommence,
Le cygne qui nage ou s'élance,
Le frémissement des cyprès,
Les vieux temples sur les collines,
Les souvenirs dans les ruines,
Le silence au fond des forêts,

Les grandes ombres que déroulent
Les sommets que l'astre a quittés,
Les bruits majestueux qui roulent
Du sein orageux des cités,
Les reflets tremblants des étoiles,
Les soupirs du vent dans les voiles,
La foudre et son sublime effroi,
La nuit, les déserts, les orages;
Et, dans tous ces accents sauvages,
Cette langue parle de toi,

De toi, Seigneur, être de l'être!
Vérité, vie, espoir, amour!
De toi que la nuit veut connaître,
De toi que demande le jour,
De toi que chaque son murmure,
De toi que l'immense nature

Dévoile et n'a pas défini,
De toi que ce néant proclame,
Source, abîme, océan de l'âme,
Et qui n'as qu'un nom : l'Infini !

Ici-bas, toute créature
Entend tes sublimes accents,
O langue! et, selon sa mesure,
En pénètre plus loin le sens!
Mais plus notre esprit, qu'elle atterre,
En dévoile le saint mystère,
Plus du monde il est dégoûté;
Un poids accable sa faiblesse,
Une solitaire tristesse
Devient sa seule volupté.

Ainsi, quand notre humble paupière,
Contemplant l'occident vermeil,
Fixe au terme de sa carrière
Le lit enflammé du soleil,
Le regard qu'éblouit sa face
Retombe soudain dans l'espace,
Comme frappé d'aveuglement;
Il ne voit que des points funèbres,

Vide, solitude et ténèbres
Dans le reste du firmament !

O Dieu ! tu m'as donné d'entendre
Ce verbe, ou plutôt cet accord,
Tantôt majestueux et tendre,
Tantôt triste comme la mort !
Depuis ce jour, Seigneur, mon âme
Converse avec l'onde et la flamme,
Avec la tempête et la nuit :
Là chaque mot est une image,
Et je rougis de ce langage,
Dont la parole n'est qu'un bruit !

O terre, ô mer, ô nuit, que vous avez de charmes !
Miroir éblouissant d'éternelle beauté,
Pourquoi, pourquoi mes yeux se voilent-ils de larmes
Devant ce spectacle enchanté ?
Pourquoi devant ce ciel, devant ces flots qu'elle aime,
Mon âme sans chagrin gémit-elle en moi-même,
Jéhovah, beauté suprême ?
C'est qu'à travers ton œuvre elle a cru te saisir ;
C'est que de tes grandeurs l'ineffable harmonie
N'est qu'un premier degré de l'échelle infinie

Qu'elle s'élève à toi de désir en désir,
Et que plus elle monte, et plus elle mesure
L'abîme qui sépare et l'homme et la nature
De toi, mon Dieu, son seul soupir!

Noyez-vous donc, mes yeux, dans ces flots de tristesse;
Soulève-toi, mon cœur, sous ce poids qui t'oppresse;
Élance-toi, mon âme, et, d'essor en essor,
Remonte de ce monde aux beautés éternelles,
Et demande à la mort de te prêter ses ailes;
Et, toujours aspirant à des splendeurs nouvelles,
Crie au Seigneur : « Encore, encor! »

COMMENTAIRE

DE LA DIXIÈME HARMONIE.

C'était en 1824. Je voyageais entre Gênes et la Spezia pendant une magnifique nuit d'été. Une lune splendide éclairait la mer. Les pins-parasols, les oliviers, les châtaigniers, les rochers de la côte, obscurcissaient la terre. A chaque tournant de cap, à chaque échancrure de la rive, à chaque embouchure des montagnes de Gênes, la scène changeait. Le vertige de la course fougueuse des chevaux s'ajoutait au vertige de l'admiration pour ce sublime et mystérieux spectacle : les parfums qui s'exhalaient des champs de fleurs cultivées pour ces bouquets dont les Génois ont fait un art, une tapisserie végétale, achevaient de m'enivrer. Ce fut une ivresse de la terre, de la mer et de la nuit, une fièvre d'enthousiasme pour ce beau pays ; je ne songeais pas à rien écrire, j'avais le cœur plein d'autres pensées. Mais, quelques mois après, étant à Livourne, rivage terne et sans poésie, je me souvins de cette nuit sur la corniche, et j'essayai de la reproduire ici.

Hélas ! en lisant un jour ces vers à *Chiavari*, par une soirée d'été aussi splendide que la première, je m'aperçus que j'avais défiguré mon modèle. La poésie pleure bien, chante bien; mais elle décrit mal. Le moindre coup de crayon d'un dessinateur ou d'un peintre vaut pour les yeux tout Homère, tout Virgile, tout Théocrite. J'aime mieux le balancement d'une seule voile de pêcheur sur les lames bordées d'écume de ce golfe; j'aime mieux l'ombre d'un pin d'Italie transpercée d'une pluie de rayons de lune sur cette grève; j'aime mieux les grands bras d'un châtaignier de ces montagnes penchés sous le vent tiède, sonore et embaumé de l'Apennin, que les deux ou trois cents vers dans lesquels j'ai tenté de me réfléchir à moi-même cette nuit. Impuissance de l'art, impuissance surtout de l'artiste devant la toute-puissance de la nature. « Dieu est le grand architecte, » disent les philosophes; et le grand poëte, donc! Demandons-lui pardon d'avoir barbouillé son poëme et défiguré sa création.

XI.

LE MOULIN DE MILLY.

LE MOULIN DE MILLY.

STROPHES A CHANTER.

Le chaume et la mousse
Verdissent le toit;
La colombe y glousse,
L'hirondelle y boit;
Le bras d'un platane

Et le lierre épais
Couvrent la cabane
D'une ombre de paix.

Ma sœur, que de charmes!...
Et devant cela
Tu n'as que des larmes?
— Ah! s'il était là!...

Une verte pente
Trace les sentiers
Du flot qui serpente
Sous les noisetiers;
L'écluse champêtre
L'arrête au niveau,
Et de la fenêtre
La main touche l'eau.

Ma sœur, que de charmes!...
Et devant cela
Tu n'as que des larmes?
— Ah! s'il était là!

Le soir, qui s'épanche

D'en haut sur les prés,
Du coteau qui penche
Descend par degrés;
Sur le vert plus sombre,
Chaque arbre à son tour
Couche sa grande ombre
A la fin du jour.

Ma sœur, que de charmes!...
Et devant cela
Tu n'as que des larmes?
— Ah! s'il était là!

De sa sombre base,
Le blanc peuplier
Élève son vase
Au ciel sans plier.
De sa flèche il plonge
Dans l'éther bruni,
Comme un divin songe
Monte à l'Infini.

Ma sœur, que de charmes!...
Et devant cela

Tu n'as que des larmes?
— Ah! s'il était là!

La rosée en pluie
Brille à tout rameau;
Le rayon essuie
La poussière d'eau;
Le vent, qui secoue
Les vergers flottants,
Fait sur notre joue
Neiger le printemps.

Ma sœur, que de charmes!...
Et devant cela
Tu n'as que des larmes?
— Ah! s'il était là!

Sous la feuille morte
Le brun rossignol
Niche vers la porte,
Au niveau du sol;
L'enfant qui se penche
Voit dans le jasmin
Ses œufs sur la branche,

Et retient sa main.

Ma sœur, que de charmes!...
Et devant cela
Tu n'as que des larmes?
— Ah! s'il était là!

L'onde qui s'élance,
Égale et sans fin,
Fait battre en cadence
Le pont du moulin;
A chaque mesure,
On croit écouter
Sous cette nature
Un cœur palpiter.

Ma sœur, que de charmes!...
Et devant cela
Tu n'as que des larmes?
— Ah! s'il était là!

Monceau, 1er juin 1845.

XII.

L'ABBAYE DE VALLOMBREUSE.

L'ABBAYE DE VALLOMBREUSE,

DANS LES APENNINS.

Esprit de l'homme, un jour sur ces cimes glacées
Loin d'un monde odieux quel souffle t'emporta ?
Tu fus jusqu'au sommet chassé par tes pensées :
Quel charme ou quelle horreur à la fin t'arrêta ?

Ce furent ces forêts, ces ténèbres, cette onde,
Et ces arbres sans date, et ces rocs immortels,
Et cet instinct sacré qui cherche un nouveau monde
Loin des sentiers battus que foulent les mortels.

Tu n'y vécus pas seul : sous des formes divines,
Tes apparitions peuplèrent ce beau lieu ;
Tu voyais tour à tour passer sur ces collines
L'esprit de la tempête et le souffle de Dieu.

Sans doute ils t'enseignaient ce sublime langage
Que parle la nature au cœur des malheureux ;
Tu comprenais les vents, le tonnerre et l'orage,
Comme les éléments se comprennent entre eux.

L'esprit de la prière et de la solitude,
Qui plane sur les monts, les torrents et les bois,
Dans ce qu'aux yeux mortels la terre a de plus rude
Appela de tout temps des âmes de son choix.

« Venez, venez, » dit-il à l'amour qui regrette,
Au génie opprimé sous un ingrat oubli,
Au proscrit que son toit redemande et rejette,
Au cœur qui goûta tout et que rien n'a rempli;

« Venez, enfants du ciel, orphelins sur la terre!
Il est encor pour vous un asile ici-bas.
Mes trésors sont cachés, ma joie est un mystère :
Le vulgaire l'admire et ne la comprend pas.

« Mais si votre œil pensif au ciel s'élève encore
Pour contempler la nuit qui se fond dans les airs ;
Si vous aimez à voir les étoiles éclore,
Ou la lune onduler dans la lame des mers ;

« Si la voix du torrent, qui gémit dans l'abîme
Et se brise en sanglots de rocher en rocher,
A votre lèvre encore arrache un cri sublime,
Et force malgré vous vos pas à s'approcher ;

« Couché sous ces sapins aux feuilles dentelées,
Si votre oreille écoute avec ravissement
Glisser dans les rameaux ces brises modulées
Comme les sons plaintifs d'un céleste instrument ;

« Si ce germe arraché d'une plante divine,
L'espérance, en vos cœurs malgré vous refleurit
Et croît dans le désert, pareille à la racine
Que sans terre et sans eau le rocher seul nourrit ;

« Si la prière enfin de ses pleurs vous inonde,
Et devant l'Infini fait fléchir vos genoux,
Ah! venez! C'est trop peu pour vivre avec ce monde;
Mais c'est assez pour vivre avec le ciel et vous! »

COMMENTAIRE

DE LA DOUZIÈME HARMONIE.

Il y avait dans ce temps-là à Florence un Français, ancien proscrit de Toulon, que l'incendie de sa patrie et la crainte de l'échafaud révolutionnaire avaient jeté tout enfant avec sa famille en Toscane. C'était un homme d'une beauté noble et calme, une pensée douce incarnée dans une forme mâle et gracieuse à la fois. Ses yeux bleus et ses cheveux blonds, déjà légèrement teints de neige, rappelaient l'homme du Nord. Sa taille était élevée, ses membres souples, son costume soigné, quoique simple et révélant presque la gêne. Son accent était timbré, sonore, argentin, comme ces mots de métal dont la langue toscane est composée. Il n'avait jamais revu sa patrie depuis 1793.

Lorsque la restauration des Bourbons fut accomplie, on lui fit une petite pension d'émigré, dont il vécut. Il avait mangé jusque-là le pain de l'exil, que le Dante trouvait si amer. Quelques petits secours du gouvernement toscan lui étaient venus

en aide. A l'époque où je le connus, il avait environ cinquante ans; mais l'apparence était d'un homme de trente. La candeur de l'âme conserve le corps. Son esprit était d'un enfant.

Le marquis de la Maisonfort l'avait attaché en qualité de chancelier à la légation de France. Après la mort du marquis de la Maisonfort, je l'élevai de quelques degrés dans la hiérarchie; il avait tous les détails de l'ambassade. Nous ne tardâmes pas à nous lier d'une véritable amitié : il était botaniste, j'étais poëte; nous nous touchions de près par cette nature qu'il étudiait et que je chantais, mais que nous aimions d'une même passion tous les deux. Il connaissait Florence bien mieux qu'un Florentin, car il n'avait pas eu autre chose à faire, pendant les trente plus belles années de sa vie, qu'à étudier cette ville de l'art. Il n'y avait pas dans la ville et dans les campagnes environnantes un site, une villa historique, un couvent, une chapelle, une statue, un tableau, qu'il n'eût visité, noté, enregistré. C'était le *cicerone* du siècle des *Médicis*, de *Boccace* et de *Dante*. Jusqu'à *Alfieri* et à *Nicolini*, il savait tout; il était pour moi l'histoire vivante. La poussière de ces siècles et de ces galeries m'entrait ainsi par tous les pores. Il jouissait de me communiquer son patriotisme artistique pour Florence et pour les Toscans.

C'est avec lui que je visitai *Vallombreuse*, abbaye monumentale, *grande Chartreuse* de l'Italie, bâtie au sommet des Apennins, derrière un rempart de rochers, de précipices, de torrents, et de noires forêts de sapins. Cependant la beauté du ciel italien et la douceur du climat laissent, à ce séjour de l'ascétisme abrité du monde, un caractère habitable et même délicieux : c'est la retraite, ce n'est pas la torture des sens; c'est la solitude, et ce n'est pas la mort. Des façades majestueuses, des portiques retentissants, des corridors hauts, larges, sonores, pavés de marbre; des chapelles tapissées de bronze et d'or; des appartements décents pour les étrangers;

des cellules recueillies, mais à grandes ouvertures et à grands horizons sur le ciel et sur les montagnes, pour les moines; des pelouses peuplées de génisses et de chèvres blanches; des colonnades végétales d'arbres à la verdure permanente; des eaux dormantes ou jaillissantes dans les jardins; des souffles doux et harmonieux des deux mers, qui viennent se rencontrer et se fondre sur ces hauteurs intermédiaires entre l'Adriatique et la Méditerranée, font de Vallombreuse une habitation d'ermites, que le monde peut leur envier. Aussi, tous les grands poëtes et tous les grands artistes de l'Italie y sont-ils venus tour à tour chercher un asile temporaire contre les misères, contre les désespoirs ou contre les proscriptions dont la vie des hommes mémorables est presque toujours travaillée. On y montre la cellule de *Boccace*, celle de *Dante*, celle de *Michel-Ange*, celles des différents proscrits des maisons rivales qui se disputèrent la liberté ou la tyrannie pendant les luttes des républiques du moyen âge.

Grâce au nom de M. Antoir et à sa familiarité avec les moines, qui reconnaissaient en lui un visiteur de tous les étés, nous fûmes bien reçus à Vallombreuse; on nous donna une gracieuse hospitalité: une cellule au midi, un pain savoureux, le miel et le beurre des montagnes, le poisson des viviers, et surtout les sentiers libres de ces solitudes. Ces journées passées avec la mémoire de tant de grands hommes malheureux, au-dessus de l'horizon des agitations terrestres, en compagnie d'un homme né philosophe, dans la confidence de ces arbres, de ces murs, de ces eaux, de ces déserts bourdonnants de végétation, de source, de vol d'insectes, de rayons et d'ombres, me laissèrent une longue et forte impression de recueillement et de rafraîchissement dans l'âme. Je m'en suis souvenu en écrivant, dix ans après, les sites de *Valneige*, dans le petit poëme de *Jocelyn;* la figure de M. Antoir se retrouve aussi dans celle de ce pauvre prêtre.

Nous redescendîmes en laissant là-haut des regrets. Les moines, sachant par mon compagnon que j'étais un poëte français, me prièrent d'écrire mon nom sur leur registre d'étrangers : j'y écrivis ces vers.

La solitude à deux ouvre l'âme. M. Antoir avait un secret dans sa vie. Le secret de tout Italien, c'est un amour. Il aimait depuis vingt ans une Florentine de la bourgeoisie, sans fortune comme lui. Ainsi que tous les soupirants de ce pays de la constance, où le sentiment se change en culte, il portait chaque matin un bouquet de fleurs à la fenêtre grillée de la maison qu'habitait sa *Béatrice*. Il passait toutes les soirées avec elle et avec ses sœurs, en famille, et les conduisait à la promenade dans ces beaux bois routés qui bordent l'Arno. Ils s'étaient interdit le mariage, de peur de laisser après eux des enfants dénués de biens et de patrie. Leur amour n'était qu'une amitié passionnée, une habitude douce, une résignation à deux dans la douleur. La pureté de ce sentiment en avait conservé la fraîcheur : ils se voyaient toujours à vingt ans.

Quelques années après, je fus assez heureux pour fixer le sort d'Antoir, et pour le rassurer sur son avenir. Il épousa celle qu'il aimait. Je fus le témoin de son bonheur tardif. Il acheta une petite maison et un petit jardin sur la poétique colline de *Fiesole*, le *Tibur* de Florence. Il y transporta ses herbiers, ses tableaux, ses recueils de dessins des grands maîtres florentins, qu'il avait amassés pendant quarante ans avec une patience et une ponctualité de cénobite. Il y cultiva ses légumes et ses fleurs, content de peu, dans le sein de la nature, de l'amour, de la prière. La solitude à deux était sa vocation; il l'avait atteinte à la fin. Sa nature était trop timide, trop délicate, trop facile à froisser, pour supporter le rude contact des événements, des choses, des hommes. On sentait en lui l'exilé condamné à baisser le front, et à chercher en vain sa place, dès

son enfance, parmi les étrangers; dépaysé partout, et portant sa seule patrie dans son cœur.

Dieu le laissa jouir quelques années de son bonheur et de son jardin de *Fiesole;* puis il mourut, laissant un souvenir doux à tout le monde. Sa femme m'écrivit, pour me dire l'adieu qu'il m'avait adressé par elle en partant, et pour me renvoyer ces vers. Si je revois jamais les collines de *Fiesole*, que j'ai si souvent montées avec lui en récitant des vers de Dante, en écoutant les aventures de *Bianca Capella*, j'irai chercher son nom sous quelque dalle du *campo santo* de ce village, et m'entretenir de lui avec celle qu'il a tant aimée.

LIVRE DEUXIÈME.

I.

PENSÉE DES MORTS.

PENSÉE DES MORTS.

Voilà les feuilles sans séve
Qui tombent sur le gazon ;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon ;

Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais;
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix;
Le soir est près de l'aurore;
L'astre à peine vient d'éclore,
Qu'il va terminer son tour;
Il jette par intervalle
Une lueur, clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphire
Sous ses nuages dorés;
La pourpre du soir expire
Sous les flots décolorés;
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride

Où l'œil cherche en vain l'esquif;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon,
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours,
Toute herbe aux champs est glanée :
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours!

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles

Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissé mûrir!
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison;
Et quand je dis en moi-même :
Où sont ceux que ton cœur aime?
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied le sait : la voilà!
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats;
La voile passe et repasse:
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis : N'es-tu pas leur voix?

Du moins si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents;
Au fond des cœurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent
Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,

Qui leur tend, de l'autre vie,
Ces bras qui les ont bercés;
Des baisers sont sur sa bouche;
Sur ce sein qui fut leur couche
Son cœur les rappelle à soi;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire :
« Vous aime-t-on comme moi? »

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau :
Triste, hélas! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit : « Ma tombe est verte!
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu? Je n'y suis pas! »

C'est un ami de l'enfance
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur.

Il n'est plus; notre âme est veuve,
Il nous suit dans notre épreuve,
Et nous dit avec pitié :
« Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié ? »

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant;
C'est une sœur, c'est un frère
Qui nous devance un moment.
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,
Hélas ! ils dormaient hier !
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,

Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
« Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous? »

Ah! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs!
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même :
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs?

En avançaut dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau!

Dieu de pardon! leur Dieu! Dieu de leurs pères!
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères!
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé!

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les as frappés!
Ils ont crié : « Que ta main soit bénie! »
Dieu, tout espoir, les aurais-tu trompés?

Et cependant pourquoi ce long silence?
Nous auraient-ils oubliés sans retour?
N'aiment-ils plus? Ah! ce doute t'offense!
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour?

Mais s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure;
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux?
Vont-ils peupler ces îles de lumière?
Ou plauent-ils entre le ciel et nous?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme?
A ces appels ne répondront-ils pas?

Non, non, mon Dieu! si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire:
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

Ah! dans ton sein que leur âme se noie!
Mais garde-nous nos places dans leur cœur.
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur?

Étends sur eux la main de ta clémence!
Ils ont péché; mais le ciel est un don!
Ils ont souffert; c'est une autre innocence!
Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon!

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent;
Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant!
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent
Quelque lettre de ta loi,
O Père, ô Juge suprême,
Ah! ne les vois pas eux-même;
Ne regarde en eux que toi!

Si tu scrutes la poussière,
Elle s'enfuit à ta voix;
Si tu touches la lumière,

Elle ternira tes doigts;
Si ton œil divin les sonde,
Les colonnes de ce monde
Et des cieux chancelleront;
Si tu dis à l'innocence,
« Monte et plaide en ma présence! »
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
Ta propre immortalité;
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité.
Tu dis au soleil d'éclore,
Et le jour ruisselle encore!
Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,
Jetant les siècles par mille,
Les répand sans les compter!

Les mondes que tu répares
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir.
Tu vis! et tu vis! Les âges,

Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas! ces trois mots de l'homme :
Hier, aujourd'hui, demain!

O père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure:
Ah! ne te mesure à rien!
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant!
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même!
Triomphe en nous pardonnant!

COMMENTAIRE

DE LA PREMIÈRE HARMONIE.

Cela fut écrit à la villa *Ladarisi*, dans la campagne de Lucques, pendant l'automne de 1825. La campagne de Lucques est l'Arcadie de l'Italie. En quittant Pise et ses monuments de marbre blanc étincelant sous son ciel bleu, qui font de cette ville un musée en plein soleil, on s'enfonce dans des gorges fertiles, où l'olivier, le figuier, le grenadier, le maïs oriental, le peuplier, l'if poudreux, la vigne grimpante, inondent la campagne de végétation. Bientôt ces vallées s'élargissent, et deviennent un bassin de quelques lieues de circonférence, dont la ville de Lucques occupe le centre. Ses remparts, ses clochers, ses tours, les toits crénelés de ses palais jaillissent du sein des arbres, c'est une Florence en miniature. Mais aussitôt qu'on a traversé la capitale, on découvre sur le penchant des montagnes une nature infiniment plus accidentée, plus ombragée, plus arrosée, plus creusée, plus étagée, plus alpestre, plus apennine, que la nature en Toscane : les cimes, voilées de châtaigniers et dentelées de roches, se perdent en une hauteur in-

mense dans le ciel. Des ermitages, des couvents, des hameaux, des maisons de chevriers isolées, éclatent de blancheur, au milieu des figuiers et des caroubiers presque noirs, sur chaque piédestal de rocher, au bord écumant de chaque cascade. Au-dessous, cinq ou six *villas* majestueuses sont assises sur des pelouses entourées de cyprès, précédées de colonnades de marbre entrevues derrière la fumée des jets d'eau; elles dominent la plaine de Lucques d'un côté, et de l'autre elles s'adossent aux flancs ombragés des montagnes. Des chemins étroits, encaissés par les murs des *poderi* et par le lit des torrents, mènent en serpentant à ces villas, où les grands seigneurs de Florence, de Pise, de Lucques, et les ambassadeurs étrangers, passent dans les plaisirs les mois d'automne. J'habitais un de ces magiques séjours; je gravissais souvent le matin les sentiers rocailleux qui mènent au sommet de ces montagnes, d'où l'on aperçoit les maremmes de Toscane et la mer de Pise. Rien n'était triste alors dans ma vie, rien vide dans mon cœur. un soleil répercuté par les cimes dorées des rochers m'enveloppait; les ombres des cyprès et des vignes me rafraîchissaient; l'écume des eaux courantes et leurs murmures m'entretenaient; l'horizon des mers m'élargissait le ciel, et ajoutait le sentiment de l'infini à la voluptueuse sensation des scènes rapprochées que j'avais sous les pieds; l'amitié, l'amour, le loisir, le bonheur, m'attendaient au retour à la villa Ladarisi. Je ne rencontrais sur les bords des sentiers que des spectacles de vie pastorale, de félicité rustique, de sécurité et de paix. Des paysages de *Léopold Robert*, des moissonneurs, des vendangeurs, des bœufs accouplés ruminant à l'ombre, pendant que des enfants chassaient les mouches de leurs flancs avec des rameaux de myrte; des muletiers ramenant aux villages lointains leurs femmes qui allaitaient leurs enfants, assises dans un des paniers; de jeunes filles dignes de servir de type à *Raphaël*, s'il eût voulu diviniser la vie et l'amour, au lieu de diviniser le mystère et la virginité; des fiancés précédés des *pifferari*

(joueurs de cornemuse), allant à l'église pour faire bénir leur félicité; des moines, le rosaire à la main, bourdonnant leurs psaumes comme l'abeille bourdonne en rentrant à la ruche avec son butin; des frères quêteurs, le visage coloré de soleil et de santé, le dos plié sous le fardeau de pain, de fruits, d'œufs, de fiasques d'huile et de vin, qu'ils rapportaient au couvent; des ermites assis sur leurs nattes au seuil de leur ermitage ou de leur grotte de rocher au soleil, et souriant aux jeunes femmes et aux enfants qui leur demandaient de les bénir, voilà les spectacles de cette nature; il n'y avait là rien pour la tristesse et la mort. Qu'est-ce qui me ramena donc à cette pensée? Je n'en sais rien; j'imagine que ce fut précisément le contraste, l'étreinte de la volupté sur le cœur qui le presse trop fort, et qui en exprime trop complétement la puissance de jouir et d'aimer, et qui lui fait sentir que tout va finir promptement, et que la dernière goutte de cette éponge du cœur qui boit et qui rend la vie est une larme. Peut-être cela fut-il simplement la vue d'un de ces beaux cyprès immobiles se détachant en noir sur le lapis éclatant du ciel, et rappelant le tombeau.

Quoi qu'il en soit, j'écrivis les premières strophes de cette harmonie aux sons de la cornemuse d'un pifferaro aveugle, qui faisait danser une noce de paysans de la plus haute montagne sur un rocher aplani pour battre le blé, derrière la chaumière isolée qu'habitait la fiancée; elle épousait un cordonnier d'un hameau voisin, dont on apercevait le clocher un peu plus bas, derrière une colline de châtaigniers. C'était la plus belle de ces jeunes filles des Alpes du midi qui eût jamais ravi mes yeux; je n'ai retrouvé cette beauté accomplie de jeune fille, à la fois idéal et incarné, qu'une fois dans la race grecque ionienne, sur la côte de Syrie. Elle m'apporta des raisins, des châtaignes et de l'eau glacée, pour ma part de son bonheur; je remportai, moi, son image. Encore une fois, qu'y avait-il là de triste et de funèbre? Eh bien! la pensée des morts

sortit de là. N'est-ce pas parce que la mort est le fond de tout tableau terrestre, et que la couronne blanche sur ces cheveux noirs me rappela la couronne blanche sur son linceul? J'espère qu'elle vit toujours dans son chalet adossé à son rocher, et qu'elle tresse encore les nattes de paille dorée en regardant jouer ses enfants sous le caroubier, pendant que son mari chante, en cousant le cuir à sa fenêtre, la chanson du cordonnier des Abruzzes : « Pour qui fais-tu cette chaussure? Est-ce « une sandale pour le moine? est-ce une guêtre pour le ban-« dit? est-ce un soulier pour le chasseur? — C'est une semelle « pour ma fiancée, qui dansera la tarentelle sous la treille, au « son du tambour orné de grelots. Mais, avant de la lui porter « chez son père, j'y mettrai un clou plus fort que les autres, « un baiser sous la semelle de ma fiancée! J'y mettrai une pail-« lette plus brillante que toutes les autres, un baiser sous le « soulier de mon amour! Travaille, travaille, calzolaïo! »

II.

L'OCCIDENT.

L'OCCIDENT.

Et la mer s'apaisait, comme une urne écumante
Qui s'abaisse au moment où le foyer pâlit,
Et, retirant du bord sa vague encor fumante,
Comme pour s'endormir rentrait dans son grand lit;

Et l'astre qui tombait de nuage en nuage
Suspendait sur les flots son orbe sans rayon,
Puis plongeait la moitié de sa sanglante image,
Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon;

Et la moitié du ciel pâlissait, et la brise
Défaillait dans la voile, immobile et sans voix,
Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise
Tout sur le ciel et l'eau s'effaçait à la fois;

Et dans mon âme, aussi pâlissant à mesure,
Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour,
Et quelque chose en moi, comme dans la nature,
Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour!

Et, vers l'occident seul, une porte éclatante
Laissait voir la lumière à flots d'or ondoyer,
Et la nue empourprée imitait une tente
Qui voile sans l'éteindre un immense foyer;

Et les ombres, les vents, et les flots de l'abîme,
Vers cette arche de feu tout paraissait courir,
Comme si la nature et tout ce qui l'anime
En perdant la lumière avait craint de mourir!

La poussière du soir y volait de la terre,
L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait ;
Et mon regard long, triste, errant, involontaire,
Les suivait, et de pleurs sans chagrin s'humectait.

Et tout disparaissait; et mon âme oppressée
Restait vide, et pareille à l'horizon couvert ;
Et puis il s'élevait une seule pensée,
Comme une pyramide au milieu du désert.

O lumière ! où vas-tu ? Globe épuisé de flamme,
Nuages, aquilons, vagues, où courez-vous?
Poussière, écume, nuit; vous, mes yeux, toi, mon âme,
Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous?

A toi, grand Tout, dont l'astre est la pâle étincelle
En qui la nuit, le jour, l'esprit, vont aboutir !
Flux et reflux divin de vie universelle,
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir !...

III.

LA PERTE DE L'ANIO.

LA PERTE DE L'ANIO.

A M. LE MARQUIS TANCRÈDE DE BAROL.

J'avais rêvé, jadis, au bruit de ses cascades,
Couché sur le gazon qu'Horace avait foulé,
        A l'ombre des vieilles arcades
Où la Sibylle dort sous son temple écroulé ;

Je l'avais vu tomber dans les grottes profondes
Où la flottante Iris se jouait dans ses ondes,
Comme avec les crins blancs d'un coursier des déserts
Le vent aime à jouer pendant qu'il fend les airs;
Je l'avais vu plus loin sur la mousse écumante
Diviser en ruisseaux sa nappe encor fumante,
Étendre, resserrer ses ondoyants réseaux,
Jeter sur le gazon le voile errant des eaux,
Et, comblant le vallon de bruit et de poussière,
Poursuivre au loin sa course en vagues de lumière !

Mes regards, à ses flots suspendus tout le jour,
Les cherchaient, les suivaient, les perdaient tour à tour,
Comme un esprit flottant de pensée en pensée,
Qui les perd, et revient sur leur trace effacée.
Je le voyais monter, rouler, s'évanouir,
Et de ses flots brillants j'aimais à m'éblonir :
Il me semblait revoir ces longs rayons de gloire,
Dont la ville éternelle avait ceint sa mémoire,
Remonter vers leur source à travers l'âge obscur,
Et couronner encor les sommets de Tibur;
Et quand des flots hurlant dans leurs larges abîmes
Mon oreille écoutait les murmures sublimes,
Dans ces convulsions, ces voix, ces cris des flots,

Multipliés cent fois par de roulants échos,
Il me semblait entendre à travers la distance
Les secousses, les pas, les voix d'un peuple immense,
Qui, pareil à ses eaux, mais plus prompt dans son cours,
Fit du bruit sur ses bords, et s'est tû pour toujours...

O Fleuve! lui disais-je, ô toi qui vis les âges
Prêter et retirer l'empire à tes rivages!
Toi dont le nom chanté par un humble affranchi
Vient braver, grâce à lui, le temps qu'il a franchi!
Toi qui vis sur tes bords les oppresseurs du monde
Errer, et demander du sommeil à ton onde[1];
Tibulle soupirer les délices du cœur,
Scipion dédaigner les faisceaux du licteur,
César fuir son triomphe au fond de tes retraites,
Mécène y mendier de la gloire aux poëtes,
Brutus rêver le crime, et Caton la vertu:
Dans tes cent mille voix, Fleuve, que me dis-tu?
M'apportes-tu des sons de la lyre d'Horace?
Ou la voix de César qui flatte et qui menace?
Ou l'orageux forum d'un peuple de héros,
Dont la voix des tribuns précipitait les flots,

[1] Mécène, dans les derniers temps de sa vie, ne pouvait dormir qu'à Tibur, au bruit des cascatelles. (*Historique*.)

Et qui, dans sa fureur montant comme ton onde,
Trop vaste pour son lit, débordait sur le monde?

Hélas! ces bruits divers ont passé sans retour!
Plus d'armes, de forum, de lyre, ni d'amour!
Ce n'est qu'une eau qui pleut sur le rocher sonore,
Ce n'est que toi qui tombe, et qui murmure encore!
Que dis-je? il murmurait; il ne murmure plus!
De leur lit desséché ses flots sont disparus!
Et ces rochers pendants, et ces cavernes vides,
Et ces arbres privés de leurs perles liquides,
Et la génisse errante, et la biche, et l'oiseau
Qui vient sur le rocher chercher sa goutte d'eau,
Attendent vainement que l'onde évanouie
Rende au vallon muet le murmure et la vie,
Et, dans leur solitude et dans leur nudité,
Semblent prendre une voix, et dire : Vanité!...

Ah! faut-il s'étonner que les empires tombent,
Que de nos faibles mains les ouvrages succombent,
Quand ce que la nature avait fait éternel
S'altère par degrés, et meurt comme un mortel;
Quand un fleuve écumant qu'ont vu couler les âges,
Disparu tout à coup, laisse à nu ses rivages?

Un fleuve a disparu! mais ces trônes du jour,
Ces gigantesques monts crouleront à leur tour;
Mais dans ces cieux, semés de leur sable splendide,
Tous ces astres éteints laisseront la nuit vide;
Mais cet espace même à la fin périra,
Et de tout ce qui fut, un jour, rien ne sera.
Rien ne sera, Seigneur! Mais toi, source des mondes,
Qui fais briller les feux, qui fais couler les ondes,
Qui sur l'axe des temps fais circuler les jours,
Tu seras! tu seras ce que tu fus toujours!
Tous ces astres éteints, ces fleuves qui tarissent,
Ces sommets écroulés, ces mondes qui périssent,
Dans l'abîme des temps ces siècles engloutis,
Ces temps et cet espace eux-même anéantis,
Ce pouvoir qui se rit de ses propres ouvrages,
A celui qui survit ce sont autant d'hommages;
Et chaque être mortel, par le temps emporté,
Est un hymne de plus à ton éternité!

Italie! Italie! ah! pleure tes collines,
Où l'histoire du monde est écrite en ruines!
Où l'empire, en passant de climats en climats,
A gravé plus avant l'empreinte de ses pas;
Où la gloire, qui prit ton nom pour son emblème,

Laisse un voile éclatant sur ta nudité même!
Voilà le plus parlant de tes sacrés débris!
Pleure! un cri de pitié va répondre à tes cris!
Terre que consacra l'empire et l'infortune,
Source des nations, reine, mère commune,
Tu n'es pas seulement chère aux nobles enfants
Que ta verte vieillesse a portés dans ses flancs;
De tes ennemis même enviée et chérie,
De tout ce qui naît grand ton ombre est la patrie!
Et l'esprit inquiet, qui dans l'antiquité
Remonte vers la gloire et vers la liberté,
Et l'esprit résigné qu'un jour plus pur inonde,
Qui, dédaignant ces dieux qu'adore en vain le monde,
Plus loin, plus haut encor, cherche un unique autel
Pour le Dieu véritable, unique, universel,
Le cœur plein tous les deux d'une tendresse amère,
T'adorent dans ta poudre, et te disent : « Ma mère! »
Le vent, en ravissant tes os à ton cercueil,
Semble outrager la gloire et profaner le deuil!
De chaque monument qu'ouvre le soc de Rome,
On croit voir s'exhaler les mânes d'un grand homme;
Et dans ce temple immense, où le Dieu du chrétien
Règne sur les débris de Jupiter païen,
Tout mortel en entrant prie, et sent mieux encore

Que ton temple appartient à tout ce qui l'adore!...

Sur tes monts glorieux chaque arbre qui périt,
Chaque rocher miné, chaque urne qui tarit,
Chaque fleur que le soc brise sur une tombe,
De tes sacrés débris chaque pierre qui tombe,
Au cœur des nations retentissent longtemps,
Comme un coup plus hardi de la hache du temps;
Et tout ce qui flétrit ta majesté suprême
Semble en te dégradant nous dégrader nous-même!
Le malheur pour toi seule a doublé le respect;
Tout cœur s'ouvre à ton nom, tout œil à ton aspect!
Ton soleil, trop brillant pour une humble paupière,
Semble épancher sur toi la gloire et la lumière;
Et la voile qui vient de sillonner tes mers,
Quand tes grands horizons se montrent dans les airs,
Sensible et frémissante à ces grandes images,
S'abaisse d'elle-même en touchant tes rivages.
Ah! garde-nous longtemps, veuve des nations,
Garde au pieux respect des générations
Ces titres mutilés de la grandeur de l'homme,
Qu'on retrouve à tes pieds dans la cendre de Rome!
Respecte tout de toi, jusques à tes lambeaux!
Ne porte point envie à des destins plus beaux!

Mais, semblable à César à son heure suprême,
Qui du manteau sanglant s'enveloppe lui-même,
Quel que soit le destin que couve l'avenir,
Terre, enveloppe-toi de ton grand souvenir !
Que t'importe où s'en vont l'empire et la victoire ?
Il n'est point d'avenir égal à ta mémoire !

COMMENTAIRE

DE LA TROISIÈME HARMONIE.

Pendant mon séjour à Florence, un événement naturel, l'éboulement d'un rocher à Tivoli, bouleversa la fameuse chute d'eau sous le temple de la Sibylle et sous le palais de Mécène à *Tibur*, près de Rome. Ce fut un deuil pour toute l'Italie et pour tous les artistes, poëtes ou peintres, nationaux ou étrangers, qui venaient, de temps immémorial, étudier les formes, les écumes, les poussières humides et les murmures des eaux du *præceps Anio* d'Horace, auprès de ces belles cascades. J'avais passé moi-même bien des heures de mon enfance et de ma jeunesse au bord de ces gouffres, à respirer la fraîcheur et à aspirer les éblouissements. Il me sembla que cette catastrophe enlevait un de ses joyaux à la couronne de l'Italie; qu'il allait se faire un silence de plus dans la campagne silencieuse de Rome. J'écrivis ces vers avec le cœur d'un Italien; et comme j'avais contristé, un an ou deux avant, cette terre, je

profitai avec empressement de cette circonstance pour me réconcilier avec elle :

> Italie ! Italie ! ah ! pleure tes collines,
> Où l'histoire du monde est écrite en ruines !

Je les adressai à un des hommes les plus lettrés, les plus patriotes, les plus excellents de l'Italie, le marquis ***Tancredo de Barollo,*** de Turin. Le marquis de Barol était mon ami ; il avait épousé une Française d'une famille, d'une beauté, d'un esprit et d'une vertu supérieurs. Madame de Barol a consacré, depuis la mort de son mari, son génie pieux à Dieu, et son immense fortune à la charité. ***Sylvio Pellicò,*** le grand poëte de la captivité et de la résignation, vit maintenant auprès de cette sainte femme, et il l'assiste dans ses œuvres de soulagement des prisonniers.

IV.

L'INFINI DANS LES CIEUX.

L'INFINI DANS LES CIEUX.

C'est une nuit d'été; nuit dont les vastes ailes
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles;
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,
Permet à l'œil charmé d'en sonder l'infini;
Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,

De ce livre de feu rouvre toutes les pages!
Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard
Dans un double horizon se répand au hasard,
Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée
Flotter comme une mer où la lune est bercée.

L'harmonieux éther, dans ses vagues d'azur,
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur;
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos
L'ombre de son rivage onduler sous les flots.
Sous ce jour sans rayon, plus serein qu'une aurore,
A l'œil contemplatif la terre semble éclore;
Elle déroule au loin ses horizons divers,
Où se joua la main qui sculpta l'univers.
Là, semblable à la vague, une colline ondule;
Là le coteau poursuit le coteau qui recule;
Et le vallon, voilé de verdoyants rideaux,
Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux;
Ici s'étend la plaine, où, comme sur la grève,
La vague des épis s'abaisse et se relève;
Là, pareil au serpent dont les nœuds sont rompus,
Le fleuve, renouant ses flots interrompus,

Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,
Se perd sous la colline et reparaît dans l'ombre :
Comme un nuage noir, les profondes forêts
D'une tache grisâtre ombragent les guérets,
Et plus loin, où la plage en croissant se reploie,
Où le regard confus dans les vapeurs se noie,
Un golfe de la mer, d'îles entrecoupé,
Des blancs reflets du ciel par la lune frappé,
Comme un vaste miroir brisé sur la poussière,
Réfléchit dans l'obscur des fragments de lumière.

Que le séjour de l'homme est divin, quand la nuit
De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit!
Ce sommeil qui d'en haut tombe avec la rosée,
Et ralentit le cours de la vie épuisée,
Semble planer aussi sur tous les éléments,
Et de tout ce qui vit calmer les battements.
Un silence pieux s'étend sur la nature :
Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure;
Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix;
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois;
Et la mer elle-même, expirant sur sa rive,
Roule à peine à la plage une lame plaintive;
On dirait, en voyant ce monde sans échos,

Où l'oreille jouit d'un magique repos,
Où tout est majesté, crépuscule, silence,
Et dont le regard seul atteste l'existence,
Que l'on contemple en songe, à travers le passé,
Le fantôme d'un monde où la vie a cessé.
Seulement, dans les troncs des pins aux larges cimes,
Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,
L'haleine de la nuit, qui se brise parfois,
Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,
Comme pour attester, dans leur cime sonore,
Que ce monde assoupi palpite et vit encore.

Un monde est assoupi sous la voûte des cieux?
Mais, dans la voûte même où s'élèvent mes yeux,
Que de mondes nouveaux, que de soleils sans nombre,
Trahis par leur splendeur, étincellent dans l'ombre!
Les signes épuisés s'usent à les compter,
Et l'âme infatigable est lasse d'y monter!
Les siècles, accusant leur alphabet stérile,
De ces astres sans fin n'ont nommé qu'un sur mille :
Que dis-je? au bord des cieux, ils n'ont vu qu'ondoyer
Les mourantes lueurs de ce lointain foyer :
Là l'antique Orion des nuits perçant les voiles,
Dont Job a le premier nommé les sept étoiles;

Le navire fendant l'éther silencieux,
Le bouvier dont le char se traîne dans les cieux,
La lyre aux cordes d'or, le cygne aux blanches ailes,
Le coursier qui du ciel tire des étincelles,
La balance inclinant son bassin incertain,
Les blonds cheveux livrés au souffle du matin,
Le bélier, le taureau, l'aigle, le sagittaire,
Tout ce que les pasteurs contemplaient sur la terre,
Tout ce que les héros voulaient éterniser,
Tout ce que les amants ont pu diviniser,
Transporté dans le ciel par de touchants emblèmes,
N'a pu donner des noms à ces brillants systèmes.

Les cieux pour les mortels sont un livre entr'ouvert,
Ligne à ligne à leurs yeux par la nature offert;
Chaque siècle avec peine en déchiffre une page,
Et dit : « Ici finit ce magnifique ouvrage! »
Mais sans cesse le doigt du céleste écrivain
Tourne un feuillet de plus de ce livre divin,
Et l'œil voit, ébloui par ces brillants mystères,
Étinceler sans fin de plus beaux caractères.
Que dis-je? A chaque veille, un sage audacieux
Dans l'espace sans bords s'ouvre de nouveaux cieux :
Depuis que le cristal qui rapproche les mondes

Perce du vaste éther les distances profondes,
Et porte le regard dans l'infini perdu
Jusqu'où l'œil du calcul recule confondu,
Les cieux se sont ouverts comme une voûte sombre
Qui laisse en se brisant évanouir son ombre;
Ses feux, multipliés plus que l'atome errant
Qu'éclaire du soleil un rayon transparent,
Séparés ou groupés, par couches, par étages,
En vagues, en écume ont inondé ses plages,
Si nombreux, si pressés, que notre œil ébloui,
Qui poursuit dans l'espace un astre évanoui,
Voit cent fois, dans le champ qu'embrasse sa paupière,
Des mondes circuler en torrents de poussière!
Plus loin, sont ces lueurs que prirent nos aïeux
Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux;
Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière,
Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,
Sont des astres futurs, des germes enflammés
Que la main toujours pleine a pour les temps semés,
Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,
De son ombre de feu couve au berceau des mondes.
C'est de là que, prenant leur vol au jour écrit,
Comme un aiglon nouveau qui s'échappe du nid,
Ils commencent sans guide et décrivent sans trace

L'ellipse radieuse au milieu de l'espace,
Et vont, brisant du choc un astre à son déclin,
Renouveler des cieux toujours à leur matin.

Et l'homme cependant, cet insecte invisible,
Rampant dans les sillons d'un globe imperceptible,
Mesure de ces feux les grandeurs et les poids,
Leur assigne leur place, et leur route, et leurs lois,
Comme si, dans ses mains que le compas accable,
Il roulait ces soleils comme des grains de sable!
Chaque atome de feu que dans l'immense éther,
Dans l'abîme des nuits, l'œil distrait voit flotter;
Chaque étincelle errante au bord de l'Empyrée,
Dont scin tille en mourant la lueur azurée;
Chaque tache de lait qui blanchit l'horizon,
Chaque teinte du ciel qui n'a pas même un nom,
Sont autant de soleils, rois d'autant de systèmes,
Qui, de seconds soleils se couronnant eux-mêmes,
Guident, en gravitant dans ces immensités,
Cent planètes brûlant de leurs feux empruntés,
Et tiennent dans l'éther chacune autant de place
Que le soleil de l'homme en tournant en embrasse,
Lui, sa lune, sa terre, et l'astre du matin,
Et Saturne obscurci de son anneau lointain!

Oh! que les cieux sont grands! et que l'esprit de l'homme
Plie et tombe de haut, mon Dieu, quand il te nomme!
Quand, descendant du dôme où s'égaraient ses yeux,
Atome, il se mesure à l'infini des cieux,
Et que, de ta grandeur soupçonnant le prodige,
Son regard s'éblouit, et qu'il se dit : « Que suis-je?
Oh! que suis-je, Seigneur, devant les cieux et toi?
De ton immensité le poids pèse sur moi,
Il m'égale au néant, il m'efface, il m'accable,
Et je m'estime moins qu'un de ces grains de sable;
Car ce sable roulé par les flots inconstants,
S'il a moins d'étendue, hélas! a plus de temps :
Il remplira toujours son vide dans l'espace,
Lorsque je n'aurai plus ni nom, ni temps, ni place.
Son sort est devant toi moins triste que le mien :
L'insensible néant ne sent pas qu'il n'est rien,
Il ne se ronge pas pour agrandir son être,
Il ne veut ni monter, ni juger, ni connaître;
D'un immense désir il n'est point agité;
Mort, il ne rêve pas une immortalité;
Il n'a pas cette horreur de mon âme oppressée,
Car il ne porte pas le poids de ta pensée!
Hélas! pourquoi si haut mes yeux ont-ils monté?
J'étais heureux en bas de mon obscurité,

Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie
Me paraissaient un sort presque digne d'envie;
Je regardais d'en haut cette herbe : en comparant,
Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand.
Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,
Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître
Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant,
Si bas, si loin de lui, si voisin du néant!
Et je me laisse aller à ma douleur profonde,
Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde;
Et mon propre regard, comme honteux de soi,
Avec un vil dédain se détourne de moi,
Et je dis en moi-même à mon âme qui doute :
« Va, ton sort ne vaut pas le coup d'œil qu'il te coûte! »
Et mes yeux desséchés retombent ici-bas,
Et je vois le gazon qui fleurit sous mes pas,
Et j'entends bourdonner sous l'herbe que je foule
Ces flots d'êtres vivants que chaque sillon roule :
Atomes animés par le souffle divin,
Chaque rayon du jour en élève sans fin;
La minute suffit pour compléter leur être,
Leurs tourbillons flottants retombent pour renaître;
Le sable en est vivant, l'éther en est semé,
Et l'air que je respire est lui-même animé.

Et d'où vient cette vie, et d'où peut-elle éclore,
Si ce n'est du regard où s'allume l'aurore?
Qui ferait germer l'herbe et fleurir le gazon,
Si ce regard divin n'y portait son rayon?
Cet œil s'abaisse donc sur toute la nature;
Il n'a donc ni mépris, ni faveur, ni mesure;
Et devant l'Infini, pour qui tout est pareil,
Il est donc aussi grand d'être homme que soleil!
Et je sens ce rayon m'échauffer de sa flamme,
Et mon cœur se console, et je dis à mon âme :
« Homme ou monde, à ses pieds, tout est indifférent.
Mais réjouissons-nous, car notre maître est grand! »
Flottez, soleils des nuits, illuminez les sphères;
Bourdonnez sous votre herbe, insectes éphémères!
Rendons gloire là-haut, et dans nos profondeurs,
Vous par votre néant, et vous par vos grandeurs,
Et toi par ta pensée, homme, grandeur suprême,
Miroir qu'il a créé pour s'admirer lui-même,
Écho que dans son œuvre il a si loin jeté,
Afin que son saint nom fût partout répété!
Que cette humilité qui devant lui m'abaisse
Soit un sublime hommage, et non une tristesse;
Et que sa volonté, trop haute pour nos yeux,
Soit faite sur la terre ainsi que dans les cieux!

COMMENTAIRE

DE LA QUATRIÈME HARMONIE.

J'ai roulé des milliers de fois cette pensée dans mes yeux et dans mon esprit, en regardant du haut d'un promontoire ou du pont d'un vaisseau le soleil se coucher sur la mer; et plus encore en voyant l'*armée des étoiles* commencer, sous un beau firmament, sa revue et ses évolutions devant Dieu. Quand on pense que le télescope d'Herschell a compté déjà plus de cinq millions d'étoiles; que chacune de ces étoiles est un monde plus grand et plus important que ce globe de la terre; que ces cinq millions de mondes ne sont que les bords de cette création; que si nous parvenions sur le plus éloigné, nous apercevrions de là d'autres abîmes d'espace infini comblés d'autres mondes incalculables, et que ce voyage durerait des

myriades de siècles, sans que nous puissions atteindre jamais les limites entre le néant et Dieu, on ne compte plus, on ne chante plus; on reste frappé de vertige et de silence, on adore, et l'on se tait.

V.

LA PRIÈRE DE FEMME.



LA PRIÈRE DE FEMME.

Quand on se rencontre et qu'on s'aime,
Que peut-on échanger de mieux
Que la prière, don suprême,
Or pur qu'on reçoit même aux cieux?

Vous me l'offrez, je le réclame :
Pensez à moi dans le saint lieu;
Que cette obole de votre âme
M'enrichisse au trésor de Dieu.

L'Orient sous son ciel de fête,
Prenant les astres pour autel,
Sur les minarets du prophète
Fait prier la voix d'un mortel.

Le chrétien dans ses basiliques,
Réveillant l'écho souterrain,
Fait gémir ses graves cantiques
Par la cloche aux fibres d'airain.

Moi, j'emprunte une voix de femme
Pour porter à Dieu mes accents;
Mes soupirs, passant par ton âme,
Ont plus de pleurs et plus d'encens!

Paris, 4 février 1841.

VI.

LA SOURCE DANS LES BOIS D***.

LA SOURCE DANS LES BOIS D***.

Source limpide et murmurante
Qui, de la fente du rocher,
Jaillis en nappe transparente
Sur l'herbe que tu vas coucher;

Le marbre arrondi de Carrare,
Où tu bouillonnais autrefois,
Laisse fuir ton flot qui s'égare
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dauphin verdi par le lierre
Ne lance plus de ses naseaux,
En jets ondoyants de lumière,
L'orgueilleuse écume des eaux.

Tu n'as plus pour temple et pour ombre
Que ces hêtres majestueux
Qui penchent leur tronc vaste et sombre
Sur tes flots dépouillés comme eux.

La feuille que jaunit l'automne
S'en détache et ride ton sein,
Et la mousse verte couronne
Les bords usés de ton bassin.

Mais tu n'es pas lasse d'éclore;
Semblable à ces cœurs généreux
Qui, méconnus, s'ouvrent encore
Pour se répandre aux malheureux.

Penché sur ta coupe brisée,
Je vois tes flots ensevelis
Filtrer comme une humble rosée
Sous les cailloux que tu polis.

J'entends ta goutte harmonieuse
Tomber, tomber, et retentir
Comme une voix mélodieuse
Qu'entrecoupe un tendre soupir.

Les images de ma jeunesse
S'élèvent avec cette voix;
Elles m'inondent de tristesse,
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges,
O toi que j'entends murmurer,
N'ai-je pas cherché tes rivages
Ou pour jouir ou pour pleurer?

A combien de scènes passées
Ton bruit rêveur s'est-il mêlé?
Quelle de mes tristes pensées
Avec tes flots n'a pas coulé?

Oui, c'est moi que tu vis naguères,
Mes blonds cheveux livrés au vent,
Irriter tes vagues légères,
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes
Que ces arbres courbent sur toi,
Voyais, plus nombreux que tes gouttes,
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon trompeur de cet âge
Brillait, comme on voit, le matin,
L'aurore dorer le nuage
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Plus tard, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,
Que de fois j'appuyai ma tête
Sur le rocher d'où ton flot sort!

Dans mes mains cachant mon visage,
Je te regardais sans te voir,
Et, comme des gouttes d'orage,
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon cœur, pour exhaler sa peine,
Ne s'en fiait qu'à tes échos;
Car tes sanglots, chère fontaine,
Semblaient répondre à mes sanglots.

Et maintenant je viens encore,
Mené par l'instinct d'autrefois,
Écouter ta chute sonore
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées
Ne suivent plus tes flots errants.
Comme ces feuilles dispersées
Que ton onde emporte aux torrents,

D'un monde qui les importune
Elles reviennent à ta voix,
Aux rayons muets de la lune,
Se recueillir au fond des bois.

Oubliant le fleuve où t'entraîne
Ta course que rien ne suspend,
Je remonte, de veine en veine,
Jusqu'à la main qui te répand.

Je te vois, fille des nuages,
Flottant en vagues de vapeurs,
Ruisseler avec les orages,
Ou distiller au sein des fleurs.

Le roc altéré te dévore
Dans l'abîme où grondent tes eaux,
Où le gazon, par chaque pore,
Boit goutte à goutte tes cristaux.

Tu filtres, perle virginale,
Dans des creusets mystérieux,
Jusqu'à ce que ton onde égale
L'azur étincelant des cieux.

Tu parais! le désert s'anime;
Une haleine sort de tes eaux;
Le vieux chêne élargit sa cime,
Pour t'ombrager de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille,
L'oiseau chante sur ton chemin;
Et l'homme à genoux te recueille
Dans l'or, ou le creux de sa main.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,
Et, fidèle au doigt qui t'a dit,
« Coule ici pour l'oiseau qui passe ! »
Ton flot murmurant l'avertit.

Et moi, tu m'attends pour me dire :
« Vois ici la main de ton Dieu !
Ce prodige que l'ange admire
De sa sagesse n'est qu'un jeu. »

Ton recueillement, ton murmure,
Semblent lui préparer mon cœur :
L'amour sacré de la nature
Est le premier hymne à l'auteur.

A chaque plainte de ton onde,
Je sens retentir avec toi
Je ne sais quelle voix profonde
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon cœur grossi par mes pensées,
Comme tes flots dans ton bassin,
Sent, sur mes lèvres oppressées,
L'amour déborder de mon sein.

La prière brûlant d'éclore
S'échappe en rapides accents,
Et je lui dis : « Toi que j'adore,
Reçois ces larmes pour encens ! »

Ainsi me revoit ton rivage
Aujourd'hui, différent d'hier :
Le cygne change de plumage,
La feuille tombe avec l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être,
Penchant sur toi mes cheveux blancs,
Cueillir un rameau de ton hêtre,
Pour appuyer mes pas tremblants.

Assis sur un banc de ta mousse,
Sentant mes jours près de tarir,
Instruit par ta pente si douce,
Tes flots m'apprendront à mourir !

En les voyant fuir goutte à goutte
Et disparaître flot à flot,
« Voilà, me dirai-je, la route
Où mes jours les suivront bientôt. »

Combien m'en reste-t-il encore?
Qu'importe? Je vais où tu cours;
Le soir pour nous touche à l'aurore.
Coulez, ô flots, coulez toujours!

COMMENTAIRE

DE LA SIXIÈME HARMONIE.

Ma famille possédait dans les montagnes de la Bourgogne une terre d'une vaste étendue, au milieu des bois. Cette terre s'appelle Monculot ou Ursy. Le château, d'architecture italienne, du grand goût de *Venise*, de *Bologne* ou de la *Brenta*, semble construit sur un dessin de *Pyranèse*. Les fenêtres sont cintrées, et décorées de balcons; le toit, orné de balustrades de pierre; les escaliers, dignes d'un palais; les appartements, immenses. Quinze croisées hautes et larges les éclairent. On dirait d'une grande abbaye rebâtie dans le dix-huitième siècle sur la place et sur les ruines de quelque ermitage au fond des forêts. Les jardins échancrés dans les bois n'ont pour enceinte que les rochers et les chênes sur lesquels ils ont été conquis. Quoique sur un site très-élevé, sept grandes sources d'eau de roche les arrosent, et forment des bassins qui portent bateau, ou des rigoles murmurantes qui vont se perdre dans une gorge étroite, rapide, profonde, d'où elles tombent dans une vallée d'*Arcey*. Cette vallée, qui prend son nom d'une ancienne citadelle ro-

maine élevée, dit-on, par César, est entièrement ensevelie dans les bois.

Cette terre était échue en partage à l'abbé de Lamartine, frère de mon père. Cet oncle était un second père pour moi. C'était le caractère le plus facile, le cœur le plus tendre, l'esprit le plus libre, l'humeur la plus tolérante que j'aie jamais rencontrée dans un homme d'un âge déjà avancé. Il s'abaissait jusqu'à mes douze ans ou à mes vingt ans, pour prendre part à mes joies d'enfant ou à mes confidences de jeune homme. Sa demeure était mon refuge dans les déboires, dans les tristesses ou dans les exils de ma jeunesse.

Après les emprisonnements et les exportations de la révolution, dont il avait eu sa large part sur les pontons de Rochefort, l'abbé de Lamartine s'était retiré dans cette solitude. Par honneur il avait souffert la persécution pour son état; mais il n'avait aucune vocation pour le sacerdoce, qu'on lui avait imposé. Il en avait dépouillé les fonctions et le costume. Il s'était fait cultivateur et ermite au milieu de ses bois, de ses bûcherons, de ses laboureurs, et de ses grands troupeaux de moutons. Il sentait que le monde, dans lequel il avait été fort mêlé et fort brillant à Paris dans sa jeunesse, lui demanderait compte, s'il y rentrait, de sa désertion de l'autel. Il voulait éviter de répondre à des questions qui l'embarrassaient. Il avait fait son devoir de gentilhomme, en subissant le martyre de la déportation et les menaces d'échafaud sans apostasie. Il ne voulait pas subir du monde les atteintes qu'eût appelées la contradiction pénible entre son caractère sacré et sa vie affranchie des exigences du sacerdoce. Il s'était condamné à un emprisonnement volontaire et solitaire dans ce château. Une belle bibliothèque était sa seule distraction. Tous les ans je venais, à mes retours de Paris ou de voyages, me retirer pour quelques mois chez lui. C'étaient ses beaux jours et mes jours de paix.

Un cheval m'attendait à l'écurie, des chiens de chasse au chenil, un fusil au ratelier, des livres au salon, de douces intimités à table, des conseils tendres et indulgents, des consolations paternelles, des conversations amusantes le soir, après souper, au coin du grand feu, qui ne s'éteignait pas un seul jour de l'année dans ce climat un peu âpre. C'était mon recueillement triste mais délicieux dans les lassitudes de la jeunesse.

Une des sources du jardin, la plus éloignée du château, s'appelait la source du *Foyard* (foyard veut dire hêtre). Ce nom lui venait d'un hêtre colossal planté sans doute par le hasard sur la pente rapide d'une colline de roches humides. Cet arbre, qui existe encore, devait compter déjà sa vie par siècles. Il répandait la nuit sur un demi-arpent. A ses pieds, une grotte naturelle laissait voir une eau dormante au fond d'un bassin. Cette eau, filtrant à travers la rocaille, allait se dégorger à quelques pas de là par la bouche d'un dauphin de pierre noire, qui la vomissait à gros bouillon. Elle tombait de bassin en bassin jusque dans un petit étang qui portait bateau. Deux bancs de pierre verdis de mousse étaient placés à quelque distance, en vue du dauphin. Des arbres forestiers de toute espèce s'élevaient, autrefois alignés, aujourd'hui libres de leurs rameaux, au-dessus des cascades. C'était ma retraite la plus habituelle du milieu des jours en été. J'y portais mes livres, je lisais au murmure de la source éternelle, et au sifflement des merles accoutumés à moi qui venaient boire au bord du bassin. Quelquefois, fatigué de lire, je descendais vers l'étang, je détachais le bateau de sa chaîne, je me couchais au fond sur un coussin de joncs, et je le laissais dériver au gré du vent, la tête renversée en arrière, ne voyant plus que le ciel et les pointes des peupliers qui entrecoupaient le firmament.

En 1826, mon oncle mourut, sans avoir quitté son désert. Il me le légua par son testament. Je revins d'Italie pour en prendre

possession. J'étais seul; il y avait plusieurs années que je n'étais rentré dans cette demeure, douce et chère à mon enfance. Elle était attristée par l'absence, mais aussi vivifiée encore par l'image et par le souvenir de cet homme de paix. Je me hâtai de parcourir tous les sentiers et toutes les eaux de ces jardins, où j'espérais me fixer à mon tour, après les années de labeur et d'agitation. En rentrant le soir de mes courses, je passai sous le grand hêtre; j'entendis la source qui semblait à la fois pleurer et se réjouir dans ses gazouillements. J'y descendis, j'y trempai mes lèvres; je m'assis sur le banc, j'y vis revenir les générations nouvelles des merles qui me connaissaient jadis. Ces vers me montèrent tout à coup du cœur, comme cette eau fraîche montait du rocher. Je rentrai au château pour les écrire.

Maintenant le hêtre et la source, que j'ai vendus en 1830 pour racheter le toit de ma mère, plus cher encore, à Milly, donnent la même ombre, les mêmes murmures, les mêmes voluptés à une autre famille. Qu'elle y retrouve à jamais les impressions et les souvenirs que j'en ai reçus!

Et maintenant une autre révolution dans mon existence me force à transplanter plus douloureusement ma vie et mon foyer. Que les bénédictions dont j'ai joui sous ces toits, que j'abandonne à d'autres, restent sur ces murs, et se perpétuent pour ceux qui les habiteront à leur tour!

VII.

IMPRESSIONS DU MATIN ET DU SOIR.

IMPRESSIONS DU MATIN ET DU SOIR.

HYMNE.

L'orient jaillit comme un fleuve;
La lumière coule à long flot,
La terre lui sourit et le ciel s'en abreuve,
Et de ces cieux vieillis l'aube sort aussi neuve
Que l'aurore du jour qui sortit du Très-Haut.

Soleil, voile de feu dont ton maître se couvre,
Quand tu reviens frapper les voûtes de la nuit,
Le firmament résonne et l'espace s'entr'ouvre,
Et Jéhovah se montre à l'ombre qui te fuit.

La terre, épanouie au rayon qui la dore,
Nage plus mollement dans l'élastique éther,
Comme un léger nuage enlevé par l'aurore
Plane avec majesté sur les vagues de l'air.

Les dômes des forêts, que les brises agitent,
Bercent le frais, et l'ombre, et les chœurs des oiseaux;
Et le souffle plus pur des ondes qui palpitent
Parfume en s'exhalant le lit voilé des eaux.

Et des pleurs de la nuit le sillon boit la pluie,
Et les lèvres des fleurs distillent leur encens,
Et d'un sein plus léger l'homme aspire la vie,
Et l'esprit plus divin se dégage des sens.

Et tandis que le vice, amoureux des ténèbres,
Ferme les yeux au jour et regrette la nuit,
Et que l'impur serpent presse ses nœuds funèbres
Pour échapper plus vite au rayon qui le suit,

Celui qui sait d'où vient l'aurore qui se lève
Ouvre ses yeux noyés d'allégresse et d'amour;
Il reprend son fardeau que la vertu soulève,
S'élance, et dit : « Marchons à la clarté du jour! »

Mais déjà les rayons remontent des vallées,
Et le chant des pasteurs plus plaintif et plus lent,
Comme la triste voix des heures écoulées,
Comme le vent qui meurt sur les cimes voilées,
Semble pleurer en s'exhalant.

L'œil, aux flancs des coteaux poursuivant la lumière,
Sent le jour défaillir sous sa morne paupière;
Les brises du matin se posent pour dormir,
Le rivage se tait, la voile tombe vide,
La mer roule à ses bords la nuit dans chaque ride,
Et tout ce qui chantait semble à présent gémir.
Et les songes menteurs, et les vaines pensées,
Que du front des mortels la lumière a chassées,
Et que la nuit couvait sous ses ailes glacées,
Descendent avec elle et voilent l'horizon;
L'illusion se glisse en notre âme amollie,
Et l'air, plein de silence et de mélancolie,
Des pavots du sommeil enivre la raison.

Et l'oiseau de la nuit sort des antres funèbres,
Ouvre avec volupté ses yeux lourds aux ténèbres,
Gémit, et croit chanter, dans l'ombre où son œil luit;
Et l'homme, dont les pas et le cœur aiment l'ombre,
Dit, en portant les yeux au firmament plus sombre :
« Sortons, Dieu s'est caché; sortons, voici la nuit! »

Et la foule ressemble, en son bruyant délire,
A ces aveugles passagers
Qui prolongent leur veille aux accords de la lyre,
Et dansent sur le pont pendant que le navire
De l'ombre et de la vague affronte les dangers.

Mais nous, enfants du jour, qui croyons aux étoiles,
Nous qui savons l'écueil sous l'écume caché,
Aux hasards de ces nuits ne livrons pas nos voiles :
Sur le phare immortel veillons, l'œil attaché.
Rassemblons-nous, prions! Pendant que le jour tombe!
Craignons, craignons la nuit, image de la tombe;
Dieu seul tient la lumière et l'ombre dans sa main.
Qui sait si, dans le vide où son vieux disque nage,
Le soleil de nos bords reprendra le chemin?
Prions! Le jour au jour ne donne point de gage,
Et le dernier rayon, en sortant du nuage,

Ne nous a pas juré de remonter demain.

En Dieu seul, ô mortels, fermons donc nos paupières!
Et, du jour à la nuit remettant l'encensoir,
Endormons-nous dans nos prières,
Comme le jour s'endort dans les parfums du soir.

Chaque heure a son tribut, son encens, son hommage,
Qu'elle apporte en mourant aux pieds de Jéhova;
Ce n'est qu'un même sens dans un divers langage :
Le matin et le soir lui disent : Hosanna!

La nature a deux chants, de bonheur, de tristesse,
Qu'elle rend tour à tour, ainsi que notre cœur;
De l'une à l'autre note elle passe sans cesse :
Homme, l'une est ta joie, et l'autre ta douleur!

L'une sort du matin et chante avec l'aurore;
L'autre gémit le soir un triste et long adieu;
Au premier, au second, le ciel répond : Adore!
Et de l'hymne éternel le mot unique est Dieu!

COMMENTAIRE

DE LA SEPTIÈME HARMONIE.

Écrite à Florence, sur le bord de l'Arno, un soir, en voyant coucher le soleil.

VIII.

HYMNE A LA DOULEUR.

HYMNE A LA DOULEUR.

Frappe encore, ô Douleur, si tu trouves la place!
Frappe! ce cœur saignant t'abhorre et te rend grâce,
Puissance qui ne sais plaindre ni pardonner!
Quoique mes yeux n'aient plus de pleurs à te donner,

Il est peut-être en moi quelque fibre sonore
Qui peut sous ton regard se torturer encore,
Comme un serpent coupé, sur le chemin gisant,
Dont le tronçon se tord sous le pied du passant,
Quand l'homme, ranimant une rage assouvie,
Cherche encor la douleur où ne bat plus la vie!
Il est peut-être encor dans mon cœur déchiré
Quelque cri plus profond et plus inespéré
Que tu n'as pas encor tiré d'une âme humaine,
Musique ravissante aux transports de la haine!
Cherche! je m'abandonne à ton regard jaloux,
Car mon cœur n'a plus rien à sauver de tes coups.

Souvent, pour prolonger ma vie et ma souffrance,
Tu visitas mon sein d'un rayon d'espérance,
Comme on laisse reprendre haleine aux voyageurs,
Pour les mener plus loin au sentier des douleurs;
Souvent, dans cette nuit qu'un éclair entrecoupe,
De la félicité tu me tendis la coupe,
Et quand elle écumait sous mes désirs ardents,
Ta main me la brisait pleine contre les dents,
Et tu me déchirais, dans tes cruels caprices,
La lèvre aux bords sanglants du vase des délices!
Et maintenant, triomphe! Il n'est plus dans mon cœur

Une fibre qui n'ait résonné sa douleur;
Pas un cheveu blanchi de ma tête penchée
Qui n'ait été broyé comme une herbe fauchée;
Pas un amour en moi qui n'ait été frappé,
Un espoir, un désir, qui n'ait péri trompé!
Et je cherche une place en mon cœur qui te craigne;
Mais je ne trouve plus en lui rien qui ne saigne!

Et cependant j'hésite, et mon cœur suspendu
Flotte encore incertain sur le nom qui t'est dû!
Ma bouche te maudit; mais, n'osant te maudire,
Mon âme en gémissant te respecte et t'admire!
Tu fais l'homme, ô Douleur! oui, l'homme tout entier,
Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier;
Comme le grès, noirci des débris qu'il enlève,
En déchirant le fer fait un tranchant au glaive.
Qui ne t'a pas connu, ne sait rien d'ici-bas;
Il foule mollement la terre, il n'y vit pas;
Comme sur un nuage il flotte sur la vie;
Rien n'y marque pour lui la route en vain suivie;
La sueur de son front n'y mouille pas sa main,
Son pied n'y heurte pas les cailloux du chemin;
Il n'y sait pas, à l'heure où faiblissent ses armes,
Retremper ses vertus aux flots brûlants des larmes,

Il n'y sait point combattre avec son propre cœur
Ce combat douloureux dont gémit le vainqueur,
Élever vers le ciel un cri qui le supplie,
S'affermir par l'effort sur son genou qui plie,
Et dans ses désespoirs, dont Dieu seul est témoin,
S'appuyer sur l'obstacle et s'élancer plus loin!

—

Pour moi, je ne sais pas à quoi tu me prépares,
Mais tes mains de leçons ne me sont point avares;
Tu me traites sans doute en favori des cieux,
Car tu n'épargnes pas les larmes à mes yeux.
Eh bien! je les reçois comme tu les envoies:
Tes maux seront mes biens, et tes soupirs mes joies.
Je sens qu'il est en toi, sans avoir combattu,
Une vertu divine au lieu de ma vertu;
Que tu n'es pas la mort de l'âme, mais sa vie;
Que ton bras, en frappant, guérit et vivifie,
Toi donc que ma souffrance a souvent accusé,
Toi, devant qui ce cœur s'est tant de fois brisé,
Reçois, Dieu trois fois saint, cet encens dont tout fume!
Oui, c'est le seul bûcher que la terre t'allume,
C'est le charbon divin dont tu brûles nos sens.
Quand l'autel est souillé, la douleur est l'encens!

COMMENTAIRE

DE LA HUITIÈME HARMONIE.

Les hommes doués d'une sensibilité excessive jouissent plus et souffrent plus que les natures moyennes et modérées. J'ai participé à ces excès d'impressions dans la mesure de mon organisation. Ceux qui sentent plus expriment plus aussi : ils sont éloquents ou poëtes. Leurs organes paraissent faits d'un métal plus fragile, mais plus sonore que le reste de l'argile humaine. Les coups que la douleur y frappe y résonnent et y prolongent leur vibration dans l'âme des autres. La vie du vulgaire est un vague et sourd murmure du cœur ; la vie des hommes sensibles est un cri ; la vie du poëte est un chant.

IX.

JÉHOVAH.

JÉHOVAH,

OU

L'IDÉE DE DIEU.

Sinaï! Sinaï! quelle nuit pour ta cime!
Quels éclairs, sur tes flancs, éblouissent les yeux!
Les noires vapeurs de l'abîme
Roulent en plis sanglants leurs vagues dans tes cieux.

La nue enflammée
Où ton front se perd,
Vomit la fumée
Comme un chaume vert;
Le ciel, d'où s'échappe
Éclair sur éclair,
Et pareil au fer
Que le marteau frappe,
Lançant coups sur coups
La nuit, la lumière,
Se voile ou s'éclaire,
S'ouvre ou se resserre,
Comme la paupière
D'un homme en courroux !

Un homme, un homme seul gravit tes flancs qui grondent.
En vain tes mille échos tonnent et se répondent :
Ses regards assurés ne se détournent pas!
Tout un peuple éperdu le regarde d'en bas.
Jusqu'aux lieux où ta cime et le ciel se confondent,
Il monte, et la tempête enveloppe ses pas.

Le nuage crève;
Son brûlant carreau

Jaillit comme un glaive
Qui sort du fourreau.
Les foudres, portées
Sur ces plis mouvants,
Au hasard jetées
Par les quatre vents,
Entre elles heurtées,
Partent en tous sens,
Comme une volée
D'aiglons aguerris
Qu'un bruit de mêlée
A soudain surpris,
Qui, battant de l'aile,
Volent pêle-mêle
Autour de leurs nids,
Et loin de leur mère,
La mort dans leur serre,
S'élancent de l'aire
En poussant des cris.
Le cèdre s'embrase,
Crie, éclate, écrase
Sa brûlante base
Sous ses bras fumants;
La flamme en colonne

Monte, tourbillonne,
Retombe et bouillonne
En feux écumants;
La lave serpente,
Et de pente en pente
Étend son foyer;
La montagne ardente
Paraît ondoyer;
Le firmament double
Les feux dont il luit;
Tout regard se trouble,
Tout meurt ou tout fuit;
Et l'air qui s'enflamme,
Repliant la flamme
Autour du haut lieu,
Va, de place en place
Où le vent le chasse,
Semer dans l'espace
Des lambeaux de feu.

Sous ce rideau brûlant qui le voile et l'éclaire,
Moïse a seul, vivant, osé s'ensevelir.
Quel regard sondera ce terrible mystère?
Entre l'homme et le feu que va-t-il s'accomplir?

Dissipez, vains mortels, l'effroi qui vous atterre!
C'est Jéhovah qui sort! Il descend au milieu
Des tempêtes et du tonnerre!
C'est Dieu qui se choisit son peuple sur la terre,
C'est un peuple à genoux qui reconnaît son Dieu!

L'Indien, élevant son âme
Aux voûtes de son ciel d'azur,
Adore l'éternelle flamme
Prise à son foyer le plus pur :
Au premier rayon de l'aurore,
Il s'incline, il chante, il adore
L'astre d'où ruisselle le jour;
Et, le soir, sa triste paupière
Sur le tombeau de la lumière
Pleure avec des larmes d'amour.

Aux plages que le Nil inonde,
Des déserts le crédule enfant,
Brûlé par le flambeau du monde,
Adore un plus doux firmament.
Amant de ses nuits solitaires,

Pour son culte ami des mystères,
Il attend dans l'ombre les cieux,
Et du sein des sables arides
Il élève des pyramides
Pour compter de plus près ses dieux.

La Grèce adore les beaux songes
Par son doux génie inventés,
Et ses mystérieux mensonges,
Ombres pleines de vérités.
Il naît sous sa féconde haleine
Autant de dieux que l'âme humaine
A de terreurs et de désirs;
Son génie, amoureux d'idoles,
Donne l'être à tous les symboles,
Crée un dieu pour tous les soupirs!

Sàhra, sur tes vagues poudreuses,
Où vont, des quatre points des airs,
Tes caravanes plus nombreuses
Que les sables de tes déserts?
C'est l'aveugle enfant du prophète,
Qui va sept fois frapper sa tête
Contre le seuil de son saint lieu.

Le désert en vain se soulève
Sous la tempête ou sous le glaive :
«Mourons, dit-il; Dieu seul est Dieu!»

Sous les saules verts de l'Euphrate,
Que pleure ce peuple exilé ?
Ce n'est point la Judée ingrate,
Les puits taris de Siloé :
C'est le culte de ses ancêtres,
Son arche, son temple, ses prêtres,
Son Dieu qui l'oublie aujourd'hui!
Son nom est dans tous ses cantiques,
Et ses harpes mélancoliques
Ne se souviennent que de lui.

Elles s'en souviennent encore,
Maintenant que des nations
Ce peuple exilé de l'Aurore
Supporte les dérisions!
En vain, lassé de le proscrire,
L'étranger d'un amer sourire
Poursuit ses crédules enfants :
Comme l'eau buvant cette offense,
Ce peuple traîne une espérance

Plus forte que ses deux mille ans!

Le sauvage enfant des savanes,
Informe ébauche des humains,
Avant d'élever ses cabanes,
Se façonne un dieu de ses mains.
Si, chassé des rives du fleuve
Où l'ours, où le tigre s'abreuve,
Il émigre sous d'autres cieux,
Chargé de ses dieux tutélaires,
« Marchons, dit-il, os de nos pères!
La patrie est où sont les dieux! »

Et de quoi parlez-vous, marbres, bronzes, portiques,
Colonnes de Palmyre ou de Persépolis,
Panthéons sous la cendre ou l'onde ensevelis,
Si vides maintenant, autrefois si remplis?
Et vous, dont nous cherchons les lettres symboliques,
D'un passé sans mémoire incertaines reliques,
Mystères d'un vieux monde en mystères écrits?
Et vous, temples debout, superbes basiliques,
Dont un souffle divin anime les parvis?

Vous me parlez des dieux! des dieux! des dieux encore

Chaque autel en porte un, qu'un saint délire adore,
Holocauste éternel que tout lieu semble offrir.
L'homme et les éléments, pleins de ce seul mystère,
N'ont eu qu'une pensée, une œuvre sur la terre :
Confesser cet être, et mourir!

Mais si l'homme, occupé de cette œuvre suprême,
Épuise toute langue à nommer le seul Grand,
Ah! combien la nature, en son silence même,
Le nomme mieux encore au cœur qui le comprend!
Voulez-vous, ô mortels, que ce Dieu se proclame?
Foulez aux pieds la cendre où dort le Panthéon,
Et le livre où l'orgueil épèle en vain son nom!
De l'astre du matin le plus pâle rayon
Sur ce divin mystère éclaire plus votre âme,
Que la lampe au jour faux qui veille avec Platon.

Montez sur ces hauteurs d'où les fleuves descendent,
Et dont les mers d'azur baignent les pieds dorés,
A l'heure où les rayons sur leurs pentes s'étendent,
Comme un filet trempé ruisselant sur les prés.
Quand tout autour de nous sera splendeur et joie,

Quand les tièdes réseaux des heures de midi,
En vous enveloppant comme un manteau de soie,
Feront épanouir votre sang attiédi;

Quand la terre, exhalant son âme balsamique,
De son parfum vital enivrera vos sens,
Et que l'insecte même, entonnant son cantique,
Bourdonnera d'amour sur les bourgeons naissants;

Quand vos regards, noyés dans la vague atmosphère,
Ainsi que le dauphin dans son azur natal,
Flotteront incertains entre l'onde et la terre;
Et des cieux de saphir et des mers de cristal,

Écoutez dans vos sens, écoutez dans votre âme,
Et dans le pur rayon qui d'en haut vous a lui;
Et dites si le nom que cet hymne proclame
N'est pas aussi vivant, aussi divin que lui?

X.

LE CHÊNE.

LE CHÊNE.

SUITE DE JÉHOVAH.

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné :
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre ;
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire,
Pour aiguiser le bec à ses jeunes aiglons ;
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents.
L'été vient ; l'aquilon soulève
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la séve
En laisse retomber un peu.
Le printemps, de sa tiède ondée
L'arrose comme avec la main ;
Cette poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin.

La vie ! A ce seul mot tout œil, toute pensée,
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer ;
Au seuil de l'Infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer !

Il vit, ce géant des collines ;

Mais, avant de paraître au jour,
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.
Il sait quelle lutte s'apprête,
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sous la terre un appui;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour... ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui!

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire
Veut s'apprivoiser sur les flots,
Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile,
Et dort au vain roulis des vents.

Il vit! Le colosse superbe
Qui couvre un arpent tout entier,
Dépasse à peine le brin d'herbe

Que le moucheron fait plier.
Mais sa feuille boit la rosée;
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours;
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie,
Pour qui les siècles sont des jours.

Les sillons, où les blés jaunissent
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule;
La tour monte, vieillit, s'écroule;
L'hiver effeuille le granit;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre:
Et lui? voyez, il rajeunit!

Son tronc que l'écorce protége,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux;
Ses bras que le temps multiplie,

Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière,
Se recourbent dans la carrière,
Pour mieux porter le poids du vent.

Et son vaste et pesant feuillage,
Répandant la nuit alentour,
S'étend, comme un large nuage,
Entre la montagne et le jour;
Comme de nocturnes fantômes,
Les vents résonnent dans ses dômes;
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière,
Si sa feuille vient à frémir.

La nef dont le regard implore
Sur les mers un phare certain,
Le voit, tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre
Des flancs de la colline sombre
Jusqu'au pied des derniers coteaux.

Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux.

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités;
Là, près des ruches des abeilles,
Arachné tisse ses merveilles,
Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables,
Qu'écrase un lézard endormi.

Et ces torrents d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette séve rajeunie
Qui remonte avec le soleil;
Cette intelligence divine
Qui pressent, calcule, devine
Et s'organise pour sa fin;
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe

D'êtres sans nombres et sans fin ;

Et ces mondes de créatures
Qui, naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures
Dans les siècles comme aujourd'hui ;
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile,
Du bec de l'aigle ou du vautour ;
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière,
Et qu'échauffe un rayon du jour !

Et moi, je dis : Seigneur, c'est toi seul, c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté !
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil, dans sa masse et son éternité !

COMMENTAIRE

DE LA DIXIÈME HARMONIE.

Il y a aux bains de *Casciano*, en Toscane, entre Pise et Florence, un chêne qui était déjà fameux, par sa masse et par sa vétusté, dans les guerres de 1300 entre les Pisans et les Toscans. Il n'a pas pris un jour ni un cheveu blanc depuis ces cinq siècles. Sa tige s'élève aussi droite, sur des racines aussi saines, à quatre-vingts pieds du sol; et ses bras immenses, qui poussent d'autres bras innombrables comme un polype terrestre, n'ont pas une branche sèche à leurs extrémités. Il a mille ou douze cents ans, et il est tout jeune.

C'est assis sous ce chêne de *Casciano* que j'écrivis cette harmonie en 1826. J'ai vu depuis le platane de Godefroy de Bouillon, dans la prairie de Constantinople; les croisés campèrent à ses pieds et un régiment de cavalerie tout entier peut encore aujourd'hui s'y ranger à l'ombre en bataille. J'ai vu depuis les *oliviers* de la colline de *Golgotha*, vis-à-vis de Jérusalem, qui passent pour avoir été témoins, déjà vivants, de l'agonie

et de la sueur de sang du Christ. Il n'y a pas plus de mesure à la force et à la durée de la végétation, qu'il n'y en a à la puissance de Dieu. Il joue avec le temps et avec l'espace. L'homme seul est obligé de compter par jours. Ces arbres comptent par siècles, les rochers par la durée d'un globe, les étoiles par la durée du firmament. Qu'est-ce donc de Celui qui ne compte par rien, et pour qui toutes ces durées relatives sont un jour qui n'a pas encore commencé?

XI.

L'HUMANITÉ.

L'HUMANITÉ.

SUITE DE JÉHOVAH.

A de plus hauts degrés de l'échelle de l'être,
En traits plus éclatants Jéhovah va paraître :
La nuit qui le voilait ici s'évanouit !
Voyez, aux purs rayons de l'amour qui va naître,
La vierge qui s'épanouit !

Elle n'éblouit pas encore
L'œil fasciné qu'elle suspend;
On voit qu'elle-même elle ignore
La volupté qu'elle répand:
Pareille, en sa fleur virginale,
A l'heure pure et matinale
Qui suit l'ombre et que le jour suit,
Doublement belle, à la paupière,
Et des splendeurs de la lumière
Et des mystères de la nuit.

Sont front léger s'élève et plane
Sur un cou flexible, élancé,
Comme sur le flot diaphane
Un cygne mollement bercé;
Sous la voûte à peine décrite
De ce temple où son âme habite,
On voit le sourcil s'ébaucher,
Arc onduleux d'or ou d'ébène
Que craint d'effacer une haleine,
Ou le pinceau de retoucher!

Là jaillissent deux étincelles
Que voile et rouvre à chaque instant,

Comme un oiseau qui bat des ailes,
La paupière au cil palpitant.
Sur la narine transparente,
Les veines où le sang serpente
S'entrelacent comme à dessein;
Et, de sa lèvre qui respire,
Se répand avec le sourire
Le souffle embaumé de son sein.

Comme un mélodieux génie
De sons épars fait des concerts,
Une sympathique harmonie
Accorde entre eux ces traits divers:
De cet accord, charme des charmes,
Dans le sourire ou dans les larmes
Naissent la grâce et la beauté;
La beauté, mystère suprême
Qui ne se révèle lui-même
Que par désir et volupté!

Sur ses traits, dont le doux ovale
Borne l'ensemble gracieux,
Les couleurs que la nue étale
Se fondent pour charmer les yeux;

A la pourpre qui teint sa joue,
On dirait que l'onde s'y joue,
Ou qu'elle a fixé pour toujours,
Au moment qui la voit éclore,
Un rayon glissant de l'aurore
Sur un marbre aux divins contours.

Sa chevelure, qui s'épanche
Au gré du vent, prend son essor,
Glisse en ondes jusqu'à sa hanche,
Et là s'effile en franges d'or;
Autour du cou blanc qu'elle embrasse,
Comme un collier elle s'enlace,
Descend, serpente, et vient rouler
Sur un sein où s'enflent à peine
Deux sources, d'où la vie humaine
En ruisseaux d'amour doit couler!

Noble et légère, elle folâtre;
Et l'herbe que foulent ses pas
Sous le poids de son pied d'albâtre
Se courbe et ne se brise pas.
Sa taille, en marchant, se balance
Comme la nacelle, qui danse

Lorsque la voile s'arrondit
Sous son mât que berce l'aurore,
Balance son flanc vide encore
Sur la vague qui rebondit.

Son âme n'est rien que tendresse,
Son corps qu'harmonieux contour;
Tout son être, que l'œil caresse,
N'est qu'un pressentiment d'amour.
Elle plaint tout ce qui soupire;
Elle aime l'air qu'elle respire,
Rêve ou pleure, ou chante à l'écart,
Et, sans savoir ce qu'il implore,
D'une volupté qu'elle ignore
Elle rougit sous un regard!

Mais déjà sa beauté plus mûre
Fleurit à son quinzième été;
A ses yeux toute la nature
N'est qu'innocence et volupté.
Aux feux des étoiles brillantes,
Au doux bruit des eaux ruisselantes,
Sa pensée erre avec amour;
Et toutes les fleurs des prairies

Viennent, entre ses doigts flétries,
Sur son char sécher tour à tour.

L'oiseau, pour tout autre sauvage,
Sous ses fenêtres vient nicher,
Ou, charmé de son esclavage,
Sur ses épaules se percher.
Elle nourrit les tourterelles,
Sur le blanc satin de leurs ailes
Promène ses doigts caressants;
Ou, dans un amoureux caprice,
Elle aime que leur cou frémisse
Sous ses baisers retentissants.

Elle paraît, et tout soupire,
Tout se trouble sous son regard;
Sa beauté répand un délire
Qui donne une ivresse au vieillard;
Et, comme on voit l'humble poussière
Tourbillonner à la lumière
Qui la fascine à son insu,
Partout où ce beau front rayonne,
Un souffle d'amour environne
Celle par qui l'homme est conçu!

Un homme! un fils, un roi de la nature entière!
Insecte né de boue, et qui vit de lumière;
Qui n'occupe qu'un point, qui n'a que deux instants,
Mais qui de l'Infini par la pensée est maître,
Et, reculant sans fin les bornes de son être,
S'étend dans tout l'espace et vit dans tous les temps!

Il naît, et d'un coup d'œil il s'empare du monde!
Chacun de ses besoins soumet un élément;
Pour lui germe l'épi, pour lui s'épanche l'onde,
Et le feu, fils du jour, descend du firmament.

L'instinct de sa faiblesse est sa toute-puissance;
Pour lui l'insecte même est un objet d'effroi:
Mais le sceptre du globe est à l'intelligence;
L'homme s'unit à l'homme, et la terre à son roi!

Il regarde, et le jour se peint dans sa paupière;
Il pense, et l'univers dans son âme apparaît;
Il parle, et son accent, comme une autre lumière,
Va dans l'âme d'autrui se peindre trait pour trait.

Il se donne des sens qu'oublia la nature,
Jette un frein sur la vague au vent capricieux,

Lance la mort au but que son calcul mesure,
Sonde avec un cristal les abîmes des cieux.

Il écrit, et les vents emportent sa pensée,
Qui va dans tous les lieux vivre et s'entretenir;
Et son âme invisible, en traits vivants tracée,
Écoute le passé, qui parle à l'avenir!

Il fonde les cités, familles immortelles;
Et pour les soutenir il élève les lois,
Qui, de ces monuments colonnes éternelles,
Du temple social se divisent le poids.

Après avoir conquis la nature, il soupire;
Pour un plus noble prix sa vie a combattu;
Et son cœur vide encor, dédaignant son empire,
Pour s'égaler aux dieux inventa la vertu!

Il offre en souriant sa vie en sacrifice;
Il se confie au Dieu que son œil ne voit pas;
Coupable, a le remords qui venge la justice;
Vertueux, une voix qui l'applaudit tout bas!

Plus grand que son destin, plus grand que la nature,

Ses besoins satisfaits ne lui suffisent pas;
Son âme a des destins qu'aucun œil ne mesure,
Et des regards portant plus loin que le trépas.

Il lui faut l'espérance, et l'empire, et la gloire;
L'avenir à son nom, à sa foi des autels;
Des dieux à supplier, des vérités à croire;
Des cieux et des enfers, et des jours immortels!

—

Mais le temps tout à coup manque à sa vie usée,
L'horizon raccourci s'abaisse devant lui;
Il sent tarir ses jours comme une onde épuisée,
Et son dernier soleil a lui!

Regardez-le mourir!... Assis sur le rivage
Que vient battre la vague où sa nef doit partir,
Le pilote qui sait le but de son voyage
D'un cœur plus rassuré n'attend pas le zéphyr.

On dirait que son œil, qu'éclaire l'espérance,
Voit l'immortalité luire sur l'autre bord:
Au delà du tombeau sa vertu le devance,

Et, certain du réveil, le jour baisse, il s'endort!

Et les astres n'ont plus d'assez pure lumière,
Et l'infini n'a plus d'assez vaste séjour,
Et les siècles divins d'assez longue carrière
Pour l'âme de celui qui n'était que poussière,
Et qui n'avait qu'un jour!

Voilà cet instinct qui l'annonce
Plus haut que l'aurore et la nuit;
Voilà l'éternelle réponse
Au doute qui se reproduit!
Du grand livre de la nature
Si la lettre, à vos yeux obscure,
Ne le trahit pas en tout lieu,
Ah! l'homme est le livre suprême!
Dans les fibres de son cœur même
Lisez, mortels : Il est un Dieu!

XII.

L'IDÉE DE DIEU.

L'IDÉE DE DIEU.

SUITE DE JÉHOVAH.

Heureux l'œil éclairé de ce jour sans nuage,
Qui partout ici-bas le contemple et le lit !
Heureux le cœur épris de cette grande image,

Toujours vide et trompé si Dieu ne la remplit!

Ah! pour celui-là seul la nature est sans ombre!
En vain le temps se voile et recule les cieux:
Le ciel n'a point d'abîme et le temps point de nombre
Qui le cache à ses yeux.

Pour qui ne l'y voit pas tout est nuit et mystères:
Cet alphabet de feu dans le ciel répandu
Est semblable pour eux à ces vains caractères
Dont le sens, s'ils en ont, dans les temps s'est perdu.

Le savant sous ses mains les retourne et les brise,
Et dit: « Ce n'est qu'un jeu d'un art capricieux. »
Et cent fois, en tombant, ces lettres qu'il méprise
D'elles-même ont écrit le nom mystérieux!

Mais cette langue, en vain par les temps égarée,
Se lit hier comme aujourd'hui;
Car elle n'a qu'un nom sous sa lettre sacrée:
Lui seul! Lui partout! toujours Lui!

Qu'il est doux, pour l'âme qui pense,

Et flotte dans l'immensité
Entre le doute et l'espérance,
La lumière et l'obscurité,
De voir cette idée éternelle
Luire sans cesse au-dessus d'elle
Comme une étoile aux feux constants,
La consoler sous ses nuages,
Et lui montrer les deux rivages
Blanchis de l'écume du temps!

En vain les vagues des années
Roulent dans leur flux et reflux
Les croyances abandonnées
Et les empires révolus;
En vain l'opinion qui lutte
Dans son triomphe ou dans sa chute
Entraîne un monde à son déclin;
Elle brille sur sa ruine,
Et l'histoire qu'elle illumine
Ravit son mystère au destin!

Elle est la science du sage,
Elle est la foi de la vertu,
Le soutien du faible, et le gage

Pour qui le juste a combattu !
En elle la vie a son juge
Et l'infortune son refuge,
Et la douleur se réjouit.
Unique clef du grand mystère,
Otez cette idée à la terre,
Et la raison s'évanouit !

Cependant le monde, qu'oublie
L'âme absorbée en son auteur,
Accuse sa foi de folie,
Et lui reproche son bonheur :
Pareil à l'oiseau des ténèbres
Qui, charmé des lueurs funèbres,
Reproche à l'oiseau du matin
De croire au jour qui vient d'éclore,
Et de planer devant l'aurore,
Enivré du rayon divin.

Mais qu'importe à l'âme qu'inonde
Ce jour que rien ne peut voiler?
Elle laisse rouler le monde
Sans l'entendre et sans s'y mêler.
Telle une perle de rosée

Que fait jaillir l'onde brisée
Sur des rochers retentissants,
Y sèche pure et virginale,
Et seule dans les cieux s'exhale
Avec la lumière et l'encens.

COMMENTAIRE

DE LA ONZIÈME ET DE LA DOUZIÈME HARMONIE.

Écrites à la même date et au même lieu : Florence, 1826.

XIII.

SUR DES ROSES SOUS LA NEIGE.

SUR DES ROSES SOUS LA NEIGE.

Monceau, 1847.

Pourquoi, Seigneur, fais-tu fleurir ces pâles roses,
Quand déjà tout frissonne ou meurt dans nos climats?
Hélas! six mois plus tôt que n'étiez-vous écloses?
Pauvres fleurs, fermez-vous! voilà les blancs frimas!

Mais non, refleurissez! Le bonheur et les larmes
Dans nos cœurs (Dieu le veut) se rejoignent ainsi.
Si près de ces glaçons, ces fleurs ont plus de charmes;
Et si près de ces fleurs, l'hiver est plus transi.

XIV.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

SOUVENIRS D'ENFANCE,

OU

LA VIE CACHÉE.

A M. P. G. DE B***.

Quand la voix du passé résonnait dans son âme,
Les regards d'Ossian étincelaient de flamme,
Le vol de sa pensée agitait ses cheveux,
Sa harpe frémissait dans ses genoux nerveux,

Et ses accents, pareils au murmure des ondes,
Coulaient à flots pressés de ses lèvres fécondes,
Comme un torrent d'hiver qu'on ne peut contenir :
Le vieillard n'était plus que voix et souvenir.
O puissance de l'âme! ô jeunesse éternelle
Qu'une douce mémoire en nos seins renouvelle!
Sur ma lyre, Ossian, je ne vois pas encor
Flotter mes cheveux blancs parmi ces cordes d'or;
Mon cœur est tiède encor des feux de ma jeunesse;
Je n'ai pas tes longs jours, j'ai déjà ta tristesse;
Je parcours comme toi le champ de mes regrets!
Adorant comme toi les monts et les forêts,
J'aime à m'asseoir, aux bords des torrents de l'automne,
Sur le rocher battu par le flot monotone,
A suivre dans les airs la nue et l'aquilon,
A leur prêter des traits, un corps, une âme, un nom,
Et, d'êtres adorés m'en formant les images,
A dire aussi : Mon âme est avec les nuages!
Mais je ne chante plus; les hommes de nos jours
A ta harpe elle-même, hélas! resteraient sourds:
Trop pleins d'un avenir tout brillant de chimères,
Leurs yeux vers le passé ne se détournent guères.
Et si ma harpe encor, pour tromper mes ennuis,
Soupire pour moi seul dans l'ombre de mes nuits,

Ces chants dont ta douleur faisait son bien suprême
De leur écho plaintif m'importunent moi-même,
Et mon cœur redescend de cet oubli trop court,
Comme un poids soulevé qui retombe plus lourd !

Quel attrait cependant à ma lyre rebelle
Du fond de ma langueur aujourd'hui me rappelle ?
D'où vient qu'à mon insu, mariés à ma voix,
Les mots harmonieux s'enchaînent sous mes doigts,
Et qu'en mètres brillants ma verve cadencée
Comme un courant limpide emporte ma pensée ?
Ah ! c'est qu'une voix chère a retenti dans moi ;
C'est que le souvenir qui me rappelle à toi,
Écartant loin de lui les ombres des années,
Et déployant soudain ses ailes enchaînées
Au-dessus des douleurs, des dégoûts, fruits du temps,
Franchit d'un vol léger les jours, les mois, les ans,
Et m'emporte avec toi dans ce séjour champêtre,
Dans ces temps écoulés que ton nom fait renaître,
Jeune, heureux, le cœur plein d'ignorance et d'espoir,
Brillant comme un matin qui n'aurait point de soir,
Tel que notre amitié nous vit à son aurore,
Et qu'à sa douce voix je crois nous voir encore :
A son prisme divin le présent effacé

Se colore des feux dont brillait le passé.

O champs de Bienassis, maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries,
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux,
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux,
Vergers où de l'été la teinte monotone
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne,
Où la feuille en tombant sous les pleurs du matin
Dérobait à nos pieds le sentier incertain;
Pas égarés au loin dans les frais paysages,
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages,
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux;
Pressentiments divins, intimes confidences,
Lectures, rêverie, entretiens, doux silences;
Table riche des dons que l'automne étalait,
Où les fruits du jardin, où le miel et le lait,
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,
De leur luxe champêtre enchantaient le convive;
Silencieux réduit où des rayons de bois,
Par l'âge vermoulus et pliant sous le poids,
Nous offraient ces trésors de l'humaine sagesse
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,

Où la lampe avec nous veillant jusqu'au matin
Nous guidait au hasard, comme un phare incertain,
De volume en volume; hélas! croyant encore
Que le livre savait ce que l'auteur ignore,
Et que la vérité, trésor mystérieux,
Pouvait être cherchée ailleurs que dans les cieux!
Scènes de notre enfance après quinze ans rêvées,
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,
Lieux, noms, demeure, et vous, aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,
Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
A l'onde dont les cours reflète les images,
Aussi frais, aussi doux que si jamais les pleurs
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs;
Et vos riants tableaux sont à mon âme aimante
Ce qu'au navigateur battu par la tourmente
Sont les songes dorés qui lui montrent de loin
Le rivage chéri de son bonheur témoin,
L'ondoyante moisson que sa main a semée,
Et du toit paternel le seuil ou la fumée.
Tu n'as donc pas quitté ce port de ton bonheur?
Ce soleil du matin qui réjouit ton cœur,
Comme un arbre au rocher fixé par sa racine,
Te retrouve toujours sur la même colline;

Nul adieu n'attrista le seuil de ta maison;
Jamais, jamais tes yeux n'ont changé d'horizon;
L'arbre de ton aïeul, l'arbre qui t'a vu naître
N'a jamais reverdi sans ombrager son maître;
Jamais le voyageur, en voyant du chemin
Ta demeure fermée aux rayons du matin,
Trouvant l'herbe grandie ou le sentier plus rude,
N'a demandé, surpris de cette solitude,
Sur quels bords étrangers, dans quels lointains séjours
Le vent de l'inconstance avait poussé tes jours.
Ton verger ne voit pas une main mercenaire
Cueillir ces fruits greffés par ta main tutélaire,
Et ton ruisseau, content de son lit de gazon,
Comme un hôte fidèle à la même maison,
Vient murmurer toujours au seuil de ta demeure,
Et de la même voix t'endort à la même heure.
Ainsi tu vieilliras sans que tes jours pareils
Soient comptés autrement que par leurs doux soleils,
Sans que les souvenirs de ton heureuse histoire
Laissent d'autres sillons gravés dans ta mémoire
Que le cercle inégal des diverses saisons,
Des printemps plus tardifs, de plus riches moissons,
Tes pampres moins chargés, tes ruches plus fécondes,
Ou ta source sevrant ton jardin de ses ondes;

Sans avoir dissipé des jours trop tôt comptés,
Dans la poudre, ou le bruit, ou l'ombre des cités,
Et sans avoir semé, de distance en distance,
A tous les vents du ciel ta stérile espérance!

Ah! rends grâce à ton sort de ce flot lent et doux
Qui te porte en silence où nous arrivons tous,
Et, comme ton destin si borné dans sa course,
Dans son lit ignoré s'endort près de sa source!
Ne porte point envie à ceux qu'un autre vent
Sur les routes du monde a conduits plus avant,
Même à ces noms frappés d'un peu de renommée!
Du feu qu'elle répand toute âme est consumée;
Notre vie est semblable au fleuve de cristal
Qui sort, humble et sans nom, de son rocher natal:
Tant qu'au fond du bassin que lui fit la nature,
Il dort, comme au berceau, dans un lit sans murmure,
Toutes les fleurs des champs parfument son sentier,
Et l'azur d'un beau ciel y descend tout entier;
Mais, à peine échappés des bras de ses collines,
Ses flots s'épanchent-ils sur les plaines voisines,
Que, du limon des eaux dont il enfle son lit,
Son onde, en grossissant, se corrompt et pâlit;
L'ombre qui les couvrait s'écarte de ses rives,

Le rocher nu contient ses vagues fugitives,
Il dédaigne de suivre, en se creusant son cours,
Des vallons paternels les gracieux détours;
Mais, fier de s'engouffrer sous des arches profondes,
Il y reçoit un nom bruyant comme ses ondes;
Il emporte, en fuyant à bonds précipités,
Les barques, les rumeurs, les fanges des cités;
Chaque ruisseau qui l'enfle est un flot qui l'altère,
Jusqu'au terme où, grossi de tant d'onde adultère,
Il va, grand mais troublé, déposant un vain nom,
Rouler au sein des mers sa gloire et son limon.
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure!
Heureux le sort caché dans une vie obscure!

Nous parlions autrement à l'âge où l'avenir
Dans nos seins palpitants ne pouvait contenir,
Et débordait pour nous de la coupe de vie,
Comme un jus écumant d'une urne trop remplie.
A cet âge enivré, la gloire est à nos yeux
Ce qu'à l'œil des enfants qui regardent les cieux
Est l'astre de la nuit, dont l'orbe, près d'éclore,
Au sommet qu'il franchit semble toucher encore.
L'un d'eux, quittant ses jeux pour la douce splendeur,
Croit que pour s'emparer du disque tentateur,

Et pour se revêtir de la lueur divine,
Il n'a qu'à faire un pas sur la sombre colline :
Il s'avance, l'œil fixe et les bras entr'ouverts;
Et le globe de feu suspendu dans les airs,
Comme pour prolonger sa crédule espérance,
A hauteur de la main un moment se balance.
Il monte; mais déjà dans l'azur étoilé,
Quand il touche au sommet, l'astre s'est envolé,
Et, fuyant dans le ciel de nuage en nuage,
Est aussi loin déjà des monts que de la plage.
Confus de son erreur, il revient sur ses pas!
Et les fils du hameau qui sont restés en bas,
Occupés à choisir des fleurs au sein des plaines,
Ou des cailloux polis dans le lit des fontaines,
Sans songer à cet astre objet de ses regrets,
Au fond de la vallée en étaient aussi près!...

Mais quand ce feu céleste éblouirait ton âme,
Quand tu le poursuivrais sur un désir de flamme,
Dans ces vieux jours du monde avares de vertu,
Cette gloire rêvée, où la trouverais-tu?
Crois-tu que ce reflet de la splendeur suprême,
Cette immortalité qui sort de la mort même,
Soit ce mot profané qui passe tour à tour

Du grand homme d'hier au grand homme du jour,
Monnaie au coin banal qu'un jour frappe, un jour use,
Que la vanité paie à l'orgueil qu'elle abuse?
Crois-tu que chaque siècle en ait reçu d'en haut
Toujours la même soif avec le même lot;
Et qu'enfin l'avenir, acceptant l'héritage,
Ratifie à jamais ce risible partage
Que les sots, éblouis des splendeurs de leur temps,
En font de siècle en siècle entre tous leurs enfants?

Non! Tu ris avec moi de l'erreur où nous sommes;
Tu sais de quel linceul le temps couvre les hommes;
Tu sais que tôt ou tard, dans l'ombre de l'oubli,
Siècles, peuples, héros, tout dort enseveli;
Qu'à cette épaisse nuit qui descend d'âge en âge
A peine un nom par siècle obscurément surnage;
Que le reste, éclairé d'un moins haut souvenir,
Disparaît par étage à l'œil de l'avenir,
Comme, en quittant la rive, un navire à la voile,
A l'heure où de la nuit sort la première étoile,
Voit à ses yeux déçus disparaître d'abord
L'écume du rivage et le sable du port,
Puis les tours de la ville où l'airain se balance,
Puis les phares éteints qu'abaisse la distance,

Puis les premiers coteaux sur la plaine ondoyants,
Puis les monts escarpés sous l'horizon fuyants.
Bientôt il ne voit plus au loin qu'une ou deux cimes,
Dont l'éternel hiver blanchit les pics sublimes,
Refléter au-dessus de cette obscurité
Du jour qui va les fuir la dernière clarté,
Jusqu'à ce qu'abaissés de leur niveau céleste,
Ces sommets décroissants plongent comme le reste,
Et qu'étendue enfin sur la terre et les mers,
L'universelle nuit pèse sur l'univers.
De la gloire et du temps voilà l'image sombre.
Éloigne-toi d'un siècle, et tout rentre dans l'ombre;
Laisse pour fuir l'oubli tant d'insensés courir!
Que sert un jour de plus à ce qui doit mourir?

Tu voudrais cependant que sur un cénotaphe
La gloire t'inscrivît ta ligne d'épitaphe,
Et promît à ton nom, de temps en temps cité,
Ses heures de mémoire et d'immortalité,
Jusqu'à ce qu'un passant, brisant ton humble pierre,
Dispersât sous ses pieds ta gloire et ta poussière,
Et qu'un jour, en sifflant, le berger du vallon
Ne sût plus rassembler les lettres de ton nom.
Ah! qu'à ces vains regrets ton âme soit fermée!

Le funèbre baiser dont une bouche aimée
Scelle au dernier adieu les lèvres du mourant,
Notre nom qu'un ami rappelle en soupirant,
Les larmes sans témoin dont un œil nous arrose,
Voilà notre épitaphe et notre apothéose
A nous à qui le sort en naissant n'a promis
D'autre immortalité qu'aux cœurs de nos amis!...
Que le sort te la donne à ton heure suprême!
Le souvenir n'est doux que dans un cœur qui t'aime!
Si de ton nom pourtant tu veux l'entretenir,
Grave ces simples mots sur ton urne à venir :

« Là dort d'un doux sommeil, quoique sans mausolée,
Dans le sein de sa mère, un fils de la vallée.
Que t'importe, ô passant, s'il fut célèbre ou non?
En changeant de patrie il a changé de nom.
Tout près de son berceau sa tombe fut placée;
Peu d'espace borna sa vie et sa pensée;
Content de son bonheur, il sut le renfermer
Autour des seuls objets qu'il eût besoin d'aimer,
Une mère, une femme, un ami, la nature;
Et de ses vœux, en tout, son cœur fut la mesure.
Ses pas ni ses désirs n'ont jamais dépassé
Cet horizon étroit par ton œil embrassé,

Et pour lui l'univers s'étendait de la pente
Où sous ces peupliers son beau fleuve serpente,
Jusqu'à ces monts voisins d'où l'ombre qui descend
De l'haleine des bois rafraîchit le passant.
Il ne goûta jamais l'ivresse de la gloire,
Ce faux pressentiment d'une vaine mémoire;
Jamais dans la tempête il n'éleva la voix,
Ou ne jeta son sort dans l'urne de nos lois;
Jamais il ne força le lion populaire
A frémir à ses pieds d'amour ou de colère;
Jamais de la victoire il ne vit les enfants
Incliner sur son front leurs drapeaux triomphants.
Il ne promena point sa vague inquiétude
De rivage en rivage et d'étude en étude;
Il ne vit point son or, marchandant ses plaisirs,
Tarir entre ses mains plus tard que ses désirs;
Il n'alla point chercher dans Rome ou dans la Grèce
Les mystères voilés de l'antique sagesse,
Ni du bleu firmament, pour enchanter ses yeux,
Voir des astres nouveaux levés sous d'autres cieux :
Mais il eut, sans goûter une science amère,
La loi de ses aïeux et le Dieu de sa mère;
Reçut, sans la peser à nos poids inconstants,
Dans un cœur simple et pur la sagesse des temps,

Comme des mains d'un père on prend son héritage,
Avec l'eau qui l'arrose et l'arbre qui l'ombrage.
Il semait de ses mains le champ de ses aïeux,
Il ne se lassait pas du spectacle des cieux;
Il voyait chaque jour sur la terre arrosée
L'aurore se dissoudre en perles de rosée,
Les bois se revêtir de leurs manteaux flottants,
La séve remonter aux bourgeons du printemps;
Les fleurs, où le Très-Haut rassembla ses merveilles,
Livrer l'ambre liquide aux rayons des abeilles;
L'astre du jour mourant dans un couchant vermeil
De ses derniers regards inspirer le sommeil;
Ou les feux dispersés dans des nuits embaumées,
Calculant sans compas leurs courbes enflammées,
Sous la voûte sans clef flottant de toutes parts,
Élever sa pensée autant que ses regards.
De l'amour dans son cœur fixé par l'innocence,
Même après sa jeunesse on sentait la présence,
Comme on respire encor dans un vase exhalé
L'odeur d'un doux parfum après qu'il a brûlé;
Comme, en quittant la terre, un soleil qui s'ombrage
Laisse encor sa chaleur et sa pourpre au nuage.
Les doux ressouvenirs, ces échos du bonheur,
Jusqu'à ses derniers jours réchauffèrent son cœur:

Quand de ces jours nombreux la coupe fut remplie,
Il accueillit la mort en bénissant la vie.
Vous dont le nom sublime a volé sous les cieux,
Heureux, sages ou grands, qu'avez-vous eu de mieux?
Dieu ne mesure pas nos sorts à l'étendue;
La goutte de rosée à l'herbe suspendue
Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur
Que l'immense océan dans ses plaines d'azur! »

COMMENTAIRE

DE LA QUATORZIÈME HARMONIE.

Ces initales G. de B*** désignent un de mes excellents et remarquables amis d'enfance et de jeunesse, *Guichard de Bienassis*. J'allais tous les ans, pendant les vacances, passer quelques jours doux et joyeux dans le petit château de sa mère, à Bienassis, auprès de *Crémieux*, en Dauphiné.

Je le perdis ensuite de vue pendant vingt ans. Un jour que ma pensée se reportait sur ces chères aurores de la vie, j'appris qu'il vivait obscur et heureux dans ces mêmes tourelles, sur ces mêmes terrasses, sous ces mêmes treilles qui l'avaient vu naître. Je comparais la placidité et la pérennité de cette vie cachée et dormante aux agitations, aux égarements, aux écumes de ma vie courante. J'adressai ce souvenir à son nom. Il le lut, par hasard, dans un recueil ou dans un de mes volumes, et il m'écrivit.

Un autre jour d'automne de 1840, j'étais à Saint-Point, reve-

nant d'Italie, la maison pleine de visiteurs, d'électeurs, de voisins, d'amis. On m'annonça un étranger dont on ne savait pas le nom : j'allai au-devant de lui sur le seuil. Je vis un homme de taille moyenne, au costume presque rustique, un sac de voyage sous le bras gauche, un bâton dans la main droite, les souliers poudreux, les cheveux noirs et flottants à grandes boucles, le teint hâlé de l'homme des champs, les traits fins et gracieux, la tête un peu penchée en avant, comme quelqu'un qui a la vue basse et qui craint toujours de faire un faux pas. Je le regardais, attendant ce qu'il avait à me dire, et je pensais en moi-même : Voilà un homme sensible, un homme d'imagination enfoui dans quelque recoin obscur de l'existence : que vient-il me demander ici? — Il me regardait lui-même avec une vive attention, et je voyais un imperceptible sourire poindre sur ses lèvres, bienveillantes cependant. — « Hé quoi! me dit-il enfin, « tu ne me reconnais pas? — Il me semble, lui répondis-je, que « mon cœur vous reconnaît confusément; mais mon œil, non. « Qui êtes-vous donc? — Je suis, me dit-il, *Prosper Guichard de* « *Bienassis*, ton ami de collége, ton ami d'adolescence, et en- « core ton ami d'âge fait. » — Nous nous embrassâmes. Je le fis conduire dans la meilleure chambre d'hôtes qu'il y eût au château; et quand la journée d'affaires fut finie, la journée de l'amitié commença. Il passa la nuit à me raconter sa vie, à partir du point où nous nous étions quittés; son séjour sans interruption dans le foyer de ses pères; ses rêveries de célébrité, d'activité, de gloire, évaporées au soleil de son jardin; ses amours précoces avec une jeune et charmante cousine qu'il avait obtenue de ses parents à force de constance, et qui faisait la joie de ses jours; la vieillesse et la mort de sa mère; ses occupations rurales; ses embellissements à la maison et aux champs, aux vergers, à la fontaine de *Bienassis;* les chasses et les promenades de ses étés; les recueillements de ses journées et de ses soirées d'hiver au coin de son foyer, sans enfants, en société des mêmes livres que nous dérobions à la bibliothèque de sa mère dans

notre enfance; sa joie la première fois qu'il avait entendu retentir mon nom et mes vers jusque dans sa solitude; la réserve qui l'avait empêché de me donner signe de vie depuis tant d'années, dans la crainte que le vent de la renommée n'eût emporté son nom de mon cœur; enfin, tout.

Je crus rajeunir de vingt ans, et, depuis cette reconnaissance, il revint toutes les années dans la saison où les hirondelles s'envolent: ami plus sûr et plus fidèle que ces oiseaux, symbole de fidélité, car elles nous abandonnent quand le froid commence à faire frissonner les vitres, et quand la neige commence à blanchir le toit. Et lui, il revient quand tout se retire ou quand tout se glace... Que Dieu le bénisse du haut de son éternité, comme je l'ai béni dans ces vers éphémères! C'est un véritable ami.

XV.

LE MONT BLANC.

LE MONT BLANC.

SUR UN PAYSAGE DE M. CALAME.

Montagne à la cime voilée,
Pourquoi vas-tu chercher si haut,
Au fond de la voûte étoilée,
Des autans l'éternel assaut?

Des sommets triste privilége!
Tu souffres les âpres climats,
Tu reçois la foudre et la neige,
Pendant que l'été germe en bas.

A tes pieds s'endort sous la feuille,
A l'ombre de tes vastes flancs,
La vallée où le lac recueille
L'onde des glaciers ruisselants.

Tu t'enveloppes de mystère,
Tu te tiens dans un demi-jour,
Comme un appas nu de la terre
Que couvre ton jaloux amour.

Ah! c'est là l'image sublime
De tout ce que Dieu fit grandir :
Le génie à l'auguste cime
S'isole aussi pour resplendir.

Le bruit, le vent, le feu, la glace,
Le frappent éternellement,
Et sur son front gravent la trace
D'un froid et morne isolement.

Mais souvent, caché dans la nue,
Il enferme dans ses déserts,
Comme une vallée inconnue,
Un cœur qui lui vaut l'univers.

Ce sommet où la foudre gronde,
Où le jour se couche si tard,
Ne veut resplendir sur le monde
Que pour briller dans un regard!

En le voyant, nul ne se doute
Qu'il ne s'élance au fond des cieux,
Qu'il ne fend l'azur de sa voûte
Que pour être suivi des yeux;

Et que de nuage en nuage
S'il monte si haut, c'est pour voir,
La nuit, son orageuse image
Luire, ô lac, dans ton beau miroir!

Paris, 26 mars 1849.

XVI.

DÉSIR.

DÉSIR.

Ah ! si j'avais des paroles,
Des images, des symboles,
Pour peindre ce que je sens !
Si ma langue embarrassée

Pour révéler ma pensée,
Pouvait créer des accents!

Loi sainte et mystérieuse!
Une âme mélodieuse
Anime tout l'univers;
Chaque être a son harmonie,
Chaque étoile son génie,
Chaque élément ses concerts.

Ils n'ont qu'une voix, mais pure,
Forte comme la nature,
Sublime comme son Dieu;
Et, quoique toujours la même,
Seigneur, cette voix suprême
Se fait entendre en tout lieu.

Quand les vents sifflent sur l'onde,
Quand la mer gémit ou gronde,
Quand la foudre retentit,
Tout ignorants que nous sommes,
Qui de nous, enfants des hommes,
Demande ce qu'ils ont dit?

L'un a dit : Magnificence!
L'autre : Immensité! puissance!
L'autre : Terreur et courroux!
L'un a fui devant sa face,
L'autre a dit : Son ombre passe :
Cieux et terre, taisez-vous!

Mais l'homme, ta créature,
Lui qui comprend la nature,
Pour parler n'a que des mots,
Des mots sans vie et sans aile,
De sa pensée immortelle
Trop périssables échos!

Son âme est comme l'orage
Qui gronde dans le nuage
Et qui ne peut éclater,
Comme la vague captive
Qui bat et blanchit sa rive,
Et ne peut la surmonter.

Elle s'use et se consume
Comme un aiglon dont la plume
N'aurait pas encor grandi,

Dont l'œil aspire à sa sphère,
Et qui rampe sur la terre
Comme un reptile engourdi.

Ah! ce qu'aux anges j'envie
N'est pas l'éternelle vie,
Ni leur glorieux destin:
C'est la lyre, c'est l'organe
Par qui même un cœur profane
Peut chanter l'hymne sans fin!

Quelque chose en moi soupire,
Aussi doux que le zéphire
Que la nuit laisse exhaler,
Aussi sublime que l'onde,
Ou que la foudre qui gronde.
Et mon cœur ne peut parler!

Océan, qui sur tes rives
Épands tes vagues plaintives;
Rameaux murmurants des bois;
Foudre dont la nue est pleine;
Ruisseaux à la molle haleine,
Ah! si j'avais votre voix!

Si seulement, ô mon âme,
Ce Dieu dont l'amour t'enflamme
Comme le feu, l'aquilon,
Au zèle ardent qui t'embrase
Accordait, dans une extase,
Un mot pour dire son nom;

Son nom, tel que la nature
Sans paroles le murmure,
Tel que le savent les cieux;
Ce nom que l'aurore voile,
Et dont l'étoile à l'étoile
Est l'écho mélodieux :

Les ouragans, le tonnerre,
Les mers, les feux et la terre,
Se tairaient pour l'écouter;
Les airs, ravis de l'entendre,
S'arrêteraient pour l'apprendre,
Les cieux pour le répéter.

Ce nom seul, redit sans cesse,
Soulèverait ma tristesse
Dans ce vallon de douleurs;

Et je dirais, sans me plaindre :
« Mon dernier jour peut s'éteindre :
J'ai dit sa gloire, et je meurs ! »

COMMENTAIRE

DE LA SEIZIÈME HARMONIE.

Cette harmonie fut écrite à Florence, en 1828. C'est l'époque de ma vie où ma pensée, sans désirs, sans soins et sans soucis sur la terre, se tourna le plus habituellement vers le ciel, et où tous mes chants étaient des hymnes. Il y a des âmes chez lesquelles la piété est un fruit des larmes; il y en a d'autres chez lesquelles l'adoration est un parfum d'été qui s'exhale dans les rayons de joie. Je suis de ces derniers. La douleur me crispe, et me rend silencieux et stérile; le bonheur me féconde, et m'invite à me répandre en reconnaissance et en cantiques. J'étais heureux.

XVII.

LE RETOUR.

LE RETOUR.

AU COMTE XAVIER DE MAISTRE,

AUTEUR DU LÉPREUX.

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours!

Que de jours ont passé sur ces chères empreintes!
Que d'adieux éternels! que de rêves déçus!
Que de liens brisés! que d'amitiés éteintes!
Que d'échos assoupis qui ne répondent plus!
Moins de flots ont roulé sur les sables de Laisse[1],
Moins de rides d'azur ont sillonné son sein,
Et, des arbres vieillis qui couvraient ta jeunesse,
Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin!
Ah! de nos jours mortels trop rapide est la course!
On regrette la vie avant d'avoir vécu;
Et le flot, qui jamais ne remonte à sa source,
Ne revoit pas deux fois le doux bord qu'il a vu!

Ah! si du moins dans nos années
Les jours perdus ne comptaient pas!
Si les jalouses destinées
Les oubliaient sous leur compas!
Mais, hélas! la mousse ou la lie
Du calice étroit de la vie
Comble également les contours!
Quand il est tari, l'homme expire;
Les pleurs comptent pour le sourire,

[1] Nom d'un torrent de Savoie.

Les nuits d'exil pour de beaux jours.

Je sais qu'après un long orage,
Brisé d'efforts et de douleur,
Tu fus recueilli sur la plage
Par un peuple ami du malheur;
Qu'une juste reconnaissance,
Comme une seconde naissance,
T'apprit à bénir d'autres lieux;
Qu'au sein d'une épouse chérie,
L'amour te fit une patrie
Loin des tombeaux de tes aïeux.

Cependant il est doux de respirer encore
Cet air du ciel natal où l'on croit rajeunir,
Cet air qu'on respira dès sa première aurore,
Cet air tout embaumé d'antique souvenir!
Il est doux de le voir balancer le feuillage
Du chêne couronné qui prêta son ombrage
A nos rêves au fond des bois;
Ou, comme un vieil ami dont on connaît la voix,
De l'entendre siffler sur l'herbe des collines,
Et prolonger le soir, à travers les ruines,
Les sourds murmures d'autrefois!

Il est doux de s'asseoir au foyer de ses pères,
A ce foyer jadis de vertus couronné,
Et de dire, en montrant le siége abandonné :
« Ici chantait ma sœur, là méditaient mes frères;
Là ma mère allaitait son charmant nouveau-né;
Là le vieux serviteur nous contait l'aventure
Des deux jumeaux perdus dans la forêt obscure;
Là le fils de la veuve emportait notre pain,
Là, sur le seuil couvert de deux figuiers antiques,
A l'heure où les brebis rentraient aux toits rustiques,
Le chien du mendiant venait lécher ma main! »

Notre âme, en remontant à ses premières heures,
Ranime tour à tour ces fantômes chéris,
Et s'attache aux débris de ces chères demeures,
S'il en reste au moins un débris!

Ainsi quand nous cherchons en vain dans nos pensées
D'un air qui nous charmait les traces effacées,
Si quelque souffle harmonieux,
Effleurant au hasard la harpe détendue,
En tire seulement une note perdue,
Des larmes roulent dans nos yeux;
D'un seul son retrouvé l'air entier se réveille,

Il rajeunit notre âme, et remplit notre oreille
D'un souvenir mélodieux.

O sensible exilé! tu les as retrouvées
Ces images de loin, toujours, toujours rêvées,
Et ces débris vivants de tes jours de bonheur!
Tes yeux ont contemplé tes montagnes si chères,
Et ton berceau champêtre, et le toit de tes pères;
Et des flots de tristesse ont monté dans ton cœur!
Nous passons, nous passons! Ce refrain monotone,
Hélas! est toujours neuf et toujours répété;
Tant l'homme, que toujours son inconstance étonne,
Se sent fait pour l'éternité!

Nous passons! et déjà, dans la race nouvelle,
Ton œil sous les vieux noms voit des hommes nouveaux;
Ton cœur qui l'interroge est étranger pour elle,
Et tu connaîtrais mieux le peuple des tombeaux.

De ses longs souvenirs retrouvant quelque trace,
A peine un vieil ami qui s'éveille à ton nom
Demande si c'est là ce conteur plein de grâce
Qui, sous son prisme heureux multipliant l'espace,
Entre les quatre murs de ton étroit donjon,

Voyageait si gaîment autour de sa prison?
Non, non! c'est le lépreux étranger sur la terre,
Qui, le soir, du sommet de sa tour solitaire,
Contemple en soupirant les fêtes du hameau,
Et, dans ce peuple heureux ne comptant plus de frères,
Plus d'amante ou de sœur dans toutes ces bergères,
Met la main sur ses yeux, et demande un tombeau!

Cependant, du génie aimable privilége,
Ton front se couvre en vain de sa première neige;
L'infortune et l'exil, et la mort et le temps,
Ont en vain décimé tes amis de vingt ans:
Séduits par tes écrits, enchaînés par ta grâce,
Des amis inconnus viennent briguer leur place;
Ils renaîtront pour toi jusqu'à tes derniers jours.
Que dis-je? Quand la mort, sous un vert mausolée,
Rendant un peu de terre à ton ombre exilée,
Couvrira de gazon le fils de la vallée,
Des amis? ta mémoire en gardera toujours!
Ils y viendront pleurer et cette grâce attique,
Et cet accent naïf, tendre, mélancolique,
Qui sans les demander fait ruisseler nos pleurs;
De leurs jeunes vertus tu nourriras la flamme;
Et, se sentant meilleurs, ils diront : « C'est son âme

Qui de ses doux écrits a passé dans nos cœurs! »

Mais quelle est, diras-tu, cette voix inconnue
Qui sous mon propre toit m'accueille et me salue?
Aux rives de mon lac cet ami m'est-il né?
A-t-il respiré l'air de ma tiède vallée,
Ou foulé sous ses pas l'herbe que j'ai foulée
Au pied du Nivolay[1], d'étoiles couronné?
De quel droit ose-t-il, étranger sur ces rives?...
...Étranger! J'en appelle à tes vagues plaintives,
Beau lac dont j'ai souvent recueilli les accords;
Torrents aux flots glacés, j'en appelle à vos bords;
A vous, vallons de paix; à vous, simples demeures
Où l'hospitalité me fit bénir les heures,
Où ton nom, si souvent par les tiens répété,
Me donna sur ton cœur un droit de parenté!

J'habitai plus que toi ces fortunés rivages;
J'adorai, j'aime encor ces monts coiffés d'orages,
Où la simplicité des âmes et des mœurs
Garde aux vieilles vertus l'asile de vos cœurs;
Où la jeune amitié m'accueillit dès l'aurore,

[1] Montagne de Savoie.

Où l'amitié plus mûre est aussi tendre encore,
Où l'amour disparu dans l'ombre du trépas
Laissa partout pour moi l'empreinte de ses pas,
Et colore à mes yeux vos flots et vos collines
Ou d'un deuil éternel ou de splendeurs divines;
Où j'ai trouvé plus tard cet unique trésor
Plus rare que l'encens, plus précieux que l'or,
Charme, ornement, repos, colonne de la vie,
Enfin où d'une sœur dort la cendre chérie;
Où mes neveux un jour, de ta gloire héritiers,
Trouveront nos deux noms unis dans leurs quartiers.
Voilà, voilà mes droits, plus chers que les tiens même.
On est toujours, crois-moi, du pays que l'on aime:
Mais si ton cœur jugeait ces titres mal acquis,
J'aimerais malgré toi la terre où tu naquis!...

COMMENTAIRE

DE LA DIX-SEPTIÈME HARMONIE.

Le comte Xavier de Maistre est le frère cadet du fameux comte de Maistre, le philosophe des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. J'en ai parlé dans les *Confidences*, je n'ai rien à en dire ici : c'est une renommée à débattre entre les philosophes des deux écoles. Comme écrivain, il est incontesté; car il *est* ce qui fait qu'on *est*, c'est-à-dire original.

Le comte Xavier, à qui s'adresse cette harmonie, est l'auteur de deux livres charmants, quoique de tons très-divers : *le Voyage autour de ma chambre*, et *le Lépreux de la cité d'Aoste*. Le *Voyage* est un badinage; le *Lépreux* est une larme, mais une larme qui coule toujours. Cet écrivain est le *Sterne* et le *J.-J. Rousseau* de la Savoie; moins affecté que le premier, moins déclamateur que le second. C'est un génie familier, un causeur du coin du feu, un grillon du foyer champêtre. Je ne l'avais jamais vu. Les orages de la première révolution piémontaise l'avaient jeté en Russie; il s'y était marié. Il revenait en Savoie

après vingt-cinq ans d'absence. Allié de sa famille, ami de son neveu, j'appris son retour; je lui adressai de Florence ce salut amical d'un inconnu.

Je l'ai vu depuis en 1842, en France, chez madame de Marcellus, son amie et sa fille de cœur, digne d'une telle adoption. C'est un vieillard faible et gracieux, de quatre-vingts ans, sans aucun signe de découragement de la vie ou de décrépitude de corps. Finesse, sensibilité douce, sourire semi-sérieux et indulgent sur les choses humaines, tolérance qui vient de l'intelligence sur toutes les opinions honnêtes : voilà l'homme. Ajoutez-y un son de voix sonore et lointain comme un souvenir, et ces conversations à demi-voix où toutes les années écoulées repassent en anecdoctes devant la mémoire, une modestie qui s'ignore elle-même, et un talent remarquable pour la peinture de paysage. C'est ce qu'on appelle, dans la langue française, un amateur en littérature et en tableaux; mais un amateur immortel, grand artiste sans art, grand écrivain sans école; la nature en tout, c'est-à-dire le souverain maître. Dans la littérature du cœur, *le Lépreux de la cité d'Aoste* tient sa place à côté de *Paul et Virginie;* il n'y a rien de supérieur dans la langue, car l'écrivain qui arrive aux larmes arrive à tout. Le pathétique est le sommet du génie; le didactique n'est qu'une leçon; l'épique n'est qu'un récit; la polémique n'est que du raisonnement; le lyrique n'est que l'enthousiasme; mais le pathétique, c'est le cœur.

XVIII.

L'INSECTE AILÉ.

L'INSECTE AILÉ.

Laisse-moi voler sur tes pas,
Retire ta main enfantine !
Charmant enfant, je ne suis pas
Ce que ta faiblesse imagine.

Je ressemble à ce papillon
Qui, sûr de ses métamorphoses,
Aime à jouer dans le vallon
Autour des enfants ou des roses.

Tu veux me saisir, mais en vain :
Tu saisirais plutôt la flamme.
En jouant j'échappe à ta main :
Je viens du ciel, je suis une âme.

Je suis une âme, à qui des dieux
Le prochain décret se dévoile.
Pour vêtir un corps en ces lieux,
Hier j'ai quitté mon étoile.

XIX.

POUR LE PREMIER JOUR DE L'ANNÉE.

POUR LE PREMIER JOUR DE L'ANNÉE.

Des moments les heures sont nées,
Et les heures forment les jours,
Et les jours forment les années
Dont le siècle grossit son cours.

Mais toi seul, ô mon Dieu, par siècles tu mesures
Ce temps qui sous tes mains coule éternellement!
L'homme compte par jour; tes courtes créatures
Pour naître et pour mourir ont assez d'un moment.

Combien de fois déjà les ai-je vus renaître
Ces ans si prompts à fuir, si prompts à revenir!
Combien en compterai-je encore? Un seul peut-être!
Plus le passé fut plein, plus vide est l'avenir.

Cependant les mortels, avec indifférence,
Laissent glisser les jours, les heures, les moments;
L'ombre seule marque en silence
Sur le cadran rempli les pas muets du temps.
On l'oublie; et voilà que les heures fidèles,
Sur l'airain ont sonné minuit,
Et qu'une année entière a replié ses ailes
Dans l'ombre d'une seule nuit!

De toutes les heures qu'affronte
L'orgueilleux oubli du trépas,
Et qui sur l'airain qui les compte
En fuyant impriment leurs pas,
Aucune à l'oreille insensible

Ne sonne d'un glas plus terrible
Que ce dernier coup de minuit,
Qui, comme une borne fatale,
Marque d'un suprême intervalle
Le temps qui commence et qui fuit.

Les autres s'éloignent et glissent
Comme des pieds sur les gazons,
Sans que leurs bruits nous avertissent
Des pas nombreux que nous faisons;
Mais cette minute accomplie
Jusqu'au cœur léger qui l'oublie
Porte le murmure et l'effroi;
Elle frémit à notre oreille,
Et loin de l'homme qu'elle éveille
S'envole, et lui dit : « Compte-moi!

« Compte-moi! car Dieu m'a comptée
Pour sa gloire et pour ton bonheur.
Compte-moi! je te fus prêtée,
Et tu me devras au Seigneur.
Compte-moi! car l'heure sonnée
Emporte avec elle une année,
En amène une autre demain.

Compte-moi! car le temps me presse.
Compte-moi! car je fuis sans cesse,
Et ne reviens jamais en vain. »

Seigneur, père des temps, maître des destinées,
Qui comptes comme un jour nos mille et mille années,
Et qui vois du sommet de ton éternité
Les jours qui ne sont plus, ceux qui n'ont pas été;
Toi qui sais d'un regard, avant qu'il ait eu l'être,
Quel fruit porte en son sein le siècle qui va naître;
Que m'apporte, ô mon Dieu, dans ses douteuses mains,
Ce temps qui fait l'espoir ou l'effroi des humains?
A mes jours mélangés cette année ajoutée
Par l'amour et la grâce a-t-elle été comptée?
Faut-il la saluer comme un présent de toi,
Ou lui dire en tremblant: « Passe, et fuis loin de moi? »
Les autres tour à tour ont passé, les mains pleines
De désirs, de regrets, de larmes et de peines,
D'apparences sans corps trompant l'âme et les yeux,
De délices d'un jour et d'éternels adieux,
De fruits empoisonnés dont l'écorce perfide
Ne laissait dans mon cœur qu'une poussière aride :
Mon cœur leur demandait ce qu'elles n'avaient pas,
Et ma bouche à la fin disait toujours : « Hélas! »

Et qu'attendre de plus des siècles et du monde?
Je fondais sur le sable et je semais sur l'onde.
Il est temps, ô mon Dieu, que mon cœur détrompé,
Et de ta seule image à jamais occupé,
Te consacre à toi seul ces rapides années
Par mille autres désirs si longtemps profanées,
Et de tenter enfin si des jours pleins de toi,
Dont la lyre et l'autel seraient le seul emploi,
Dont l'étude et l'amour de tes saintes merveilles
Jusqu'au milieu des nuits prolongeraient les veilles,
Et dont l'humble prière, en marquant les instants,
Chargerait d'un soupir chacun des pas du temps,
S'enfuiront loin de moi d'un vol aussi rapide,
Et laisseront mon âme aussi vaine, aussi vide
Que ce temps qui ne laisse, en achevant son cours,
Rien qu'un chiffre de plus au nombre de mes jours!

Bénis donc cette grande aurore
Qui m'éclaire un nouveau chemin;
Bénis, en la faisant éclore,
L'heure que tu tiens dans ta main!
Si nos ans ont aussi leur germe
Dans cette heure qui le renferme,
Bénis la suite de mes ans,

Comme sur tes tables propices
Tu consacrais dans leurs prémices
La terre et les fruits de nos champs !

Que chaque instant, chaque minute
Te prie et te loue avec moi!
Que le sablier dans sa chute
Entraîne ma pensée à toi !
Qu'un soupir, à chaque seconde,
De mon cœur s'élève et réponde;
Que chaque aurore en remontant,
Chaque nuit en pliant son aile,
Te dise : « Toute heure est fidèle;
Compte ta gloire en les comptant! »

Mais si des jours que tu fais naître
Chaque instant me reporte à toi,
Toi, dont la pensée est mon être,
Souviens-toi sans cesse de moi!
Donne-moi ce que le pilote
Sur l'abîme où sa barque flotte
Te demande pour aujourd'hui :
Un flot calme, un vent dans sa voile,
Toujours sur sa tête une étoile,

Une espérance devant lui!

Presse à ton gré, ralentis l'ombre
Qui mesure nos courts instants!
Ajoute ou retranche le nombre
Que ton doigt impose à nos ans!
Ne l'augmente pas d'une aurore!
Le grain sait quand il doit éclore,
L'épi sait quand il faut mûrir :
Un jour le flétrirait peut-être.
Seul tu savais l'heure de naître,
Seul tu sais l'heure de mourir :

Qu'enfin sur l'éternelle plage
Où l'on comprend le mot Toujours!
Je touche, porté sans orage
Par le flux expirant des jours,
Comme un homme que le flot pousse
Vient d'un pied toucher sans secousse
La marche solide du port,
Et de l'autre, loin de la rive,
Repousse à l'onde qui dérive
L'esquif qui l'a conduit au bord!

XX.

ÉTERNITÉ DE LA NATURE,

BRIÈVETÉ DE L'HOMME.

ÉTERNITÉ DE LA NATURE,

BRIÈVETÉ DE L'HOMME.

CANTIQUE.

Roulez dans vos sentiers de flamme,
Astres, rois de l'immensité!
Insultez, écrasez mon âme
Par votre presque éternité!

Et vous, comètes vagabondes,
Du divin océan des mondes
Débordement prodigieux,
Sortez des limites tracées,
Et révélez d'autres pensées
De Celui qui pensa les cieux!

Triomphe, immortelle nature,
A qui la main pleine de jours
Prête des forces sans mesure,
Des temps qui renaissent toujours!
La mort retrempe ta puissance :
Donne, ravis, rends l'existence
A tout ce qui la puise en toi!
Insecte éclos de ton sourire,
Je nais, je regarde et j'expire :
Marche, et ne pense plus à moi!

Vieil océan, dans tes rivages
Flotte comme un ciel écumant,
Plus orageux que les nuages,
Plus lumineux qu'un firmament!
Pendant que les empires naissent,
Grandissent, tombent, disparaissent

Avec leurs générations,
Dresse tes bouillonnantes crêtes,
Bats ta rive, et dis aux tempêtes :
« Où sont les nids des nations ? »

Toi qui n'es pas lasse d'éclore
Depuis la naissance des jours,
Lève-toi, rayonnante aurore;
Couche-toi, lève-toi toujours !
Réfléchissez ses feux sublimes,
Neige éclatante de ces cimes,
Où le jour descend comme un roi !
Brillez, brillez pour me confondre!
Vous qu'un rayon du jour peut fondre,
Vous subsisterez plus que moi.

Et toi qui t'abaisse et t'élève
Comme la poudre des chemins,
Comme les vagues sur la grève,
Race innombrable des humains,
Survis au temps qui me consume,
Engloutis-moi dans ton écume :
Je sens moi-même mon néaut.
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie?

Ce qu'est une goutte de pluie
Dans les bassins de l'Océan.

Vous mourez pour renaître encore,
Vous fourmillez dans vos sillons;
Un souffle du soir à l'aurore
Renouvelle vos tourbillons;
Une existence évanouie
Ne fait pas baisser d'une vie
Le flot de l'être toujours plein.
Il ne vous manque, quand j'expire,
Pas plus qu'à l'homme qui respire
Ne manque un souffle de son sein.

Vous allez balayer ma cendre :
L'homme ou l'insecte en renaîtra!
Mon nom, brûlant de se répandre,
Dans le nom commun se perdra.
Il fut! voilà tout. Bientôt même
L'oubli couvre ce mot suprême :
Un siècle ou deux l'auront vaincu!
Mais vous ne pouvez, ô Nature,
Effacer une créature.
Je meurs! qu'importe? j'ai vécu!

Dieu m'a vu! le regard de vie
S'est abaissé sur mon néant,
Votre existence rajeunie
A des siècles : j'eus mon instant!
Mais dans la minute qui passe
L'infini de temps et d'espace
Dans mon regard s'est répété,
Et j'ai vu dans ce point de l'être
La même image m'apparaître
Que vous dans votre immensité!

Distances incommensurables,
Abîmes des monts et des cieux,
Vos mystères inépuisables
Se sont révélés à mes yeux :
J'ai roulé dans mes vœux sublimes
Plus de vagues que tes abîmes
N'en roulent, ô mer en courroux!
Et vous, soleils aux yeux de flamme,
Le regard brûlant de mon âme
S'est élevé plus haut que vous!

De l'Être universel, unique,
La splendeur dans mon ombre a lui,

Et j'ai bourdonné mon cantique
De joie et d'amour devant lui ;
Et sa rayonnante pensée
Dans la mienne s'est retracée,
Et sa parole m'a connu ;
Et j'ai monté devant sa face,
Et la Nature m'a dit : « Passe:
Ton sort est sublime : il t'a vu ! »

Vivez donc vos jours sans mesure,
Terre et ciel, céleste flambeau,
Montagnes, mers! et toi, Nature,
Souris longtemps sur mon tombeau !
Effacé du livre de vie,
Que le néant même m'oublie !
J'admire et ne suis point jaloux.
Ma pensée a vécu d'avance,
Et meurt avec une espérance
Plus impérissable que vous !

COMMENTAIRE

DE LA VINGTIÈME HARMONIE.

C'est un chant ou plutôt un cri de pieux enthousiasme échappé de mon âme à Florence en 1828. C'est une des poésies de ma jeunesse qui me rappelle le plus à moi-même le modèle idéal du lyrisme, dont j'aurais voulu approcher.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE HARMONIE.

DEUXIÈME HARMONIE.

TROISIÈME HARMONIE.

QUATRIÈME HARMONIE.

CINQUIÈME HARMONIE.

FIN DE LA TABLE.



